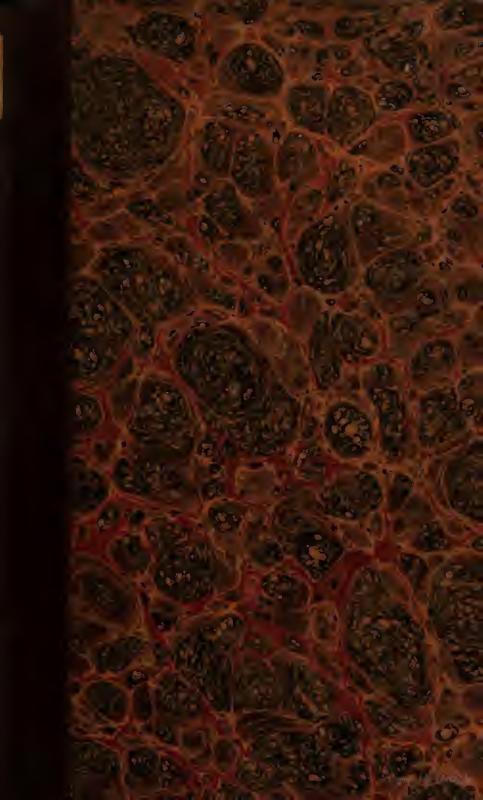






SOUVENIRS
DE PARIS.



SOUVENIRS DE PARIS, EN 1804,

Par AUGUSTE KOTZEBUE;

Traduits de l'Allemand, sur la deuxième Édition;

AVEC DES NOTES.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez BARBA, libraire, Palais du Tribunat, Galerie derrière le Théâtre-Français, nº 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.
An XIII. — 1805.





SOUVENIRS
DE
PARIS.

CHAPITRE VIII.

La Vallée de Montmorency, et l'Abbaye de S.-Denis.

VOULEZ-VOUS voir le lieu dans lequel a vécu J.-J. Rousseau ? me dit un jour madame Récamier. — Si je veux le voir ! cela se demande-t-il ? — Eh bien, trouvez-vous demain chez moi, de bonne heure, je vous y conduirai. — On appelle de bonne heure, chez les dames de Paris, une heure après-midi, car c'est le moment où elles se lèvent. Pour cette fois cependant les graces s'étaient rendues plutôt à la toilette de Vénus, et nous étions en voiture à onze heures. Arrivés

à la barrière, nous changeâmes l'équipage de ville contre une voiture de campagne, et nos coursiers superbes contre des chevaux de poste. Quoique nous fussions dans les derniers jours de novembre, et qu'il arrivât de temps en temps jusqu'à nous quelques rayons de soleil, cependant il faisait un petit vent qui servait à colorer encore davantage les joues de ma jolie compagne, et l'obligeait à couvrir ses vêtemens légers d'un long schall indien, dans lequel elle s'enveloppait étroitement. Nous brûlions le pavé, et nous arrivâmes en peu de temps à une petite ville : c'était Saint-Denis. — Avez-vous vu les ruines de l'abbaye?... les tombeaux de nos anciens rois? — Non. — Descendons un moment. Moi aussi je suis souvent passée ici sans pouvoir satisfaire ma curiosité.

Nous prîmes le chemin de l'abbaye. Ah! quel aspect imposant! Ces murs élevés depuis plus de dix siècles, qui ne sont plus abrités par aucun toit, et qui semblent dire au ciel : Nous bravons tes

orages ; ces murailles magnifiques, percées à jour comme de la dentelle, et qui semblent bâties d'hier pour une fête d'aujourd'hui ; ces colonnes gothiques qui, depuis douze siècles, supportent ces voûtes immenses, aussi légèrement que l'Etna soutient les nuages. Au-dehors, ces images de saints décapités et mutilés par les vandales ; en entrant, ce vide immense, ce désert riche en décombres, habité seulement par des oiseaux de proie, et dans lequel on a placé des sacs de farine. Quel bizarre changement ! c'est dans le même lieu où les vers rongeaient la dépouille des rois, que l'on conserve aujourd'hui la nourriture des hommes !

Nous trouvâmes là un vieux Suisse, auquel est confiée depuis quarante ans la garde de cette abbaye, et qui a été témoin de ses derniers beaux jours. Il erre au milieu de ces ruines, comme un fantôme dans l'antique château qu'il fit construire, et que dans sa jeunesse il croyait indestructible ; il fixait ses re-

gards douloureux sur ces vieilles murailles, comme si elles lui retraçaient un ami sans cesse présent à sa pensée. Il croyait revoir encore à la place qu'ils avaient occupée, d'anciens monumens dont le souvenir a laissé dans son ame une profonde impression. Cet homme est une espèce de registre vivant de tout ce qui se voyait jadis sous ces voûtes imposantes. A chaque pas il nous disait: « Là, était le tombeau d'une reine ». A chaque fosse dans laquelle il nous avertissait de ne pas tomber, il nous répétait: « Ici, reposait un roi ou un « héros ».

Nous le suivîmes en descendant quelques marches, et il nous conduisit dans un souterrain obscur. De chaque côté, les extrémités saillantes des piédestaux qui supportaient jadis les cercueils rendaient ce passage si étroit, que la belle mortelle à laquelle je donnais le bras fut obligée de se serrer plus étroitement contre moi, pour ne pas fouler la place où dormaiant les morts.

Là, dans cette obscurité, se fit entrevoir une lumière éloignée; alors la voix du vieillard s'écria comme du séjour des ombres : « Ici, repose Louis XIV; là,
« Turenne; ici, Louis XIII, et là,
« Bertrand Duguesclin ». Lorsque nous arrivâmes à l'extrémité de cette sombre galerie, dans laquelle l'ambition et la magnificence de trente rois étaient venues s'éteindre et s'anéantir, il s'arrêta tout-à-coup, et dit à voix basse, la tête baissée et les mains jointes : « Ce banc
« portait le cercueil d'Henri IV. »

Un recueillement profond honora cette place pendant quelques minutes; chacun de nous cherchait à se rendre maître de sa douleur; enfin, le vieillard interrompit ce silence religieux, pour nous raconter qu'il avait été présent à l'ouverture du tombeau de ce monarque; que le cadavre avait conservé ses formes de manière à faire reconnaître ses traits chéris; que les scélérats qui étaient présens, et Robespierre lui-même, avaient été saisis à cette vue

d'un effroi involontaire; que tous s'étaient approchés doucement, et avaient arraché respectueusement quelques poils de la barbe d'Henri, que depuis ce temps ils portaient dans des bagues comme une relique.

Mais que devinrent tous ces cadavres? — Robespierre ordonna qu'ils fussent tous brûlés, excepté Turenne. — Et cet ordre fut-il exécuté? — Ici, le vieillard hésita. Cependant, reconnaissant en moi un étranger, et considérant ma belle compagne, il prit confiance, s'enhardit, et nous avoua qu'il n'avait pas brûlé ces dépouilles sacrées, mais qu'il les avait enterrées à cent pas de l'abbaye, pendant le silence de la nuit. Nous le priâmes de nous y conduire, il le promit.

Il nous conduisit, à travers un corridor obscur, dans une chapelle souterraine, mais bien éclairée, dans laquelle nous vîmes des statues de saints de grandeur naturelle. Le vieux Suisse nous fit remarquer, entre autres, une Vierge Marie qui, par un hasard singulier,

retrace si bien la figure de l'infortunée Marie Antoinette, qu'il suffit de l'avoir vue une fois pour convenir qu'il ne saurait exister de ressemblance plus parfaite.

En sortant de ce lieu souterrain, nous remontâmes dans l'enceinte solitaire où le temps commence à promener maintenant sa faux.

Le vieillard se flatte de voir un jour restaurer cette abbaye; il fonde cet espoir sur quelques mots échappés à Bonaparte. Mais comme ces réparations seraient extrêmement coûteuses, il ne faut pas y penser pour le moment. Cependant puisse ce vieillard conserver encore long-temps cette espérance, qui soutient sa débile et frêle existence: celui qui la détruirait lui donnerait assurément le coup de la mort.

En sortant de l'abbaye, il tint parole, et nous conduisit à cent pas de là, vers une petite pelouse qui ne se faisait distinguer par rien. C'est là, dans un espace que je pourrais facilement embrasser en étendant les bras, que reposaient, sous

mes pieds les ossemens de plus de quarante rois, reines, princes ou héros. Ce qui pendant des siècles a bouleversé le monde, ce qui a fait le bonheur ou le malheur des peuples, se trouve maintenant réuni dans les entrailles de la terre, qui n'a daigné lui accorder qu'un espace tout au plus assez grand pour un enfant qui jouerait avec sa poupée. Qu'il aille visiter ce lieu saint, celui que l'ambition et l'orgueil tourmentent! Semblables aux furies qui quittèrent Oreste à l'entrée de la forêt de Diane, ses passions n'oseront le suivre jusqu'ici, peut-être même n'auront-elles plus d'empire sur lui quand il s'éloignera de cette pelouse.

Ces ossemens sont donc ici pêle-mêle, dis-je au Suisse? Oui, dit-il; je n'eus pas le temps de les séparer: je fis une fosse à la hâte, et les jetai tous dedans. Les seuls que je pourrais démêler sont ceux d'Henri IV; car je l'ai jeté le premier: il est tout-à-fait dans le fond.

Je crois que ces faits sont connus de bien des gens à Paris; mais comme il

peut s'écouler encore des années et des lustres avant que les Français osent énoncer hautement le desir de voir arracher les cendres du bon Henri d'un oubli révoltant, j'ai cru devoir déposer dans ces feuilles ce que je sais ; et dût le vieux Suisse mourir avec tous ceux qui connaissent cet endroit, on le retrouvera tant que je vivrai, car je ne l'oublierai jamais (1).

---

(1) *A beau mentir qui vient de loin!* Je n'ai pas voulu troubler le plaisir que les lecteurs ont éprouvé en parcourant ce chapitre, pour relever les petits mensonges qui sont volontairement échappés à M. Kotzebue, afin de donner à sa narration une teinte sentimentale et romanesque qui ajoute un degré d'intérêt à celui qu'eût inspiré la vérité toute nue.

Il est extrêmement plaisant qu'il s'annonce à l'univers comme le seul homme qui, au défaut du Suisse, pourra indiquer la place où ont été inhumés les restes des rois et reines de France. C'est vraiment se donner une importance tout-à-fait comique; il pourrait tout au plus publier de pareils contes en Sibérie, ou dans le Kamtschatka; mais il ne saurait se dissimuler que ces petites jactances, connues en France, ne peuvent que faire rire à ses dépens. D'abord ce n'est pas la *nuit*, ni *dans une seule nuit* (ce qui eût été impossible) que les dépouilles des rois ont été exhumées, et mises dans une fosse commune. Ce

Le vieillard nous accompagna jusqu'à la voiture, en nous témoignant combien il se trouvait heureux d'avoir pu libre-

---

n'est pas non plus le Suisse qui, *de son propre mouvement, seul, et dans le silence de la nuit,* s'est permis, sur-tout à cette époque, d'enfreindre les ordres qu'on lui aurait donnés: cette exhumation s'est faite en plein jour, devant des commissaires de la convention, de la commune de Paris, etc.; elle a duré plus de trois semaines; elle a été connue, publiée, et *publique;* ce qui est bien contrariant pour M. Kotzebue; car on n'aura pas besoin de lui, comme il l'annonce, à moins qu'il ne survive à deux ou trois cent mille personnes qui ont été témoins des faits, ou qui visitent journellement cet endroit que le Suisse montre à tout le monde, sans que l'on ait besoin pour cela d'avoir une décoration étrangère, ou de *porter une figure qui inspire la confiance.*

C'est dans l'enceinte nommée autrefois *la Tour des Valois*, et qui renfermait les cendres de cette famille, et à trente pas d'une des portes latérales de la chapelle, qu'on a déposé, dans deux fosses séparées, les restes des rois, reines et princes de France. Dans l'une sont les Valois, depuis Philippe VI jusqu'à Henri III; dans l'autre tous les Bourbons, depuis Henri IV jusqu'à nos jours, au nombre de cinquante-deux.

Mais ce n'est pas la seule atteinte que notre voyageur ait portée à la vérité pour avoir le plaisir de faire de belles phrases; témoins celles-ci:

Ces murs qui ne sont abrités par aucun toit, ... cela est faux; l'église est recouverte aux trois quarts.

Ces murailles percées à jour comme de la dentelle,...

ment épancher son cœur dans le nôtre. Nous gardâmes long-temps le silence, chacun de nous s'occupait délicieuse-

---

Il n'y a rien là d'extraordinaire; tout le monde sait que ce sont les ogives et les rosaces qui donnent à l'architecture gothique cette forme élégante et légère qui la distingue.

Nous trouvâmes un vieux Suisse auquel est confiée depuis quarante ans la garde de cette abbaye, et qui erre comme un fantôme au milieu de ces ruines, ...

C'est ici sur-tout que je ne puis m'empêcher de rire; car j'ai pris la peine d'aller sur les lieux pour vérifier les faits rapportés par M. Kotzebue, et m'assurer de l'exactitude des détails.

Figurez-vous que ce prétendu *fantôme,* dont la *frêle et débile existence* n'est soutenue que par l'espoir de voir un jour restaurer cette abbaye, est un gros et grand homme de cinquante ans au plus, au teint vermeil, à la face rubiconde, et qui me paraît supporter très-patiemment son mal; car il est gras, fort, et bien portant. Cet homme est entré dans une colère épouvantable contre M. Kotzebue, lorsque je lui ai dit que dans la relation qu'il venait de publier, un voyageur, qui était allé visiter l'abbaye pendant l'hiver dernier, le peignait comme un fantôme ayant un pied dans la fosse. « Comment, monsieur, un fantôme! ... Grace au ciel, vous voyez qu'il « n'en est rien. Oh! qu'il y revienne ce monsieur, qu'il y « revienne !..— Je vous réponds qu'il n'y reviendra pas ». J'avoue que sa petite boutade m'a beaucoup diverti.

En outre, cet homme n'est là que depuis vingt ans, au

ment de ce qu'il avait vu et entendu. C'était une préparation digne du lieu que nous allions visiter, de l'ermitage de Rousseau, que nous aperçûmes du haut d'une colline boisée, après avoir fait quelques détours dans la vallée de Montmorency. A mesure que nous approchions, je croyais voir Rousseau

---

lieu de quarante; mais on n'y regarde pas de si près dans une relation de voyage.

C'est apparemment aussi pour nous apprendre qu'il a eu le bonheur de sentir sa jolie compagne *se serrer contre lui* qu'il lui plaît de nous dire que *les extrémités saillantes des piédestaux rendaient le passage si étroit que*, etc.; car il n'y a jamais eu là de *piédestaux* ni de *bancs*. Les cercueils en pierre ou en plomb étaient supportés par des barres de fer scellées dans le mur, et qui ont été arrachées; en sorte que le caveau a réellement assez de largeur pour que quatre ou cinq personnes de front puissent le parcourir.

J'ai relevé ces petites erreurs pour prouver que plus M. Kotzebue affecte de sensibilité, moins on doit le croire. En effet, s'il a pu se montrer à ce point infidèle en racontant des particularités connues de presque toute la France et d'un très-grand nombre d'étrangers, je laisse à penser quelle confiance on peut ajouter aux faits qu'il imagine, ou dont on n'est pas à même de constater l'exactitude et l'authenticité.

herborisant sous les arbres, ou regardant avec complaisance les jeux des villageois. La maison qu'il habitait appartient à l'aimable vieillard Grétry, qui y passe tous les étés; elle est gardée pendant l'hiver par une vieille femme et sa fille. Nous ne trouvâmes que la dernière, qui nous conduisit avec la plus aimable complaisance dans la chambre de Rousseau, dont les tapisseries sont encore les mêmes que de son temps. Je m'assis à la même table où il écrivit si souvent sous la dictée de la nature; j'ouvris le tiroir, et y trouvai encore l'encrier dont il s'était servi; sur la cheminée était encore son chandelier. Ce que je sentis ne peut se rendre. Quand le passé vient saisir l'homme par de tels souvenirs, il lui ôte en même-temps la faculté d'exprimer ce qu'il sent. Le ciel nous a donné la voix pour le présent, nous n'avons que les soupirs pour le passé. Un pigeon voltigeait dans la chambre; il était si bien apprivoisé, que nous eûmes beau lui ouvrir la fenêtre, il ne voulut pas en

profiter. Nous fûmes tentés de croire alors à la métempsycose.

Nous descendimes dans le jardin où Rousseau avait souvent planté, et remué la terre. Dans une niche pratiquée dans le mur on a placé son buste, devant lequel est une porte vitrée. Il y a au-dessus un joli vers que j'ai oublié (1). Je préviens

---

(1) Ce n'est pas seulement un vers que l'on voit au-dessous du buste de Rousseau, mais plusieurs jolis vers, que madame d'Épinay fit graver en lettres d'or sur une pierre noire incrustée dans le mur, lorsque Rousseau, brouillé avec elle, eut quitté l'ermitage. Les voici, tels que je les ai écrits sous la dictée du célèbre Grétry :

O toi, dont les brûlans écrits
Furent créés dans cet humble ermitage,
Rousseau, plus éloquent que sage,
Pourquoi quittas-tu mon pays ?
Toi-même avais choisi ta retraite paisible ;
Je t'offrais le bonheur, et tu l'as dédaigné.
Tu fus ingrat, mon cœur en a saigné.
Mais pourquoi retracer à mon ame sensible ... ?
Je te vois, je te lis, et tout est pardonné.

Vers en réponse aux précédens.

Ils sont tracés, avec du charbon, dans la niche où est le buste, et derrière la tête. On les attribue à Rousseau. Plusieurs personnes croient même y reconnaître son écriture.

Ingrat! Mon cœur ne l'as jamais été,
Avec transport j'entrai dans cet asyle,

les étrangers qui en visitant cet ermitage pourraient être surpris de voir mon nom gravé sous celui de Rousseau, et m'accuser peut-être d'une vanité ridicule, que ce péché ne vient pas de moi : ils ne devront en accuser que la jolie main de ma folâtre compagne, qui l'y traça malgré moi (1).

Comme nous étions saisis par le froid,

Par l'amitié tendrement présenté.
Tu sais si je l'aimais, si j'y vivais tranquille !
Mais sans regret je l'ai quitté,
Quand, des plus noirs complots malheureuse victime,
Par toi-même persécuté,
Je ne pouvais le conserver sans crime.

(1) Vous n'avez pas été fâché que l'on vous fît cette douce violence ; mais vous avez raison d'en paraître honteux, car il se trouve autour du buste de Rousseau une quantité prodigieuse de noms célèbres, au milieu desquels le vôtre est fort déplacé. Tenez, je vous conseille, en ami, de profiter de la leçon que vous avez donnée aux chasseurs français, à l'occasion du tombeau de Gessner à Zurich, et de charger quelques-uns de vos prôneurs, s'il en reste encore en France, d'aller exprès à Montmorency pour y effacer le nom de Kotzebue. Mais j'y songe, ce serait prendre une peine inutile ; il est suffisamment effacé par les personnages illustres qui l'entourent, et certe je voudrais parier, et à coup sûr, qu'il ne sera remarqué par qui que ce soit.

nous entrâmes dans la cuisine, et là, nous entendîmes les plaintes simples et touchantes de la jolie fille qui nous conduisait; on lui avait enlevé son frère quelques jours avant, et on l'avait fait partir pour une destination lointaine. Sa pauvre mère n'avait que deux fils. L'aîné était parti depuis long-temps pour les frontières d'Espagne, et elle n'en avait plus entendu parler; elle espérait garder près d'elle le plus jeune, qui l'aidait à labourer son petit champ, et contribuait à la faire vivre; hélas, il avait fallu s'en séparer aussi. Il avait écrit ses touchans adieux en quittant la frontière; « mais « c'en est fait maintenant, disait sa sœur, « les larmes aux yeux; nous n'enten- « drons plus parler de lui. »

Je me suis souvent fait intérieurement cette demande: Si Rousseau eût vécu pendant la révolution, et qu'il y eût survécu, qu'en aurait-il dit? Son ermitage dans la vallée de Montmorency ne l'aurait pas garanti d'impressions tristes et douloureuses.

Nous nous éloignâmes bientôt d'un lieu qui nous retraçait des souvenirs affligeans ; il était tard, nous retournâmes à Paris; mais nous fûmes doucement agités pendant le reste de la journée, par une tendre mélancolie dans laquelle nous trouvâmes tous deux un charme inexprimable.

CHAPITRE IX.

Le Cabinet des Antiques.

Le temps, dont les bras s'étendent à l'infini pour tout détruire; le temps qui régne sur la mer de l'oubli, comme l'aquilon furieux qui renverse tout; le temps, dis-je, laisse quelquefois sur les bords de cette mer de légers fragmens que l'homme ramasse et conserve avec soin, comme un souvenir de ce qui a été enseveli dans les flots pendant les siècles qui l'ont précédé. Le meilleur et le plus beau, sans contredit, de ce qui nous reste parmi les objets conservés depuis bien des siècles, se trouve réuni dans le Cabinet des Antiques de la Bibliothéque-Nationale, à Paris. Malheureusement il n'existe pas de notice des objets précieux qu'il renferme; mais le célèbre Millin, le savant inspecteur de ce cabinet, supplée à ce défaut par

sa complaisance et son honnêteté; sa politesse sans bornes vis-à-vis des étrangers ne laisse jamais apercevoir qu'il leur sacrifie un temps précieux. Autrefois les savans antiquaires avaient presque toujours la réputation d'être pédans, leurs réponses étaient très-laconiques : les poètes, au contraire, parlaient de tout, riaient volontiers; ils étaient de joyeux convives. Aujourd'hui cela est changé comme toute chose. Trois des plus célèbres antiquaires, que j'ai l'avantage de connaître personnellement, Millin, Boëttiger et Koëhler, sont non-seulement les hommes les plus honnêtes, mais aussi les plus aimables; ils sont en état de ranimer une société, de même que certains marchands savent raccommoder leur vin quand il est tourné (1). Au contraire, je connais de grands poètes qui étalent en société leurs prétentions sans mesure et sans

(1) Encore une comparaison d'un aussi bon goût que les autres!

nombre, d'un air si absolu et si sec; qu'ils en bannissent toute la gaieté.

Millin est un homme d'esprit, il a de la vivacité, et le regard spirituel. On a déja parlé de son *thé littéraire*, où se rendent, tous les mercredis, les savans les plus illustres, nationaux ou étrangers. Les murailles du salon de compagnie sont ornées des ouvrages les plus rares. Au milieu de l'appartement est une grande table, où l'on trouve toujours un catalogue des ouvrages de tous les pays, les meilleurs et les plus nouveaux, sur la littérature et les arts; on va, on vient, on lit, on cause en grande société, ou en petit comité, en tête à tête si l'on veut, comme cela peut convenir; on mange, on boit, si l'on a faim ou soif; en un mot, on a la liberté de s'y procurer une foule de jouissances (1).

---

(1) Je parierais que de toutes ces jouissances, celle qui flatte davantage M. Kotzebue, c'est qu'on y boit et qu'on y mange à discrétion.

Je dois remercier l'honnête Millin; c'est à lui que je dois d'avoir vu plus d'une fois, avec fruit, le Cabinet des Antiques; quelquefois j'y étais seul, d'autre fois il m'accompagnait, et sa conversation m'instruisait. Il ne m'appartient pas de parler en connaisseur de ce que j'ai vu; mais le lecteur aimera que je lui raconte en historien ce qui s'est gravé dans ma mémoire, et plus d'un partagera la surprise mêlée de respect avec laquelle j'ai consideré ces restes de la plus haute antiquité. La richesse de ce cabinet consiste principalement en raretés égyptiennes. Je me tais sur le grand nombre d'idoles, parmi lesquelles Isis, avec son fils Horus sur ses genoux, paraît clairement avoir servi de modèle à notre Sainte-Vierge. La célèbre table d'Isis, si bien conservée, et incrustée de figures d'argent, est depuis long-temps l'objet des recherches des savans.

Bonaparte a fait présent à ce cabinet d'un livre égyptien; c'est dommage

que personne ne puisse le lire. Plusieurs ouvrages écrits sur du papyrus ont été retirés avec soin des pyramides où il y avait des momies, et sont précieusement conservés. Les momies qui restent encore sont un peu déchirées, parce que Cuvier les a analysées, pour tâcher de reconnaître les aromates dont on s'est servi pour les embaumer. En voyant toutes sortes d'ornemens et d'ustensiles de ménage des Égyptiens, vous vous transportez en idée dans leurs habitations, vous les voyez dans leur intérieur, dans leur vie privée. Voilà des cuillères, des fourchettes, des dés, des tables, etc.; voilà aussi deux ibis embaumés (on sait que cet oiseau était adoré comme un dieu par les Égyptiens, parce qu'il délivrait leurs campagnes de reptiles et d'insectes dangereux). Un des morceaux les plus rares est un autel chargé d'hiéroglyphes.

La fameuse sardoine onix, représentant l'apothéose d'Auguste, est la plus grande pierre taillée qui soit au

monde (1). Germanicus est près du Tibre, et sa famille plane dans les nuages ; ce sont de véritables portraits. Heureusement de bons chrétiens ont cru reconnaître là-dedans le songe de Joseph, et ce chef-d'œuvre a échappé à leur ardeur pour détruire les monumens profanes. Le même hasard nous a conservé un superbe buste de la même matière, représentant Valentinien. Cet honnête païen a été long-temps porté et honoré comme un saint dans les processions des chrétiens. Une coupe précieuse, qui est aussi une sardoine onix, a souvent versé le baume de vie aux catholiques ; il n'en est pas moins vrai qu'elle a été employée auparavant aux mystères de Bacchus, ce qui est suffisamment prouvé par les figures qui y sont sculptées.

Dans ce même local on voit l'ancienne couronne des rois lombards, et celle, plus petite, des reines ; ce sont des espèces

(1) Elle a été volée depuis.

de cercles; sur la première est gravé le nom d'*Agilulphus*. L'épée de cérémonie du grand maître de Malte est remarquable, parce qu'elle rappelle comment elle se trouve ici. On voit sur un grand bassin d'argent des scènes de l'histoire grecque, représentées avec beaucoup d'art; mais cet ouvrage a souffert des outrages du temps.

Un tournoi allemand m'a intéressé davantage : les costumes y sont observés très-fidèlement. Un peu plus loin on trouve plusieurs effets précieux qu'on a retirés du tombeau du roi Clovis, père de Childéric. On ne peut que présumer à quoi ils servaient; il serait impossible de désigner avec certitude l'usage auquel ils étaient employés. Parmi ces objets se trouvent une ancienne épée, et le sceau royal; tout près est une boîte d'or, en forme de cœur, qui renfermait celui d'Anne de Bretagne: une inscription dit qu'il n'y eut pas de meilleur cœur dans le monde.... Ah! les bons cœurs qui ont été dans le

monde sont rarement conservés dans des boîtes d'or.

Cette collection de pierres antiques taillées est la plus riche qui soit au monde, et ce qui appartient ici à la seconde ou à la troisième classe ne paraît pas d'un grand prix, tandis qu'ailleurs ce serait un trésor.

Millin, dans ses monumens antiques, a décrit les pierres les plus rares et les plus curieuses; je renvoie le lecteur à cet excellent ouvrage.

L'anneau de Michel-Ange est intéressant sous plus d'un rapport; outre que c'est un chef-d'œuvre de l'art, il représente encore plusieurs portraits de personnages connus, dont la ressemblance est parfaite. La reine Elisabeth est choquante par sa laideur, et Marie-Stuart étonne par sa beauté. Au reste, le Tirolien Pichler a prouvé que les modernes pouvaient, de temps à autre, être comparés aux anciens, dans l'art de tailler les pierres. On admire ici une pierre taillée par cet artiste, sur laquelle il a gravé le plus grand des connaisseurs,

Winkelmann lui-même; l'ouvrage est si parfait, que Winkelmann nous en a laissé une description, et qu'il a fait faire la gravure de cette pierre.

Les morceaux d'antiquités romaines, grands et petits, sont innombrables. Il y a des autels, des pierres de tombeaux, des lampes de toute espèce, des urnes, des vases cinéraires, des harnois, des clefs, des boucles, des cloches, des dés à coudre, et une roue qui était probablement celle d'un char appartenant à l'état. On y trouve les premières monnaies des Romains, qui étonnent par leur grandeur et le peu de délicatesse de l'ouvrage. Tout auprès sont les monnaies grecques les plus rares. Sur le plancher sont quatre grandes tables de pierre, où l'on voit des inscriptions grecques en très-petits caractères. Elles contiennent le testament complet d'une femme grecque qui destine son bien à former une collection de monumens des arts. Une clause porte qu'elle n'a fait ce legs que d'après le desir de son époux, ce qui

prouve, à sa louange, qu'elle lui était soumise. Plusieurs antiques trouvées à Herculanum intéressent le spectateur. On y voit entre autres une paire de bracelets d'or, grossièrement travaillés, qu'on a trouvés après un squelette, et qui ne sont pas à beaucoup près aussi lourds qu'ils le paraissent. Plus loin, on voit des boucles d'oreilles qui m'ont paru très-ridicules.

J'ai regardé avec surprise une table sur laquelle les habitans de Mégare avaient, par le commandement de l'oracle de Delphes, élevé un monument honorable à un certain Orippos, qui le premier avait remporté le prix de la course aux jeux olympiques, en ne conservant aucun vêtement. Auparavant on avait toujours eu soin de garder autour des reins quelque chose qui pût couvrir autant qu'aurait pu le faire une feuille de figuier. Cependant, moins les concurrens étaient chargés, plus ils devaient être légers à la course : ainsi probablement l'oracle a voulu récompen-

ser, non la plus grande adresse d'Orippos, mais peut-être son mépris pour les préjugés.

Près d'une pierre remarquable par une inscription phénicienne est un buste très-ancien, et rempli d'expression; c'est celui d'un médecin méthodique, appelé le *médecin asiatique*. L'inscription rapporte qu'il a éprouvé dans sa vie beaucoup de bien et beaucoup de mal, et qu'il a été attaché spécialement à la secte des méthodistes.

On voit avec le plus grand intérêt une belle pierre, grosse comme la tête, ornée de figures et d'une inscription persane, que le savant Lichtenstein de Helmstadt est parvenu à expliquer. Ce doit être, si je ne me trompe, une espèce d'élégie ou complainte; mais je ne conçois pas à quoi pouvait servir cette pierre. Elle n'a pas été destinée à être placée sur un certain sens, car elle est gravée de tous côtés; on ne voit pas non plus où et comment on aurait pu la fixer. Sa destination n'a pas été d'être posée

simplement, car l'inscription ne serait pas tout autour de la pierre. Je renvoie le lecteur à une dissertation qui se trouve dans le Mercure allemand.

Je passerai légèrement sur d'autres morceaux, afin de ne pas m'arrêter long-temps sur des objets qu'il faut avoir vus pour en connaître tout le prix.

Voilà plusieurs objets venus de Persépolis. Un vase précieux, mais sans goût, qui a appartenu à un prince persan; le cercueil d'une momie; une cuve de bain en porphyre; un grand plat d'or ciselé, qui a été trouvé à Reims, et qui servait probablement dans un temple. On y distingue la gageure entre Hercule et Bacchus, pour savoir à qui boira le plus. Le premier paraît déja avoir la tête un peu embrouillée. Au bord du plat est représenté le triomphe de Bacchus : Hercule est ivre, et on l'emporte.... Une urne de porphyre, dans laquelle a été trouvée la bulle d'or d'un jeune patricien romain; plusieurs antiquités chrétiennes, comme des crosses

d'évêques et autres choses analogues faites sans goût; la couronne des rois de France; les armures d'Henri IV, de Sully et autres; des Chinois avec leur costume; une maison chinoise qu'un Hollandais va visiter; toute la famille d'un empereur de la Chine : une des princesses ses filles remue la tête; un bâtiment chinois en ivoire, travaillé si délicatement qu'on dirait que c'est de la dentelle; des armes, des flèches, des habits, des plumes des nations sauvages et policées : tels sont, en général, les objets qu'on y trouve. On voit encore dans ce cabinet curieux la collection des planches des assignats (1).

Une autre collection bien précieuse, et par laquelle je veux terminer, c'est le cabinet des médailles que l'on trouve ici, et qui est disposé dans un ordre admirable. Les villes ne sont plus, comme auparavant, par ordre alphabétique, mais tout ce qui concerne un pays se

(1) Ce ne sont pas les planches, mais les matrices en cuivre qui ont servi à faire les planches.

trouve réuni. Vous trouvez d'abord les villes de ce pays, et puis les rois et les principaux personnages.

Les morceaux les plus rares sont environ une demi-douzaine de médailles d'or d'Othon (il n'y a en plus en cuivre de cet empereur). On peut apercevoir l'enfance et les progrès de l'art des médailles dans les premières monnaies des rois de Macédoine.

Je desirerais que notre brave compatriote Winkler, qui est employé à la Bibliothèque-Nationale, pût dérober assez de temps à son devoir pour donner une description de ce cabinet unique, ou plutôt je souhaiterais que la conservation de ce trésor lui fût confiée en récompense de ses travaux. Personne ne serait plus propre que lui à cet emploi, pour lequel il faut de l'exactitude et des connaissances.

CHAPITRE X.

Le Courier de Paris.

Tel est le nom d'une pauvre gazette allemande qui a paru à Paris jusqu'au commencement de cette année : cette gazette était rédigée, à ce qu'on dit, par un certain docteur Seyffert, Saxon d'origine, qui était autrefois médecin du duc d'Orléans, et qui s'était fait estimer pendant la révolution par ses sentimens modérés (d'autres prétendent le contraire); mais cela pourrait nous être indifférent s'il n'avait pas voulu révolutionner notre langue, et faire connaître aux Parisiens qu'il écrivait pour les Français une gazette allemande. Ce singulier avorton n'a pas existé long-temps ; il mérite cependant la peine qu'on le fasse encore une fois sortir de l'oubli, afin d'en tirer tout l'usage possible, celui de nous faire rire un moment.

Cette ci-devant gazette paraissait plusieurs fois la semaine, je ne manquais jamais de la lire, et j'y trouvais toujours une certaine quantité de mots extraordinaires et contre le bon goût. Je pourrais en former un dictionnaire singulier, si j'essayais de les rassembler dans un recueil. J'ai écrit quelques lettres dans le style du *Courier de Paris*, et avec ses propres expressions; je les place ici, afin d'égayer un moment mes lecteurs.

(Suivent deux lettres avec les expressions du docteur Seyffert. Il traduit tous les mots français par un mot allemand composé, au lieu d'écrire tout simplement le mot français avec des caractères allemands, comme le fait M. Kotzebue. La traduction de ces deux lettres n'aurait aucun sel pour un Français, et pas beaucoup plus pour un Allemand; c'est une délicatesse d'expression de la part du docteur Seyffert, qui est peut-être poussée jusqu'à l'afféterie.)

Une feuille qui renferme de telles

extravagances devait naturellement ne pas être de longue durée; elle est cependant un peu plus connue depuis qu'elle est rédigée par un autre.

CHAPITRE XI.

Justice criminelle.

La curiosité m'attira au Palais de Justice, pour assister au jugement d'un criminel. Au fond d'une grande salle, j'aperçus trois juges en longues robes noires, assis devant une table, et la tête couverte d'un bonnet. Derrière eux je lus en lettres d'or le mot *lois*, gravé sur la muraille, et qui doit toujours être devant les yeux des juges. Ils doivent se souvenir de ne jamais condamner sans entendre, et de n'appliquer jamais une peine plus forte que celle qui est prescrite par la loi. A la droite des juges, sur des bancs élevés, étaient assis les jurés dans leur costume ordinaire. A gauche, vis-à-vis les jurés, et sur un siége encore plus élevé, était l'accusé, entre deux soldats; à ses pieds étaient deux hommes de loi, ses défenseurs. Un greffier était devant la table des

juges, et leur tournait le dos. A droite et à gauche étaient deux autres commis, et derrière eux des huissiers qui criaient à haute voix *silence* toutes les fois que cela était nécessaire. Directement vis-à-vis les juges est une espèce de barrière qui les sépare des assistans, et en avant de laquelle est placé un banc pour les témoins. Derrière cette barrière est un autre espace fermé qui contient trois ou quatre bancs destinés aux témoins qui ont rendu leur témoignage, et aux personnages distingués qui se trouvent parmi les spectateurs. J'ai vu encore d'autres bancs pour les assistans, et enfin un grand espace vide pour le peuple; le tout formait un coup-d'œil imposant. La salle était remplie; on entendait de temps en temps un bruit sourd; mais on pouvait remarquer clairement que ce bruit ne provenait pas d'un objet étranger, mais bien de l'affaire qui se traitait, et à laquelle toute l'assistance prêtait la plus grande attention. Je dois donner ici des éloges à la poli-

tesse des Français (1). Lorsque j'arrivai, l'audience était déja commencée depuis quelque temps, et je fus obligé de me tenir debout à l'extrémité de la salle; mais à peine mon domestique de louage eût-il fait signe à un huissier que j'étais un étranger, qu'il me fit prendre place sur un banc, où l'un des commis, m'ayant aperçu, fit ouvrir la barre, et m'invita à me placer sur celui des témoins, en sorte que je pus très-bien voir et entendre.

L'accusé était un jeune banqueroutier; les témoins furent interpellés l'un après l'autre; le président fit à chacun d'eux les questions d'usage, sur leur nom, leur âge, leur état, leurs liaisons avec l'accusé, etc. Il les engagea ensuite à dire sincèrement la vérité, mais sans exiger d'eux aucun serment. Il termina par ces mots: « Déclarez aux jurés, citoyen (car on se sert encore ici du mot de citoyen, et il faut avouer que

(1) Au miracle!



dans cette occasion il est bien placé), ce que vous savez de l'affaire. »

Le témoin se tourne alors du côté des jurés, et dit ce qu'il sait; les jurés écoutent en silence, le président fait les questions qui lui paraissent convenables, et quand il croit n'avoir plus rien à demander, il invite le témoin à reprendre sa place; alors il dit à l'accusé : « Avez-vous quelque chose à dire contre le témoignage qui vient d'être rendu » ? Si l'accusé a quelques objections à faire, le témoin est appelé de nouveau, et il s'établit, entre le président, l'accusé et le témoin, une sorte de conversation dans laquelle tous les trois se piquent de politesse. S'il y a quelque chose de dur à dire, cela est toujours adouci, ou par le ton de la compassion, ou par la délicatesse des expressions.

Ce jeune banqueroutier (c'était un marchand de meubles) me parut un grand coquin. Malgré sa jeunesse, il savait très-bien se contenir; il rejetait

tout sur sa mère, dont il avait dirigé les affaires, n'étant pas en âge de travailler pour son compte. Quand il ne pouvait pas alléguer ce motif, il niait avec effronterie. Le juge savait l'embarrasser quelquefois dans ses réponses, et à chaque fois il s'élevait un murmure dans l'assemblée, ce qui supposait un grand discernement.

Je passai là quelques heures avec plaisir; mais comme le nombre des témoins à entendre était considérable, je ne pus attendre la fin. Lorsque le commis-greffier qui était près de moi s'aperçut que je voulais sortir, il s'approcha, me dit très-honnêtement qu'il y aurait le trois du mois suivant une audience beaucoup plus intéressante, et m'engagea à y venir, si cela pouvait me faire plaisir. Cette prévenance, que l'on n'aurait pas eue pour moi en Allemagne, excita ma surprise; je remerciai de bon cœur ce commis, et ne manquai pas de venir au tribunal le jour qu'il m'avait indiqué.

Cette fois, il n'y avait pas moins de quatorze accusés. Comme chacun d'eux avait un soldat près de lui, il y avait à peine de la place pour tous dans les bancs qu'on leur avait destinés. Il arriva de là que les plumets rouges des soldats m'empêchèrent de voir la figure des accusés, et de remarquer leur contenance.

Un graveur en taille-douce, nommé Duclos, jouait le rôle méprisable de délateur; on l'interrogeait lorsque j'entrai. Il paraissait clair, d'après toutes les déclarations des accusés, qu'il ne les aurait pas trahis s'ils lui avaient avancé autant d'argent qu'il en exigeait; mais il était insatiable. D'après ses dénonciations, la police se servit de lui pour se saisir de ses associés. Il en attira plusieurs à un dîner à Lyon; aucun d'eux ne soupçonnant la trahison, personne n'y manqua, et ils furent tous pris.

Les défenseurs des accusés lui reprochèrent amèrement sa fourberie. Ils

allégaient entre autres (et il ne put le nier), que plusieurs des prévenus lui avaient dit qu'ils ne voulaient plus se mêler d'une pareille affaire, qu'ils se repentaient d'y avoir pris part, et qu'ils ne voulaient pas aller plus loin. « Pourquoi, dirent-ils en apostrophant les dénonciateurs, pourquoi ne leur avez-vous pas alors fait part de vos desseins? Si quelques-uns s'étaient retirés, les autres auraient été obligés de se désister de leurs projets, et vous n'auriez pas plongé quatorze pères de famille dans un abyme de misère. »

Duclos bégaya, et ne put répliquer. Un murmure général et le mécontentement du peuple répondirent pour lui.

Le premier des accusés était un hardi coquin; il niait tout, malgré les preuves les plus évidentes. Sa seule réponse était: « Je ne sais pas un mot de tout ce que « vous me dites-là ». Le second en disait à-peu-près autant. Le juge faisait ses questions fort adroitement, et embarrassait souvent les accusés, d'après leurs

propres déclarations. Le troisième racontait sincèrement l'affaire; ses pleurs l'interrompaient quelquefois. Il finit son récit par ces paroles touchantes : « Je « n'ai rien de plus à dire pour ma dé« fense, sinon que je revenais de Saint« Domingue, où j'avais tout perdu; per« sonne ne voulait me secourir, et mes « enfans mouraient de faim ». Certainement cet homme était plus malheureux que criminel. La plupart furent condamnés à être marqués sur l'épaule, de la lettre *F*, et à six années de fers. Il reste à savoir, si au bout de ces six années, M. Duclos ne recueillera pas le fruit de sa dénonciation. Les coupables paraissaient animés contre lui, et le peuple ne l'était guère moins. On pouvait remarquer aisément que tous les assistans le regardaient dans le fond du cœur comme plus punissable que les autres.

J'ai remporté en général une idée très-favorable de la manière dont on procède actuellement chez les Français en matière criminelle, et je ne sais réellement

pas s'ils en pourraient trouver une plus convenable (1).

Il se trouve souvent des fabricateurs de fausses monnaies et de faux papiers: ces gens finissent misérablement; car plus ils sont adroits, plus la police est vigilante. Le 22 octobre, un certain Pescio Saint-Simon fut guillotiné, parce qu'il avait contrefait des pièces de cinq francs à la face de Bonaparte. La première fois qu'il voulut faire passer une de ces pièces, il avait acheté des légumes pour six sous, et voulut changer un de ses écus; mais on le reconnut pour faux: on poursuivit le porteur, et on l'atteignit au moment où il voulait payer pour quatre sous de tabac avec la monnaie de sa fabrique. Aussitôt qu'il s'aperçut du danger, il jeta sa pièce, et eut le bonheur de pouvoir se sauver. Quelques jours après, la faim le fit sortir: il entra

(1) Ainsi ce n'est qu'en matière de justice criminelle et en cuisine que M. Kotzebue veut bien nous accorder quelque supériorité sur les autres nations !!! Encore est-ce quelque chose, et nous devons l'en remercier.



dans une boutique de fruitier au moment où il n'y avait qu'une femme qu'il savait probablement n'être pas très-rusée. Il lui donna une pièce de cinq francs ; mais elle ne s'en rapporta pas à elle-même, et appela son mari pour la changer : celui-ci s'aperçut qu'elle était fausse, et requit Pescio de l'accompagner chez le commissaire de police. Au lieu de se rendre à son invitation, il prit la fuite ; et le marchand le poursuivit en criant de toutes ses forces. Les passans l'arrêtèrent ; mais lorsqu'ils apprirent pour quel motif on voulait le mettre entre les mains de la police, ils s'empressèrent (chose très-remarquable) de le laisser échapper. Il paraît clairement, après cela, que le peuple ne regarde pas ce délit comme un si grand crime, et il se confirme encore ici que son plus ou moins d'indifférence à cet égard provient de la manière dont les impôts sont levés et employés (1).

(1) Je ne devine pas ce qu'il a voulu dire.

Pescio ne trouva plus moyen de s'échapper : au moment de son arrestation il se rendit encore plus suspect, en voulant jeter un papier dans lequel était enveloppées quatre autres pièces fausses de cinq francs. Il avoua tout, et désigna même comme son complice un gendarme à cheval (de ceux qu'on nomme gendarmes d'élite), qui fut arrêté et guillotiné le 29 vendémiaire.

J'approuve fort la coutume de faire connaître, par la voie de l'impression, le procès et le jugement (1).

(1) Ah! monsieur approuve! .... C'est bien intéressant! ... Il est très-flatteur pour nous d'obtenir une fois le suffrage de ce grand homme!

CHAPITRE XII.

Disposition d'esprit des Parisiens.

Si l'on ne savait pas que c'est une manie générale chez les hommes de vouloir toujours chercher dans l'avenir et de ne pas jouir du présent, et si je ne disais que cette tache originelle est commune à tous les enfans d'Adam, on pourrait regarder les Français comme des êtres plus inconséquens que les autres hommes; car ils sont rassasiés de leur révolution et de ses suites funestes, et presque tous desirent de voir revenir enfin le bon vieux temps.

Le hasard rassembla dans une diligence dix personnes de différens états; c'étaient un sous-officier, un propriétaire, un marguillier, un médecin, un gazetier, un auteur, un marchand de bois, un avocat, et un juif. Il s'engagea entre eux le dialogue suivant:

LE MILITAIRE.

C'est dommage que nous ayons la paix; pendant la guerre j'aurais pu avancer; maintenant me voilà sergent pour toute ma vie.

LE PROPRIÉTAIRE.

Il faut donc que le monde soit renversé pour que vous avanciez? moi, je ne serais pas fâché de la guerre, mais par d'autres motifs. Pendant la paix, le prix des grains diminue, le pain est presque pour rien.

LE MARCHAND DE BOIS.

Ah! si nous pouvions seulement avoir un ou deux hivers un peu rudes; mais l'almanach de M. Lamarck ne nous annonce que du brouillard, de la pluie, et des vents du midi. Autrefois, le thermomètre descendait quelquefois à 18 degrés; mais à présent, etc.

L'AVOCAT.

Dieu soit loué de ce que le temps est doux, sans cela les avocats pourraient

mourir de froid. Le nombre des gens de loi est si fort augmenté ! on a établi tant de juges de paix ! tant de bureaux de conciliation ! et on nous menace encore d'un code civil comme en Prusse. Ah! autrefois du moins, on pouvait se faire trente mille livres de rente, et en jouir en repos.

LE GAZETIER.

C'est à moi de me plaindre! en temps de guerre il y avait journellement des batailles perdues et gagnées, des villes attaquées et conquises, des ordres, des contre-ordres, des inquiétudes par-tout; il n'y avait point de province, point de petite ville, qui n'eût son tremblement de terre, son inondation; les factions se combattaient comme les élémens, lorsqu'il est venu un homme qui, semblable à Neptune, a tout appaisé. Depuis, il n'y a rien eu qu'une machine infernale, et quelques pierres tombées de la lune.

LE MÉDECIN.

Notre état est perdu, depuis qu'on ne

saigne plus, et qu'on ne boit plus autant de tisanne. Les vapeurs et les attaques de nerfs sont passées de mode; il n'y a pas une jolie femme qui veuille seulement tomber en faiblesse une ou deux fois par semaine, pour se rendre intéressante; au contraire, elles courent à moitié nues, et attrapent tout au plus par-ci par-là un rhume, qui encore ne dure pas long-temps.

LE MARGUILLIER.

C'est aussi ce qui me désespère. J'avais affermé les funérailles dans ma paroisse, et je comptais sur dix enterremens au moins par semaine. Je suis ruiné.

LE MÉDECIN.

Ce n'est pas ma faute: il meurt toujours régulièrement la moitié de mes malades.

LE JUIF.

Ah! c'est pour nous que les temps sont bien durs. Chacun aujourd'hui veut être juif. On lit sur presque toutes

les maisons, *Bureau de prêt, Mont-de-piété,* etc.; le nom de *juif* va être oublié. Dès qu'on a besoin d'argent, on s'adresse au premier venu, juif ou chrétien, et l'on est servi par l'un comme par l'autre. Outre cela, on a malheureusement abrégé le temps de la minorité, et les jeunes gens ont trop de moyens de secours. Sous l'ancien régime, nous avions quatre ans de plus à travailler; c'était là véritablement les années de récolte.

L'AUTEUR.

Et moi, messieurs, *suis-je donc sur des roses?* Pensez-vous qu'il coule pour un auteur des ruisseaux de miel et de lait? Depuis vingt ans je compose, et... voyez mon habit (1)! J'ai essayé de

(1) Quelle est donc cette étrange manie de ravaler, d'avilir à ce point l'honorable fonction d'homme de lettres, sur-tout quand soi-même on l'exerce, et qu'on lui doit la fortune dont on jouit? N'est-ce pas méconnaître sa dignité, et autoriser les plaisanteries, qu'on s'est si long-temps permises sur les auteurs? N'est-il pas souverainement ridicule qu'un homme qui porte des décorations, et des habits brodés ou galonnés, présente

tout, rien ne m'a réussi. J'avais mis en gage chez mes créanciers une charmante comédie : eh bien! elle a été sifflée ; car il n'y a plus de goût. Enfin j'avais écrit un excellent ouvrage sur la fièvre jaune qui régnait alors à Cadix ; qu'arrive-t-il? A peine mon livre est-il imprimé, qu'on apprend que l'épidémie a cessé, et l'on n'en a pas vendu un seul exemplaire. Ah! dans les anciens temps, un auteur valait son prix. En l'an 1471, Louis XIII donna cent écus d'or et douze marcs d'argent pour une copie d'un mauvais livre arabe sur la médecine. Sous Louis XIII, le cardinal de Richelieu donna six cents livres pour six vers. C'était là le bon temps!

---

ses confrères sous des couleurs aussi misérables? Je ne sais pas précisément quelle est en Allemagne l'existence des auteurs; mais je sais qu'en France, si l'on en excepte quelques individus, qui peut-être ne sont malheureux que par leur faute, les hommes de lettres sont presque tous dans l'aisance, et M. Kotzebue ne peut l'ignorer, puisqu'il a eu l'honneur d'être reçu chez plusieurs de ceux dont je parle.

LE MILITAIRE.

Sous Charles le Chauve, il y eut, près de Fontenay, une bataille dans laquelle cent mille hommes demeurèrent sur la place, et les sous-officiers avancèrent promptement; c'était là le bon temps!

LE PROPRIÉTAIRE.

En l'an 1336, la disette fut si grande, que les hommes se mangeaient entre eux, et que la mesure de farine coûtait cinquante francs; c'était là le bon temps!

LE MÉDECIN.

En l'an 1269, il y eut une si terrible peste à Paris, qu'il mourait journellement cent-cinquante personnes : les médecins ne pouvaient pas suffire pour les visites.

LE MARGUILLIER.

Et les marguilliers pour les enterremens. Ah! oui, c'était là le bon temps!

L'AVOCAT.

Avant la réforme des tribunaux, j'avais chaque jour au moins deux procès à plaider, requêtes à dresser, etc.;

vingt familles pleuraient à ma porte tous les matins. Ah! le bon temps!

LE JUIF.

Avant que les banquiers, courtiers, changeurs, maisons de prêt, monts-de-piété, fussent établis, c'était le bon temps; car tout nous appartenait. Autrefois on prenait aussi les écus rognés; mais à présent on pèse tout.

LE MARCHAND DE BOIS.

En l'an 1709, toutes les rivières de France furent gelées, toutes les provisions de bois furent épuisées. Ah! quel bon temps!

LE GAZETIER.

En 1793 et 1794, il y avait tous les jours des conspirations, trois ou quatre insurrections par semaine, sept ou huit batailles par mois, quelques massacres dans chaque canton, tous les matins cent-cinquante jugemens du tribunal révolutionnaire, tous les jours cinquante ou soixante décrets de la convention, des discours, des motions, etc.

Quoique toute cette conversation ne

soit qu'une plaisanterie (parodie de ce qui se passe tous les jours dans le monde), on peut entendre par-tout de semblables raisonnemens; personne n'est parfaitement content de son sort, pas même celui qui est parvenu à un état beaucoup plus relevé qu'il n'avait lieu de l'espérer; car il en voit toujours d'autres au-dessus de lui, et il croit qu'il remplirait leur place tout aussi bien qu'eux : ainsi va le monde !

On déteste généralement les atrocités qui ont été commises pendant la révolution : les uns les abhorrent de bon cœur, les autres pour suivre la mode. Ceux qui ont pris une part active à ces crimes ne sont pas poursuivis, mais oubliés (1). Barras vit tranquille à Bruxelles, parmi des hommes auxquels il a attiré beaucoup de maux, et qui cependant le voient familièrement.

On peut voir, par mille petites circonstances, que les Parisiens se rap-

(1) Cela prouve qu'on ne les craint plus.

pellent avec plaisir du temps ancien. Le portrait de Louis XVI se trouve chez tous les marchands de gravures. Le jour de mon arrivée, j'allai voir l'opéra d'*Adrien*, et je fus surpris d'entendre applaudir avec force ces paroles: *Fidèle à mon roi*, etc. Le Palais du Tribunat est toujours appelé le Palais-Royal; on nomme toujours la dernière poste avant Paris poste royale; la rue de la Loi est appelée plus fréquemment rue de Richelieu. Une maîtresse de poste, entre Lyon et Paris, disait tristement, en regardant l'étoile de mon habit: *En vous voyant, monsieur, nous renaissons*. Des gens qui vous offrent leurs services comptent parmi les motifs de recommandation d'avoir été ci-devant nobles. Une dame qui cherchait une place, mettait en avant qu'elle était fille d'un chevalier de Saint-Louis. Une autre, pour le même motif, disait qu'elle était d'une famille noble; et même cette dernière fit imprimer dans les gazettes qu'elle desirait *faire*

les honneurs de la table chez un monsieur ou une dame de *sa classe*. On donne de nouveau le titre d'*excellence* aux ministres. Le nombre des livrées augmente tous les jours.

Les feuilles publiques qui ont le plus de lecteurs parlent souvent en faveur de la noblesse, et d'une manière spirituelle. « Un certain orgueil de famille, disent-« elles, est propre à tous les rangs, à « toutes les classes. Avant la révolution, « le bourgeois se trouvait aussi honoré « que le gentilhomme par une longue « suite d'aïeux qui avaient exercé des « emplois honorables. L'habitant de la « campagne lui-même s'informait soi-« gneusement, avant de marier sa fille, « à quelle famille appartenait son gendre « futur. Un certain genre de noblesse « n'était même pas étranger aux chau-« mières : il consistait dans le respect « pour l'ancienneté et la probité re-« connue d'une famille. »

La philosophie a voulu avilir quelquefois certains sentimens ; la révolution

voulait les détruire. On a dit, avec Juvénal, *Stemmata quid faciunt?* Qu'importe ce qu'ont été nos ancêtres ? La sagesse des siècles a répondu depuis longtemps à cette question. Dès la plus haute antiquité, tout homme à qui l'on a demandé son nom, son état, a commencé par nommer ses ancêtres, qui sont, en quelque sorte, ses cautions. Les héros d'Homère n'y manquent jamais. Platon lui-même a soin d'observer qu'Alcibiade pouvait compter ses ancêtres depuis Eurysaces jusqu'à Jupiter, et que Socrate avait au nombre des siens Dédale et Vulcain.

Quel est donc ce peuple qui se fait lire dans les jeux olympiques les noms des ancêtres de Léonidas? Quel est cet autre qui a la patience d'entendre César, du haut de la tribune aux harangues, faire la longue énumération de ses aïeux? Ce sont les Grecs, les Romains!..

Qu'on mette dans la balance, d'un côté l'opinion de tous les peuples, de tous les temps, sous tous les gouverne-

mens; de l'autre, la sagesse de quelques jours, qui a fait la grande découverte qu'un fils ne doit avoir rien de commun avec son père.

Ce qui est universel ne peut pas être un préjugé. Ce n'est pas seulement l'Europe, mais aussi le nouveau monde, qui tient à cette opinion. Il n'est pas un sauvage de l'Amérique septentrionale qui abandonne sa demeure sans emporter avec lui les ossemens de ses pères. Le peuple le plus ancien qui soit connu, les Chinois, honorent leurs ancêtres avec une espèce d'idolâtrie. L'homme qui habite un palais, celui qui occupe une chaumière, cherchent tous deux à vivre dans la mémoire de la postérité. Le vieillard, possédé de ce desir, plante un arbre dont il ne verra peut-être pas les feuilles pour la troisième fois. Par ses aïeux, qu'il appelle ses souvenirs, il se transporte dans le passé; par ses enfans, qu'il appelle ses espérances, il voyage dans l'avenir. Dans l'ordre physique des choses, les individus passent,

les espèces subsistent ; il en est de même dans l'ordre moral. C'est ne pas être humain que de vouloir isoler toutes nos jouissances, et prétendre les circonscrire au moment présent (1).

Ainsi raisonnent aujourd'hui les mêmes Français qui auraient mis à la lanterne il y a quelques années celui qui aurait osé professer tout haut de pareils principes (2).

---

(1) Encore une fois, monsieur, pourquoi tout votre ouvrage n'est-il pas écrit sur ce ton? Plus vous nous prouvez que vous savez écrire et penser sagement, plus vous êtes coupable de vous livrer à des déclamations ridicules, à des plaisanteries sans sel, à des critiques sans goût, et à des personnalités offensantes.

(2) M. Kotzebue se trompe; ce ne sont pas ceux qui mettaient à la lanterne il y a dix ans qui énoncent des opinions sages et raisonnables telles que celles qu'il vient d'émettre. Ces hommes sont toujours les *mêmes*, et mettraient peut-être encore à la lanterne ceux qui professent de bons principes, s'ils en avaient le pouvoir, et que nous fussions encore dans un temps d'anarchie; mais sous un gouvernement réparateur les factions sont comprimées, les hommes probes et estimables, ne craignant plus pour leur existence et celle de leur famille, osent lever la tête, émettre des vues et des opinions utiles, et se vouer au bien de leur pays : pendant ce temps, le tigre muselé ronge son frein, et se tait.

CHAPITRE XIII.

Sociétés et Plaisirs.

Il y a bien encore des sociétés; mais l'esprit n'en est pas le même. Une dame étrangère, qui depuis plusieurs années tient un grand état de maison à Paris, se plaignait dernièrement à moi, de ce que les personnages du nouveau régime étaient plus désunis entre eux que quand ils se trouvaient avec ceux de l'ancien. Effectivement ces derniers sont divisés, parce qu'une partie de l'ancienne noblesse fréquente les hommes nouveaux, tandis que l'autre, ayant ou trop d'orgueil ou trop peu de richesses pour cela, fait tout le contraire, et les évite avec un soin extrême. De là vient aussi que l'on ne peut voir que rarement chez soi les plus sociables de ces anciens nobles, parce qu'ils demeurent très-loin, qu'il ne leur

est pas resté de quoi prendre souvent un fiacre, et qu'on n'ose pas leur envoyer une voiture (1).

Est-on parvenu à réunir trois personnes? vous pouvez être certain que dans une aussi petite société il y a trois façons de penser différentes : on peut lire dans leurs traits la méfiance qu'ils s'inspirent réciproquement. Dès-lors, la conversation est forcée, l'embarras de celui qui reçoit est visible; il n'y a par conséquent plus d'esprit de société.

Les sociétés où l'on dîne sont encore supportables, parce qu'elles sont assaisonnées par les plaisirs de la table; mais les assemblées du soir, où l'on va, où l'on vient, où l'on s'asseoit en demi-cercle, où il n'y a pas de conversation générale, où chaque personne en trouve à peine une autre à laquelle elle puisse dire quel temps il a fait aujourd'hui; où

(1) Je ne sais ce que signifie tout ce paragraphe; je desire que le lecteur soit plus heureux que moi.



la maîtresse de la maison, avec un embarras qu'elle n'a pas toujours le bonheur de pouvoir dissimuler, tâche d'entretenir tantôt celui-ci, tantôt celui-là; tandis que monsieur son époux, qui n'est connu que pour le maître de la maison, ne prend pas la moindre peine pour cacher son ennui, et s'étend négligemment sur tous les sophas. Oh! oui, de telles assemblées où j'ai eu le bonheur d'être admis une ou deux fois, ne m'ont que trop confirmé les remarques judicieuses de cette dame étrangère.

Une maîtresse de maison qui desire faire les honneurs de chez elle cherche naturellement à faire passer quelques momens agréables à ceux de ses convives qui ne jouent point aux cartes. On a pour cela trois moyens excéllens, mais qui ne sont pas, à beaucoup près, à la portée de tout le monde. Le premier est l'abbé Delille, ce célèbre poète, qui a la complaisance de réciter ses vers dans les maisons où il est connu (je dis

réciter, car il ne peut les lire, étant presque aveugle). La jouissance des auditeurs ne consiste pas seulement à entendre différens morceaux dont il se rappelle avec une mémoire étonnante; mais on est forcé d'admirer la candeur de ce vieillard, qualité qu'on trouve bien rarement, sur-tout à Paris.

Je me rappellerai toujours avec plaisir la soirée que j'ai passée avec lui chez madame la princesse Dolgorouki, femme aussi aimable que spirituelle. Il allait volontiers dans cette maison. Eh! qui pourrait n'y pas trouver de l'agrément? La princesse connaissait tous ses petits desirs; elle les prévenait; elle avait même soin de lui procurer très-souvent du fromage à la crême, qu'il aime beaucoup. Il nous récita les plus beaux morceaux de ses ouvrages inédits, et toutes les fois qu'un des convives lui parlait de telle ou telle autre pièce de vers, il avait la complaisance de la répéter. C'est bien dommage qu'il parle si vîte, que les

Français eux-mêmes ont peine à le suivre, et que nécessairement les étrangers qui ne sont pas très-familiers avec notre langue perdent beaucoup de ses discours.

On conçoit facilement que cet excellent moyen d'occuper agréablement une société ne se trouve que chez les personnes que Delille honore de sa bienveillance. Il arrive en outre qu'il ne dépend pas toujours de lui de venir ou de ne pas venir; car il est, comme tous les poètes, dominé par sa femme (1). Madame Delille chante, son époux est enchanté; il faut donc avoir soin qu'il y ait un instrument tout prêt pour accompagner cette dame. Pendant que le mari fait une pause, il est de la politesse de prier madame Delille de faire briller ses talens. Elle se fait prier un peu, et finit par céder. L'abbé Delille s'asseoit près du clavecin; il est ravi de la beauté de sa voix. En revanche,

---

(1) Cela vous plaît à dire.

elle a les plus grands soins pour la santé de son époux, qui est très-délicate; et sur-tout ne permet pas qu'il mange trop de fromage à la crême (1).

Un autre passe-temps agréable, mais qu'on ne peut pas se procurer tous les jours dans les premières maisons de

(1) Il est aisé de voir par l'affectation avec laquelle M. Kotzebue raconte ce dont il a été témoin, que son amour-propre a été révolté de ce que, dans une société où il se trouvait, on ait eu assez peu de goût pour lui préférer l'abbé Delille, et pour s'occuper de l'auteur des Géorgiques plutôt que de celui de *Misanthropie et Repentir*. Quoi qu'il en soit, les attentions que ces deux époux ont réciproquement l'un pour l'autre sont louables et parfaitement naturelles, et je m'étonne qu'elles aient pu paraître déplacées ou ridicules à l'homme qui nous dit naïvement dans sa *Fuite à Paris* : « Ma pauvre petite « femme étant très-malade, ne voulut prendre de lavemens « que de ma main; je lui fis cette opération pour la pre- « mière fois, en tremblant; mais ayant reçu quelques « leçons du conseiller Starck, l'amour fit le reste, la chose « alla très-bien, ma femme fut contente, elle me donna « un tendre baiser pour cela, et que depuis je lui fis tou- « jours de même ». Et cette exclamation grotesque qui termine le récit intéressant d'un lavement donné et reçu : « Oh! comme tout est facile à l'amour! » On conviendra que la candeur et l'ingénuité ne sauraient aller plus loin, et que c'est là du naturel par excellence.

Paris, c'est la société d'un des artistes dramatiques les plus distingués, tels que Talma et Lafond; ils ont la complaisance de déclamer, avec tout l'appareil tragique, les plus belles scènes ou les plus beaux monologues qui se trouvent dans leur répertoire, d'y mêler même quelques scènes lyriques, ce qui procure réellement un divertissement des plus agréables. Je parlerai dans une autre occasion de Talma, cet homme unique. Lafond se distingue par un organe extrêmement flatteur, et par une belle figure; du reste, comme comédien, il est tout-à-fait Français (1). Cependant son jeu est plus modéré dans un appartement; je n'oublierai jamais son rôle d'Orosmane, sur-tout ces mots: *Zaïre, vous pleurez!* comme aussi le songe d'Athalie. Avec combien de facilité on

(1) Vous ne pouviez lui faire un compliment dont il fût plus flatté, et cependant ce n'était pas votre intention.

pourrait introduire dans les sociétés d'Allemagne des divertissemens semblables! qu'il serait agréable d'y entendre déclamer des morceaux détachés de Schiller, de Goëthe (1), sans être troublé par un parterre bruyant! Combien n'y a-t-il pas d'acteurs, parmi ceux du théâtre allemand, qui ne seraient point déplacés dans les sociétés les plus distinguées! Mais voilà tout-à-coup un obstacle insurmontable; nos acteurs sont très-contens lorsque sur le théâtre ils sont parvenus à la fin de leurs rôles avec l'aide du souffleur, dont ils ne peuvent se passer un instant; ils ne savent rien par cœur. Un acteur français, au contraire, ne manque jamais un mot; il parle comme si son rôle partait du cœur, et n'a pour ainsi dire jamais besoin du souffleur. Que n'en est-il ainsi en Allemagne!

La troisième espèce de passe-temps agréable, c'est la musique. Je n'entends

(1) Convenez-en, vous auriez bien voulu vous mettre là; mais la modestie.....!

pas par là des concerts; mais seulement une personne qui chante ou qui fait de la musique avec l'accompagnement d'un clavecin ou d'un autre instrument. Ce serait manquer de reconnaissance de ne pas faire mention ici de la jeune et belle épouse du conseiller-d'état Regnault (de Saint-Jean-d'Angély), qui a une très-belle voix, et qui joue avec beaucoup de goût un morceau de Gluck. Lorsque la maîtresse de la maison n'est pas douée de ces talens, elle tâche d'attirer dans sa société le chanteur Garat, et souvent on est obligé de l'engager plusieurs fois, comme Delille, avant qu'il puisse se rendre à l'invitation qui lui est faite.

Mais quelle différence entre les deux! Delille est peut-être trop complaisant; mais l'autre est d'une arrogance insupportable, et qui le rend digne de mépris. J'eus trois fois occasion d'admirer à quel point il pousse l'impertinence. La première, il avait promis de ne pas manquer, et cependant il ne vint pas;

la seconde fois, c'était chez madame Regnault (de Saint-Jean-d'Angély), il vint, et je sus qui c'était aussitôt qu'il parut. Il entra au milieu d'une société brillante, habillé négligemment, en bottes, les cheveux à la Titus et en désordre; il se donna des airs comme aurait pu le faire autrefois un homme de cour: on eut beau le prier, jamais on ne put obtenir de lui qu'il chantât. La troisième fois (chez cette femme sensible qui est l'auteur de Valérie), il en fit presque autant. Je vis avec quelle chaleur on le priait de chanter; je lus clairement sur son visage que ces prières ne lui déplaisaient point, et qu'elles étaient une sorte de prélude qu'il ne voulait pas faire cesser sitôt. Comme je hais à la mort toutes ces grimaces, je suis sorti précipitamment quelques minutes avant qu'il daignât se rendre aux vœux de la société; ainsi je ne puis parler de son talent que par ouï dire.

On conçoit aisément que Delille,

Talma, Lafond et Garat, n'ont pas seuls le privilége de procurer les jouissances de l'esprit dans les premières sociétés de Paris; il y a peu de bonnes maisons dans lesquelles on n'admette un ou plusieurs favoris des muses; et quelqu'un qui donne à manger a toujours à sa table, soit par mode ou par goût, quelques-uns des beaux esprits dont Paris abonde. Je vis, par exemple, chez madame de Beauharnais, le vieux Rétif de la Bretonne, qui paraît extrêmement franc et loyal, et dont les romans sont peut-être connus de presque tous mes lecteurs; Cailhava, dont le livre sur l'art de la comédie a été lu, et dont les pièces ont été jouées dans le temps; Dorat-Cubières (son nom est Palmeseau; j'ai oublié pourquoi il y ajoute celui de Dorat); Volmerange, auteur de différentes pièces qui se jouent sur les théâtres des boulevards; Vigée, poëte agréable; mais sur-tout excellent déclamateur, etc., etc.

Celui qui n'est point assez heureux

pour procurer à sa société de pareilles distractions, ou qui n'y trouve point d'agrémens, a la ressource ordinaire des cartes. On voit cependant encore dans les plus grandes maisons beaucoup de personnes qui ne jouent point, et parmi ces personnes, un étranger peut faire des connaissances très-agréables. On peut y rencontrer aussi quelquefois d'autres étrangers avec lesquels on n'a pas eu l'avantage de pouvoir se trouver dans son pays; et je me souviens, entre autres, d'avoir vu avec le plus grand plaisir, chez M. Liwingston, ambassadeur américain, le comte Rumford, que mon cœur honorait depuis long-temps. La présence de cet estimable ami des hommes, et celle de l'aimable belle-fille de l'envoyé (une jeune sœur de la Vénus pudique), étaient déja bien suffisantes pour combler l'attente d'un étranger.

Je n'ai point encore parlé d'une maison où se trouvent réunies sans effort, la gaieté, la décence, et une conversation spi-

rituelle ; c'est celle du ministre de Prusse, le marquis de Luchesini ; c'est un homme qui a beaucoup de connaissances, et qui est d'une complaisance sans bornes. Les qualités nécessaires pour vivre dans le grand monde, qu'il possède dans un degré éminent, ont laissé sur les qualités du cœur un vernis léger, mais transparent, comme celui qu'on met sur une belle peinture, et qui par conséquent ne sert qu'à lui donner de l'éclat. Son goût est si pur et ses connaissances si variées, qu'il peut s'entretenir avec facilité, tantôt avec un politique ou un philosophe, tantôt avec un poëte ou un artiste ; et que dans toutes ces circonstances, il paraît s'être attaché particulièrement au genre de celui à qui il parle : ce qui fait qu'on est forcé de reconnaître en sa personne un genre de bonté qui inspire la confiance à ceux qu'il veut bien admettre chez lui, et qui les met à leur aise. Son aimable et spirituelle épouse sait encore augmenter tous les agrémens qu'il réunit dans sa maison, et il n'est

pas un étranger à Paris, parmi ceux qui ont eu l'avantage d'être reçus chez lui, qui n'en remporte un souvenir cher et durable.

Outre les premières maisons (si c'est l'éclat qui assigne le rang), il en est encore d'autres qui peuvent, à plus d'un titre, prétendre à cet honneur, dans lesquelles on ne voit point de cartes, et où l'on n'éprouve point d'ennui. Telles sont, par exemple, celles de la plupart des conseillers d'état. Plusieurs d'entre eux ont été choisis, comme l'on sait, dans la classe des savans. J'ai parlé ailleurs de Lagrange; je pourrais lui comparer Fourcroy, qui réunit à la réputation d'un savant illustre celle d'un orateur distingué : il rassemble à sa table ronde la société la plus choisie. Perregaux, le premier banquier du gouvernement, sait se faire aimer des étrangers par sa cordialité et son ton aimable et sans prétention. Je ne finirais pas si je voulais faire mention de toutes les maisons où règne l'urbanité française dans tout son

éclat (1). Il y en a beaucoup, et cependant ce ne sont que des exceptions ; car la fureur d'avoir de grandes assemblées est générale.

(1) Vraisemblablement vous ne vous êtes pas donné la peine de relire votre ouvrage, car vous n'auriez pas laissé subsister le chapitre VII, dans lequel vous faites un portrait si hideux des sociétés de Paris et du ton qui y règne. Ou plutôt il vaut mieux croire que ce que vous dites ici est une espèce d'amende honorable des grosses injures dont vous avez sali votre plume et votre livre. Ceci soit dit en passant, et pour vous faire sentir toute l'inconséquence de votre conduite, et l'incohérence de vos idées.

CHAPITRE XIV.

Quelques grands Peintres, et leurs Ateliers.

DAVID.

La réputation du tableau des Sabines, par David, est connue de toute l'Europe, et elle est cependant encore au-dessous de son mérite. C'est une peinture achevée. Les critiques blâment plusieurs choses; par exemple, l'attitude des Romains, et que sais-je encore? N'ayant éprouvé qu'une jouissance parfaite, je ne puis rien blâmer. L'attaque des Sabins est l'œuvre d'un grand maître. Comme l'idée de ce tableau est poétique! quelle vivacité dans l'imagination il a fallu pour en concevoir l'idée!.. Les femmes roulent leurs enfans au milieu des combattans.... Une tendre mère s'est jetée aux genoux d'un Sabin... Cet homme féroce pourra-t-il lui résister?... Cette image affecterait douloureusement le spectateur si

le génie de l'artiste n'avait trouvé moyen de le tranquilliser par un contraste frappant..... On le devinerait difficilement, quoique celà soit très-naturel. Aux pieds d'un Romain est un des enfans que les Sabines ont jetés aux pieds des combattans. Il paraît que ses premières dents viennent de pousser, et il joue gaiement, ayant un de ses petits doigts dans la bouche. La figure tranquille de cet enfant au milieu des guerriers furieux fait un grand effet.

Si les artistes allemands veulent être conséquens, ils ne donneront certainement pas d'éloges à ce tableau, dans lequel il y a réellement plus d'enfans que je n'en ai mis dans mes *Hussites à Naumbourg* (1). Comme la critique de

(1) Ce que c'est que l'amour-propre! il nous fait dire souvent des choses que nous devrions laisser dans l'oubli. Par exemple, sans le plaisir que l'auteur a trouvé à se comparer à David; nous ignorerions que les *Hussites à Naumbourg* n'ont point eu de succès en Allemagne; mais l'auteur nous l'apprend, et nous devons l'en croire, d'autant plus que ces messieurs font rarement de pareils aveux.

cette pièce a porté particulièrement sur ces enfans, j'espère que David ne sera pas plus heureux que moi; car nous avons oublié tous deux que dans un sujet où les enfans doivent produire le plus grand effet, on doit s'abstenir de les faire paraître (2).

Pour voir le tableau des Sabines, on paie, en entrant, une bagatelle, et l'on peut aussi acheter une brochure dans laquelle David justifie son procédé par l'exemple des anciens, et conclud en disant qu'il se trouve heureux de pouvoir, comme Appelles, recueillir les jugemens du public; il pourrait bien aussi, comme ce peintre, rencontrer quelque cordonnier. Après tout, il ne doit pas lui être indifférent d'avoir déja acquis de cette manière une soixantaine de mille francs.

Il y a en outre dans son atelier quelques tableaux aussi précieux que celui des Sabines, et qu'il montre *gratis* aux

(1) Ainsi voilà M. Kotzebue accolé à David! Le rapprochement est modeste!

amateurs. Le serment des Horaces pourrait être regardé comme supérieur aux Sabines, sous le rapport de la composition, de la simplicité et de la force; car il y a un reproche que plusieurs critiques font aux Sabines, et qui est peut-être vrai, c'est qu'en regardant les figures de ce tableau, et sur-tout celles des hommes, on ne peut s'empêcher de penser au théâtre du grand Opéra. Les mains des Horaces sont belles au-delà de toute expression.

J'ai vu avec moins de plaisir le tableau de Brutus condamnant ses enfans à la mort. A la vérité, le peintre a réussi dans l'expression de la tête; il a aussi bien rendu la contraction des muscles, qui se fait sentir jusque dans l'orteil; mais cette peinture est divisée en deux parties : la mère avec ses deux filles, et la grand'mère, sont séparées du reste du tableau par une colonne et une draperie. La figure d'une des filles est remarquable par son air abattu. Peut-être vaudrait-il mieux qu'elle parût cher-

cher à se consoler. S'il est vrai, comme on le prétend, qu'une tête voilée exprime l'affliction la plus vive (ce dont je doute), il aurait mieux valu voiler la grand'mère que la mère. Mais la belle pensée est que Brutus s'appuie sur l'autel de Rome, comme son unique consolation, quand il remplit un devoir aussi cruel.

GÉRARD.

Cet excellent peintre d'histoire est aussi poète; son Bélisaire nous le prouve. Rien de plus poétique que la situation dans laquelle il a placé sur son tableau cet infortuné vieillard aveugle. Cette fiction déchirante, mais heureuse, lui appartient. Le jeune homme qui servait de conducteur à Bélisaire vient de mourir de la morsure d'un serpent; Bélisaire continue de marcher; ce serpent est encore après le pied du jeune homme; le soleil est près de se coucher. Le pauvre vieillard, privé de son conducteur, s'est écarté de sa route; la nuit

approche : il tâche, avec son bâton, de retrouver son chemin, et ne sait pas qu'il y a un précipice tout près de lui. Cette peinture cause une émotion inexprimable ; le spectateur en perd la respiration. On étend involontairement les bras pour empêcher ce vieillard de tomber dans le précipice, ou bien l'on se retire pour n'être pas témoin de sa perte.

Comme les peintres d'histoire ont aussi besoin de vivre, Gérard, comme plusieurs de ses confrères, a fait aussi des portraits. Son génie a su faire un tableau de chaque portrait, qui, malgré l'illusion de la ressemblance, devient un morceau digne d'être conservé. J'ai vu chez lui d'excellentes peintures de ce genre. Par exemple, l'épouse du général Murat, sœur du premier consul, devant une table, sur laquelle est un berceau avec son plus jeune enfant endormi ; le plus âgé joue sur ses genoux ; tous deux sont nus, fort intéressans. Le portrait, non encore terminé, de madame Récamier, de grandeur naturelle, sem-

blable à une Vénus qui repose couverte d'un voile léger, est une peinture très-agréable.

DROUAIS.

Malheureusement le trépas a enlevé ce jeune artiste, qui donnait de si grandes espérances. Il est mort à Rome, d'une fièvre chaude, à l'âge de vingt-cinq ans, lorsqu'il marchait à pas de géant vers la perfection. Il était fils unique d'une dame de Paris qui avait de la fortune, et à laquelle il ne reste de lui que son *Marius*, représenté dans le moment où un Cimbre est arrivé jusqu'à lui pour l'assassiner; excellente peinture qu'il envoya de Rome à une mère chérie, et dont elle ne veut pas se défaire, quelque prix qu'on lui en offre. Mais elle la laisse voir volontiers aux jeunes artistes, et reçoit avec beaucoup de politesse les étrangers qui lui témoignent le desir de considérer ce tableau. Elle trouve de la jouissance à voir admirer les talens de son fils unique, qui revivent dans cette peinture....

Dès qu'on en fait l'éloge, on voit couler des pleurs de ses yeux. La figure de Marius est d'une belle expression ; mais je ne trouve pas que ce soit une idée juste d'avoir représenté le Cimbre tenant son manteau devant ses yeux, parce qu'il ne peut supporter ses regards. Un Cimbre qui vient pour assassiner un grand homme, n'exprime pas ainsi son respect pour lui.

ISABEY.

C'est à proprement parler le peintre de la miniature ; mais on trouve dans son atelier des morceaux d'un fini admirable. J'y ai remarqué sur-tout un Vieillard avec un jeune Homme, l'ouvrage le plus parfait que j'aie vu en ce genre. Madame Tallien, en voyant cette peinture, s'écria : *Ça put l'huile !*

CHAPITRE XV.

Choses qui méritent d'être vues.

Je comprendrai sous ce titre plusieurs articles dont il y aurait beaucoup à dire, mais sur lesquels je ne m'étendrai point, parce que je ne suis pas grand connaisseur (1).

Le Monument de Desaix.

Il est exécuté avec beaucoup de goût, et sert à orner une fontaine (jusqu'ici sans eau) sur une place publique. Les inscriptions sont précises et énergiques. Ce qui m'en déplaît beaucoup, c'est qu'au pied du monument on a gravé les noms de ceux qui ont contribué à l'ériger par la voie de souscription. Cette

(1) Si vous aviez eu le bon esprit de vous pénétrer de ette vérité constante avant de commencer votre ou- age, j'aime à croire qu'on n'y trouverait pas toutes les bévues qui vous sont échappées.



liste en pierre m'a paru fort plaisante. Heureusement elle est placée de manière que ceux qui y viennent puiser de l'eau l'auront bientôt effacée.

Les Chevaux de conquête.

Les quatre fameux chevaux de bronze qui ont tant voyagé de par le monde (1), et qui sont restés je ne sais combien de temps dans l'eau, sont maintenant désaccouplés, et placés sur la belle grille qui sépare la cour des Tuileries de la place du Carrousel. J'étais très-curieux de les voir, mais il n'ont produit sur moi qu'une très-faible impression. Ce sont quatre

---

(1) Ces chevaux, qui décoraient le temple de Neptune à Corinthe, sont les mêmes qui, après avoir été successivement transportés à Rome, par les ordres de Néron; à Constantinople, par ceux de Constantin; et à Vénise, ont été pris par les Français dans cette dernière ville, et amenés à Paris, où ils ont orné pendant quelque temps le temple de Mars, jusqu'à ce qu'on les ait définitivement placés sur les piédestaux qui partagent la grill des Tuileries.

bidets assez jolis, qui, selon moi, ne peuvent entrer en comparaison avec les quatre chevaux que j'ai vus sur la porte de Brandebourg à Berlin. Vraiment ils ne ressemblent pas mal à ces mauvaises figures de plâtre que l'on met chez nous sur les armoires (1). Peut-être l'effet serait-il plus grand s'ils étaient tous quatre à côté l'un de l'autre. Mais on a été obligé d'y renoncer, par la raison qu'ils n'enjambent pas du même pied, et par conséquent ne peuvent être placés que par couple.

Le Jardin des Tuileries.

Il est charmant, et fort gai. Des parterres de réséda embaument l'air sous les croisées du premier consul. Des cygnes majestueux nagent sur deux beaux bassins. Dans toutes les allées, des statues innombrables, et presque toutes d'un

(1) Vous nous aviez prévenus que vous n'étiez pas connaisseur, et nous vous en croyions sur parole, pourquoi donc vous obstiner à nous en donner des preuves?



grand prix, invitent l'amateur à les admirer. Pour peu que le temps soit supportable, on y trouve à toute heure une foule de promeneurs. De vieilles femmes y louent des chaises et des journaux. Des groupes d'enfans jouent au soleil. Celui qui veut se raffraîchir n'a qu'à monter sur la terrasse des Feuillans, où un excellent restaurateur s'empressera d'appaiser sa faim et de flatter son goût. Le ci-devant manège, où j'entendis autrefois tonner Mirabeau, est abattu, et remplacé par une grande et belle rue.

Le promeneur robuste qui ne trouverait pas ce jardin assez vaste, peut, en sortant par la grille, entre deux superbes groupes de chevaux, se rendre dans les Champs-Elysées, voisins.

La Manufacture des Gobelins.

Quoique le *Guide des Promeneurs* décrive avec l'exactitude la plus scrupuleuse l'origine et les progrès de cet art ingé-

nieux, cependant l'on n'y comprend que très-peu de chose. Tout le monde a vu des métiers de tapisserie; ici, c'est le même mécanisme. Mais comment ces fils séparés peuvent-ils produire de si beaux tableaux ? Cela reste, malgré toute explication, mystérieux, énigmatique, et digne d'admiration. On travaillait à plusieurs tableaux historiques, entre autres à une Iphigénie représentée dans le moment où elle reconnaît Oreste. Ce morceau est d'une beauté supérieure; mais il me semble que l'on n'a plus de trace du véritable costume de l'Iphigénie; car chaque fois que je l'ai vue à Berlin, à Weimar, à Paris, etc., je l'ai trouvée différemment vêtue. Sur le tableau dont il est question, son vêtement est tout blanc; elle porte un frontal blanc, et une espèce de ruban parsemé d'étoiles et de demi-lunes.

La galerie des morceaux finis, et qui sont en grand nombre, satisfera également les connaisseurs, et ceux qui ne le sont pas. L'Enlèvement d'Orithye

par Borée, et le Président Molé au milieu des frondeurs, se distinguent particulièrement; mais l'Assassinat de l'amiral Coligny les surpasse tous. Le passage de la Henriade qui a rapport à cet événement se lit sur un écriteau suspendu à côté; la figure de l'amiral ressemble à un fantôme, et inspire un respect mêlé d'horreur. Quelques bouquets et des fruits exécutés par un jeune homme de dix-huit ans produisent une illusion telle, qu'on doute encore si c'est un tableau, après les avoir touchés.

Cette manufacture exige de grandes dépenses; elle est principalement soutenue par le gouvernement, qui lui procure son plus grand débit. Les premiers fonctionnaires de l'état ne se servent pas d'autre tapisserie, et fort souvent on en fait des cadeaux aux cours étrangères.

La Pompe à feu.

Je ne conseille qu'à celui qui a envie de se faire une idée exacte de l'enfer des anciens de visiter cet établissement; on y voit les roues et les chaînes d'Ixion, le tonneau des Danaïdes, et les fantômes noirs qui peuplent le royaume de Pluton. A demi-roti, et assourdi par les coups effroyables qui retentissent de tous côtés, on fuit cet atelier de Vulcain, dont le mécanisme est si compliqué, qu'il faut posséder des connaissances de toute espèce pour tirer quelque profit de tout ce que l'on y voit.

La Manufacture des frères Perrier.

Ce que je viens de dire de la pompe à feu peut, en grande partie, s'appliquer à cette manufacture. On y fond des canons; outre cela, on y travaille une quantité d'autres machines, comme, par exemple, des mécaniques anglaises pour la filature du coton. Elles sont, à

ce qu'il m'a semblé, très-bien exécutées, et coûtent, selon leur grandeur, autant de louis qu'il y a de bobines. Un homme, ou même un enfant, peut les mettre en mouvement. Cette fabrique est très-vaste; mais quand on manque des connaissances nécessaires, on ne fait que bayer sans s'instruire.

La Manufacture des Glaces

Est plus amusante; elle occupe six cents hommes. On y voit des glaces belles et pures de neuf pieds de hauteur sur six pieds de large (1).

La Bastille.

La place où s'élevaient autrefois ces tours formidables, instrumens affreux du despotisme, sera toujours remar-

---

(1) Tout le monde sait cela, et il n'était pas nécessaire de faire le voyage de Berlin à Paris pour recueillir des observations de ce genre.

quable; il en existe encore des murs, des fossés, et quelques portes. Sur l'espace intérieur on a établi un chantier de bois à brûler. On répand le bruit, mais je n'ai garde d'en garantir l'authenticité, qu'un héros républicain a déja regretté plusieurs fois que la Bastille n'existât plus. Eh bien! n'a-t-on pas le soi-disant Temple, où Louis XVI fut emprisonné, et où il y a assez de place pour bien des malheureux? Il est entouré de si hautes murailles, que ses quatre tours, surmontées d'une cinquième, ne peuvent être vues qu'à une certaine distance. Ici une sombre tristesse s'empare de l'ame du passant, avec l'horrible souvenir des temps passés.

Le Cabinet de Physique du professeur Charles.

Chaque étranger devrait le visiter; car c'est un des plus beaux et des plus complets de l'Europe. La machine élec-

trique est d'une grandeur si prodigieuse, qu'à une distance de deux pas, mes cheveux se hérissaient lorsqu'elle fut mise en mouvement. La roue a presque cinq pieds de diamètre. On y voit tous les instrumens de physique, de mécanique, d'optique, d'acoustique, etc. On y trouve aussi un systême planétaire, mais qui est bien inférieur à celui de Berlin. Qu'on n'oublie pas de jeter un regard en passant dans la chambre obscure; car le cabinet étant placé dans le Louvre, le tumulte continuel de ces quartiers offre un spectacle fort amusant.

Charles a été, comme on sait, un des premiers aéronautes; la nacelle dans laquelle il fit ses ascensions est suspendue ici comme un souvenir de ses voyages aériens.

L'Hôtel-Dieu.

Les connaisseurs n'en font pas un grand éloge. La plupart des lits étaient vides; je ne sais si c'était faute de

malades (ce qui serait fort à desirer), ou par d'autres raisons.

Une inscription gravée sur le marbre, par ordre du premier consul, doit éterniser la mémoire et les talens distingués de Dessault et de Bichat; le premier est surnommé le *restaurateur de la chirurgie;* l'autre, quoique bien jeune encore quand la mort l'enleva, avait déja rendu les plus grands services à la médecine. Je ne puis assez faire l'éloge de cette manière d'encourager les hommes, et de les porter à des actions vertueuses et méritoires, et je ne conçois pas pourquoi on néglige ce moyen en Allemagne. Malheureusement je suis forcé d'avouer que les Allemands paraissent en général faire peu de cas de ces monumens; dès-lors il est inutile d'en ériger, puisque celui dont ils honorent la mémoire n'existe plus, et que les vivans, dont ils devraient exciter le zèle, enflammer l'imagination, et développer le génie, restent froids comme le marbre.

Une inscription plus ancienne vante l'action d'un homme de qualité de la famille de Bellièvre, qui ordonna en mourant que toutes les parties de son magnifique mobilier qui étaient propres à l'usage des malades fussent données à l'Hôtel-Dieu. Assurément cela est très-louable; mais n'en pouvant plus faire usage lui-même, le sacrifice n'était pas grand, et ne méritait pas, en vérité, l'honneur d'un monument.

Du reste, l'Hôtel-Dieu ne peut pas être comparé avec celui de la Charité à Berlin; mais il y a à Paris beaucoup de ces hospices, tandis qu'il n'y en a qu'un à Berlin. Vaut-il mieux partager les soins importans qu'exigent des malades entre plusieurs personnes, que de les confier à une seule? Cette question mérite d'être examinée; mais elle mènerait trop loin.

L'Hospice de la Maternité.

J'ai retrouvé ici, à ma très-grande satisfaction, la vieille religieuse dont les soins tendres et maternels m'avaient si vivement touché il y a treize ans. Il n'y avait rien de changé en elle que l'habillement laïque. Sa confiance en Dieu l'a fait heureusement échapper à tous les orages de la révolution. Les autres religieuses s'étaient réfugiées dans le sein de leurs familles, et déja celle-ci était prête à quitter le couvent, avec son petit paquet sur le dos, lorsqu'elle fut rencontrée par un représentant du peuple, qui l'invita à retourner à ses occupations. D'abord elle s'en défendit; mais lorsqu'on lui assura qu'en quittant seulement le costume de son ordre elle serait libre dans sa foi, et maîtresse de sa manière de vivre, elle prit courage, et resta. Le beau couvent qu'elle a été obligée d'évacuer, et duquel sa demeure actuelle ne peut la dédommager, lui cause encore souvent des souvenirs douloureux; mais

malgré cela elle est gaie, et se contente du sentiment d'avoir bien rempli ses devoirs.

J'ai trouvé là peu d'orphelins; car, à cause de la grande mortalité, on les envoie tout de suite en nourrice à la campagne. Ceux qu'on avait apportés le matin ou quelques jours avant étaient couchés dans des lits bien fournis et bien propres. Dans une des jolies cellules qui bordent les deux côtés d'un long corridor, les nourrices attendent les orphelins en donnant à teter à leurs propres enfans. Les domestiques femelles ne sont autres que des orphelines élevées dans cette maison. Du reste, j'y ai remarqué le même ordre, la même propreté, les mêmes soins, et des manières aussi douces, qu'autrefois.

La Pitié.

Non loin du Jardin des Plantes, on entretient onze cents enfans, dont six cents sont occupés à des ouvrages utiles. Ils sont en partie destinés à l'état mili-

taire, et montent la garde avec hautes et basses armes. La plupart ont l'air gai et bien portant. Leur pain est bon et savoureux. Le bâtiment est fort spacieux. Les salles à coucher sont bien aérées; cependant les lits me semblent trop près l'un de l'autre. L'école est divisée en plusieurs classes. Dans l'une, où l'on enseigne l'écriture, je vis affichés une quantité de modèles, composés de sentences précises, faciles à concevoir, et qui répondaient parfaitement à leur but. (En Allemagne, la jeunesse est réduite, dans beaucoup d'endroits, aux passages pris dans la Bible; elle y apprend par cœur la généalogie de David, etc.) Cependant il y aurait eu aussi des modifications à faire ici. Plusieurs de ces modèles surpassaient, je crois, la capacité des enfans; d'autres pouvaient aussi laisser une impression désavantageuse. Par exemple : « La réconciliation avec « un ennemi est rarement de longue « durée ». Malheureusement cela n'est que trop vrai; mais quel profit l'enfant

peut-il en tirer? Il est à remarquer que l'église de cette maison d'orphelins n'a pas été pillée et ruinée pendant la révolution, apparemment parce quelle était dépourvue d'ornemens et de richesses.

La Maison de Sainte-Périne.

C'est un établissement nouveau et excellent. Pour y être reçu, il faut être âgé ou infirme: il ressemble en cela à beaucoup d'autres hospices; mais ce qui le distingue de tous, et ce qui fait honneur à l'esprit de notre siècle, c'est la circonstance suivante. Sans être soutenu par le gouvernement, il procure, par une épargne légère dans la jeunesse, une ressource assurée à la vieillesse infirme. Chaque souscripteur entre trente et quarante ans paie deux livres par mois; entre quarante et cinquante ans, trois livres; entre cinquante et soixante, quatre livres; et entre soixante et soixante-dix, neuf livres. En tout, une somme

de deux mille cent soixante livres, et voilà son sort assuré pour toute la vie. S'il entre après la trentième année, il est obligé de payer la somme arriérée. Cependant l'administration allège volontiers le paiement aux moins riches. Le souscripteur ne peut y aller demeurer que dans sa soixante-dixième année, à moins qu'il ne soit déja malade et sans secours avant cette époque.

Chacun a sa petite chambre à lui (qu'il peut meubler comme bon lui semble), avec une cheminée ingénieusement appliquée dans la croisée; des domestiques attentifs; à son dîner, le meilleur pain et la meilleure viande. Chaque table est de douze couverts. A huit heures du matin on lui apporte un pain, à une heure le potage, le bouilli et les légumes; à sept heures du soir des légumes, des fruits, du fromage, et du pain blanc tant qu'il lui plaît. Chaque homme a une bouteille de vin par jour, chaque femme une demi-bouteille. Tous les mois la blanchisseuse lui remet

une paire de draps blancs, et tous les cinq jours une chemise, un mouchoir, une cravatte et une paire de bas. Les malades sont soignés dans des chambres particulières. La maison entretient un pharmacien, un médecin, un chirurgien, et une garde-malade.

Si l'on apporte des meubles en entrant, la maison en hérite après le décès. Sa situation élevée (dans la rue de Chaillot), le bon air, de beaux jardins, ajoutent, pendant l'été, aux charmes de cette maison. En hiver, un salon de société où l'on trouve tous les journaux et autres écrits, nouveaux ou périodiques, rend ce séjour aussi instructif qu'agréable.

Cet établissement offre cet avantage, qu'un homme, s'il n'est pas tout-à-fait pauvre, et qu'il gagne assez pour épargner dans un espace de quarante ans à-peu-près six cens écus, acquiert, par une épargne annuelle de quinze écus, le droit de jouir d'un sort convenable dans sa vieillesse. Il n'a pas besoin d'au-

mône, c'est à lui seul, à ses travaux, qu'il doit cette existence heureuse et tranquille. Quelle consolation pour des ames sensibles! On peut souscrire aussi pour d'autres. De bons maîtres trouvent par là un moyen excellent de récompenser les services de leurs vieux et fidèles domestiques.

Les premières classes des habitans de Paris s'intéressent à cet établissement. Le préfet du département de la Seine, le préfet de police, l'archevêque de Paris, etc., sont membres du conseil qui s'est formé à cet effet. Le premier consul a souscrit pour trente places, sa mère pour quatre, et son épouse pour vingt-cinq. Le deuxième consul en a dix, le troisième quinze, les différens ministres chacun dix, etc. On compte aussi parmi les souscripteurs quelques étrangers; par exemple, les généraux russes Sprengporten et Chitroff, le chambellan russe M. de Balk, et M. Salrapetznoff, secrétaire du grand-duc Constantin, etc.

L'Hôtel des Monnaies.

C'est ici que le célèbre Lesage tient un cours de chimie dans une belle salle, richement ornée, et soutenue par des colonnes de marbre. Le milieu de la salle est entouré par des armoires vitrées en forme de demi-cercle, dans lesquelles on conserve une superbe collection de minéraux, L'espace intérieur est garni de bancs élégans et commodes pour les auditeurs. Derrière la tribune on voit, dans une espèce de niche, deux statues égyptiennes, entre lesquelles sont placés tous les fourneaux et instrumens qui concernent la chimie, etc. Une large galerie entoure le haut de la salle, à laquelle aboutissent d'autres appartemens. On y voit plusieurs modèles de fabriques et de machines; tous les ustensiles en miniature pour l'exploitation des mines; de la vaisselle du fameux potier de terre Palassy, qui vivait il y a trois cents ans. C'était le plus grand chimiste de son

temps; il ne voulut jamais prendre d'autre titre que celui de maître potier.

L'École de Médecine.

C'est un bâtiment magnifique. Son intérieur répond à la beauté de l'extérieur. Les objets d'anatomie préparés en cire sont dignes d'admiration, cependant je les ai vus aussi bien exécutés chez M. le conseiller-privé Loder, à Halle. On y voit une quantité de maladies imitées en cire, et d'une vérité frappante; entre autres, une tête à moitié rongée par la gangrène. L'original est à côté; il est horrible à voir, et cependant cet homme a vécu et a souhaité de vivre encore. On était obligé de lui introduire sa nourriture par la gorge, et Dieu sait comment; car la bouche, le nez, les joues, les dents, tout était rongé, et malgré cela il a toujours souhaité de vivre. Quel prestige y a-t-il donc dans l'existence, puisque celui même qui la maudit tous les jours desire encore de la prolonger! Des sque-

lettes, des ossemens, y sont par centaines; il y a des monstres de toute espèce, des enfans accouplés sur un même corps et de différentes manières, un autre ayant une tête de crapaud. Quand je vois une aussi misérable créature, je crois entendre les lamentations de la pauvre mère, qui, voulant serrer contre son sein maternel le fruit tant desiré de ses souffrances et de ses douleurs, ne presse entre ses bras qu'un monstre hideux.

On y montre encore d'autres curiosités; la peau de la tête du fameux Cartouche; le nain du roi de Pologne, Bébé, fait en cire, et couvert de ses propres vêtemens; le squelette d'un homme mort il y a un an, qui n'avait ni bras, ni jambes: les mains étaient attachées au coude, et les pieds au bas du corps; toutes les pierres que l'on trouve dans les corps des animaux, entreautres deux pierres d'une grosseur prodigieuse trouvées dans des hommes; la brebis, du premier instant de son existence jusqu'à sa naissance, dans plus de cinquante époques; une

collection précieuse d'instrumens de chirurgie de toute espèce, et une grande bibliothèque, qui cependant n'est pas entièrement composée de livres de l'art, car j'y ai vu, à mon grand étonnement, les Œuvres de Voltaire.

Quelque beau, quelque vaste que soit ce local, on travaille encore en ce moment à l'agrandir.

L'École-Vétérinaire, à Charenton (1).

On doit cet établissement à l'ex-ministre François (de Neuf-Château) (2). Dans les premiers temps il fut bien soutenu, maintenant il tombe en décadence, parceque l'argent manque, et que personne n'en prend soin. Tel est malheureusement ici, à ce que m'ont assuré des

---

(1) C'est à dire à Alfort, près Charenton.

(2) M. Kotzebue se trompe; l'École-Vétérinaire d'Alfort n'est point un établissement nouveau, elle a été fondée en 1764, par M. Bertin, ministre des finances, et d'après les projets de Claude Bourgelat, très-habile écuyer, fort savant dans l'hippiatrique.

personnes bien instruites, le sort de beaucoup d'établissemens, qui, semblables aux météores, disparaissent aussi vîte qu'ils se sont élevés. C'est ce qui arriva entre autres au petit hôpital dépendant de l'École de Médecine, établi pour les élèves instruits et que l'on avait nommé *École de perfectionnement*, si je ne me trompe. On avait arrangé plusieurs salles à cet effet, un chirurgien y fut attaché, tout alla bien pendant un certain temps; maintenant tout est enseveli dans le plus profond oubli.

L'Institut des Quinze-Vingts.

Il a été agrandi depuis que je ne l'ai vu, c'est-à-dire que l'on a réuni aux trois cents aveugles (Quinze-Vingts) une école d'enseignement pour les jeunes aveugles, où ils sont instruits dans toutes sortes d'ouvrages et dans tout ce qu'ils veulent apprendre. Guidés par le simple sens du toucher, ils lisent et impriment tout comme autrefois: ils ont leurs cartes

géographiques en relief, leurs notes de musique, qu'ils aiment de préférence (on ne voit dans leurs chambres à coucher presque rien que des instrumens de musique). Ils se promènent par-tout librement et sans se heurter, sont toujours gais et de bonne humeur; les filles filent. Cependant ces *heureux infortunés* m'ont paru infinement moins bien entretenus que les orphelins de la Pitié, dont j'ai parlé plus haut. La maison est grande, mais mal-propre. On y a moins d'égards pour le public que par-tout ailleurs à Paris. Je voulais assister à une séance publique; elle était indiquée pour midi précis. Ce mot précis est souvent employé ici fort improprement. Il était midi et demi lorsque j'arrivai, et je trouvai les aveugles encore occupés à accorder leurs violons: chacun jouait son morceau. Cela dura si long-temps, cela était d'ailleurs si diabolique à entendre, qu'ils finirent par me chasser à une heure par leur carrillon infernal, et la séance était encore à commencer.

Le Prytanée.

Cette institution est principalement destinée aux fils des braves morts pour la patrie sur le champ de l'honneur, et auxquels la nation reconnaissante tient lieu de père. Cependant on y admet aussi des pensionnaires, qui, pour l'enseignement, la nourriture et l'habillement, paient la somme très-modique de mille livres par an, et qui, quand ils se distinguent, sont particulièrement recommandés au gouvernement à leur sortie de l'institut. Il y a en tout quatre cents cinquante élèves. Le directeur de l'établissement, homme d'un grand mérite, se nomme Champagne. Tous les maîtres, du moins ceux que j'y ai vus, ont les manières les plus nobles, et s'empressent de tout montrer, de tout expliquer. Ces vastes bâtimens, qui appartenaient autrefois aux jésuites, renferment plusieurs grandes cours, où la jeunesse joyeuse prend ses récréations. Les

différentes classes, les salles à coucher, à manger, à dessiner, la cuisine, tout y est spacieux, bien aéré, et propre; seulement les plus petits couchent ensemble dans plusieurs salles, sous l'inspection des maîtres et des domestiques ; les plus grands ont chacun leur chambre à coucher, ce que je trouve parfaitement bien vu, et qu'on devrait pratiquer dans tous les colléges et pensions.

Les élèves sont bien nourris. Je me fis donner un morceau de leur pain; il était meilleur et plus blanc que chez Naudet, premier restaurateur du Palais-Royal. Aussi ont-ils tous l'air bien portant.

Leur bibliothèque, composée de trois mille volumes, est sur-tout riche dans la partie de l'histoire. On en est redevable au ministre Bénézech ; car l'ancienne a été entièrement dispersée pendant la révolution.

J'ai visité plusieurs fois le Prytanée. Lorsque j'y fus pour la première fois, l'horloge sonnait une heure, et l'on

venait de fermer la grille de la cour, parce que les élèves sortaient du dîner pour se promener une heure dans les cours, ou pour jouer, conformément à la permission qu'ils avaient reçue. Le concierge me demanda si je voulais prendre patience jusqu'à ce que l'heure de récréation fût passée; j'y consentis, et il me conduisit dans un parloir, où je craignais de m'ennuyer. Cependant j'avais tort; car je fus ici témoin de scènes qui jamais ne s'effaceront de ma mémoire. C'était l'heure où les mères veuves venaient voir leurs fils. La salle me parut arrangée exprès pour contenir une quantité de petits groupes séparés; car tout autour il y avait une douzaine de petites tables garnies en vert, chacune entourée de quelques chaises. Les mères s'y étaient déja rendues : l'amour maternel avait devancé l'heure. Leurs regards impatiens étaient fixés sur la porte. Un fils après l'autre est appelé : il entre; ses yeux errans cherchent et trouvent l'objet de son attente, et voilà

que mère et fils se jettent dans les bras l'un de l'autre. L'une fait asseoir son fils, âgé de douze ans au moins, sur ses genoux, et le caresse comme un nourrisson; une autre était assise à une table, avec son favori: elle lui avait apporté des châtaignes, qu'il mangeait avec grand appétit, tandis qu'elle essuyait à la dérobée les douces larmes que la joie lui faisait répandre; une troisième reçut gaiement son fils chéri, qui ayant à peine reposé un moment sur le sein maternel, se mit aussitôt à pleurer amèrement. Toutes les mères avaient apporté quelque chose dans des ridicules, des mouchoirs, des paniers, ou des serviettes. Beaucoup de ces fils le prirent avec gaieté, mais il y en avait d'autres dont tout cela ne pouvait essuyer les larmes. Deux ou trois garçons, qui apparemment n'avaient ni père ni mère, étaient assis en silence à une table, et écoutaient un homme âgé, qui leur parlait avec beaucoup de bonté: peut-être était-ce un ami de leurs parens défunts;

mais leurs regards se portaient continuellement vers leurs camarades, qui étaient caressés et régalés par leurs mères. Je vis ensuite une foule de sœurs, grandes et petites; mais aucune ne me parut vivement touchée. L'amour des frères et sœurs est l'ouvrage de l'habitude, et non pas de la nature.

Cette heure s'écoula rapidement, personne ne fit attention à moi, tous étaient occupés d'eux-mêmes, et je pouvais observer à mon aise. Enfin le tambour se fit entendre : encore un embrassement, et tout se dispersa.

Le parloir est orné avec simplicité, mais conforme à son but. On y voit les bustes des Français célèbres, entre lesquels sont suspendus des dessins et des plans exécutés par des élèves de la maison, et auxquels on a assigné cette place pour récompense.

L'École Polytechnique.

Je voudrais pouvoir dire autant de bien de cette école que de l'autre; mais tout ce que j'en sais, c'est que les jeunes militaires y sont formés pour le génie, l'art des ponts et chaussées, etc. Il paraît que peu d'étrangers visitent cet établissement, car ici on m'envoyait de Pierre à Paul, et de Paul à Pierre. L'un me reçut d'un air fâcheux, l'autre avec civilité, mais chacun m'envoya chez son voisin le plus proche. Bref, après avoir parcouru en vain toutes les cours, tous les corridors, je remontai en voiture, et je partis.

L'Athénée de Paris.

C'est un institut excellent, qui existe depuis dix-neuf ans. Les messieurs s'y abonnent à raison de quatre-vingt-seize livres par an, et les dames moyennant quarante-huit livres. Pour cela ils obtiennent, non-seulement le droit de passer le temps depuis neuf heures du

matin jusqu'à onze heures du soir dans les belles salles de l'Athénée, et en société choisie; de lire tous les écrits périodiques qui s'y trouvent; d'assister aux beaux concerts qui se donnent deux fois par mois; mais ce qui est le principal, ils peuvent apprendre presque toutes les sciences, et toutes les langues sous les meilleurs professeurs; car les lundis Fourcroy et Mirbel y lisent sur la chimie et la botanique; les mardis Biot, Cuvier, Boldoni, sur la physique, l'histoire naturelle et la langue italienne; les mercredis, Lavit, Sicard, Roberts, sur la perspective, la grammaire et la langue anglaise. Ce jour est aussi particulièrement destiné aux concerts. Les jeudis on entend Garat et Thenard sur l'histoire et la chimie; les vendredis, Hassenfratz, Guinguené, Boldoni sur la technologie, l'histoire de la littérature, et la langue italienne; enfin les samedis, Biot, Sue, Vigée et Roberts sur la physique, l'anatomie, les belles-lettres et la langue anglaise.

Chaque abonné reçoit le dimanche, dans sa demeure, un bulletin des travaux de la semaine suivante. Indépendamment de cela, un écriteau, suspendu dans une des salles, indique ce que l'on doit attendre tous les jours. Les dames peuvent, si elles veulent, se retirer dans un appartement arrangé exprès pour elles. Outre les hommes, la plupart célèbres, qui sont attachés comme professeurs à cet institut, il y en a beaucoup d'autres qui n'y appartiennent pas, mais qui de temps en temps lisent avec complaisance les productions de leur esprit.

Une jolie bibliothèque, qui est toujours augmentée par les ouvrages les plus nouveaux et les plus intéressans, est également à la disposition des abonnés : bref, il est impossible de se procurer, pour à-peu-près cinq frédérics d'or (1) pendant huit mois, un plaisir plus varié, et qui flatte plus agréablement l'esprit. Cependant on n'y admet per-

(1) Le frédéric d'or vaut 20 francs de notre monnaie.



sonne autre que les souscripteurs; et je dus regarder comme une faveur insigne l'exception qui fut faite à mon égard. On me permit d'assister à l'ouverture des séances de cette année. Garat, comme président, fit l'introduction; Guinguené lut ensuite sur l'histoire de la littérature moderne; Baour-Lormian lut une traduction en vers d'une des *Nuits d'Young*; la séance fut terminée par un grand concert. Cependant, comme j'étais venu trop tard, je trouvai la salle tellement remplie de monde, que je n'osai me hasarder dans la foule, et par conséquent la plus grande partie des lectures fut perdue pour moi, à cause du grand éloignement.

L'Athénée des Étrangers.

C'est un établissement semblable à l'autre, mais seulement sous le rapport des belles-lettres. Dans une séance à laquelle j'assistai, Cailhava lut sur la déclamation tragique; Lantier, un

conte en vers intitulé : *Les Enfans ingrats*; Baour-Lormian, *La Mort de Narcisse,* d'après Young; Murville, une imitation d'une satyre de Juvénal; Lancival, *Les Adieux de Déidamie à Achille ;* et Chazet, une épitre en vers.

Les messieurs s'abonnent à raison de soixante-douze livres, et les dames à raison de quarante-deux; on y donne aussi des bals et des concerts.

Il y a encore d'autres institutions de ce genre à Paris, qui sont plus ou moins distinguées; et il faut convenir en effet qu'aucun endroit dans le monde, pas même Londres, n'offre autant de moyens de nourrir son esprit, pour des prix aussi modérés.

L'Académie de Législation, et surtout le Collége de France, méritent pareillement une mention honorable. Mais quand le dernier annonce une lecture par Delille, je conseille à tout le monde de se munir quinze jours d'avance d'un billet d'entrée, car trois jours avant il est impossible de s'en procurer.

La Bibliothèque de l'Arsenal.

Elle contient, dans plusieurs salles de médiocre grandeur, cent trente-cinq mille volumes, bien arrangés et bien conditionnés. Trois appartemens sont remplis de manuscrits, dont à la vérité on a retiré les plus importans, mais malgré cela il y aurait encore beaucoup à glaner. Elle doit, à ce que l'on dit, être transportée au palais du Luxembourg; car le sénat conservateur veut avoir aussi sa bibliothèque. On voit dans le local qu'elle occupe maintenant une curiosité particulière qui n'est pas transportable; c'est-à-dire une chambre et un cabinet autrefois habités par Sully, tous les deux parquetés et richement dorés à l'antique. Au dessus de la cheminée est encore une glace, l'une des premières qui furent apportées de Venise; dans ce temps-là elle pouvait être d'un grand prix, mais aujourd'hui elle serait trop petite pour une

femme-de-chambre. On reconnaît son antiquité aux facettes dont elle est ornée. Combien de fois Henri IV ne peut-il pas avoir été assis avec Sully devant cette cheminée? Tout autour sont les portraits des femmes fortes et valeureuses de l'ancien et du nouveau temps, entre autres celui de la Pucelle d'Orléans.

La Bibliothèque Mazarine.

Elle est composée de cent vingt mille volumes, placés dans une salle bien décorée; mais cinq mille sont encore entassés par terre, parce que l'on a privé la bibliothèque d'une seconde salle, je ne sais plus pour quel usage. De beaux bustes modernes sont placés tout autour; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est un *ex-voto* en caractères phéniciens, consacré par les Tyriens, après un naufrage. Au-dessous est la traduction grecque, à l'aide de laquelle l'abbé Barthelemy a rétabli une partie de l'alphabet phénicien.

L'Observatoire.

C'est un grand bâtiment d'une construction très-commode, avec des souterrains extrêmement vastes. L'on y voit, entre autres, un télescope de vingt-deux pieds, avec un miroir de vingt-deux pouces de diamètre, mais qui n'est pas de platine, comme je le croyais d'abord. L'échafaudage qui lui sert de base paraît lourd, mais au moyen d'un mécanisme fort simple, un seul homme peut, non-seulement diriger avec facilité cette machine énorme, mais encore la transporter sur la plate-forme. Quand j'ai visité l'Observatoire, on y bâtissait, plusieurs jolis petits cabinets pour observer les comètes. La vue de Paris est très belle de cet endroit.

Une superbe Collection de Machines et de Modèles.

Chaque étranger qui cherche à s'instruire devrait visiter cette collection.

Elle est placée dans plusieurs salles spacieuses; on y voit les modèles de toutes les machines et ustensiles concernant l'économie rurale, le ménage, etc., comme des charrues, des moulins à vent, des pompes, des ruches, des machines à filer, des fours, des puits, des voitures, etc. Ce bel établissement n'est pas encore en ordre, et doit être considérablement augmenté. Je fus surpris en apprenant qu'il est très-rarement visité, et j'eus même beaucoup de peine à le découvrir.

Le Panstéréorama.

C'est là que l'on voit, dans deux salles, les villes de Paris, Lyon, et Londres, en relief, et d'un travail supérieurement fini. Dans les deux premières villes, on a indiqué jusqu'aux inégalités du terrain, et cet art si intéressant offre en effet une idée très-claire de l'objet choisi. Je passe sous silence plusieurs Panorama, comme une chose connue.

Le Cabinet d'Estampes.

Ce cabinet, qui est réuni à la Bibliothèque-Nationale, doit être compté parmi les curiosités les plus intéressantes de Paris. C'est une collection immense qui contient près d'un million d'estampes. Elle est supérieurement classée, comme on peut s'en convaincre par l'inspection d'un catalogue très-bien fait, et qui met les curieux à même de profiter de toutes les belles choses que renferme ce cabinet. Aussi voit-on toujours les deux côtés d'une longue table occupés par de jeunes artistes qui copient ou regardent. Les estampes sont dans de grands porte-feuilles, rangés comme des livres, et divisés en pays. Chaque pays a ses subdivisions. Les portraits remarquables sont sans nombre; et comme ils sont encore divisés en plusieurs classes, comme princes, savans, artistes, etc., on peut trouver aisément un portrait séparé que l'on desirerait

de voir. Par exemple, pour voir le portrait de Luther, je cherchai d'abord le côté où est l'Allemagne; ensuite, parmi les diverses rubriques, je cherchai les portraits; parmi ceux-ci, les portraits des ecclésiastiques; je me fis donner ce volume, et c'est ainsi qu'en peu de minutes je satisfis ma curiosité. Un jour je me fis donner, pour m'amuser, les artistes allemands, et je trouvai, à mon grand étonnement, dans le même porte-feuille, les caricatures tant morales que littéraires des Allemands, leurs foux ou bouffons fameux et, parmi ces derniers, beaucoup que nous autres Allemands ingrats avons tout-à-fait oubliés. J'y trouvai cependant aussi plusieurs anciennes connaissances, par exemple, Eulenspiegel, Hanswurst, enfin une quantité de foux, que l'on prendrait au premier coup-d'œil pour des hommes très-sensés et très-raisonnables.

6.

L'Eglise Saint-Sulpice.

C'est un édifice imposant, dont l'extérieur produit, selon ma manière de sentir, une impression plus majestueuse que celui de l'église Notre-Dame. L'intérieur de la coupole, au fond de l'église, fait un effet presque magique; on croit voir descendre du ciel un groupe de nuages éclairés par le soleil, et portant la Sainte Vierge et l'Enfant-Jésus; le tout est sculpté en marbre, mais avec tant de perfection, que la moindre distance suffit pour produire l'illusion la plus complète.

Le Palais-Royal.

Il ressemble encore tout-à-fait au tableau que notre compatriote Frédéric Schultz nous en a tracé. Il n'y a que le jardin, ou la cour intérieure, de trois cents vingt pieds de long sur cent cinquante de large, qui ait éprouvé quelque chan-

gement. Il est planté de nouveaux arbres, mais j'ai peine à croire que la génération actuelle puisse jouir du plaisir de se promener sous leur ombre. Cependant, qu'il y ait de l'ombre ou qu'il n'y en ait pas, le Palais-Royal est toujours le rendez-vous journalier de plusieurs milliers d'hommes, et les arcades en sont tellement remplies pendant la plus grande partie de la journée, qu'on ne peut se faire un passage qu'à l'aide des coudes. Cela n'est pas étonnant, on y trouve dix-huit cafés, dix restaurateurs, une demi-douzaine de pâtissiers, autant de marchands de comestibles, plusieurs magasins de vins, des glaciers, fruitières, deux ou trois billards (1), une quantité de confiseurs; enfin, ici, l'on peut manger et boire en aussi grande quantité et des choses aussi délicates que par-tout ailleurs dans le monde. Entre autres, il y a une boutique où quelques hommes, assis toute la journée devant le feu, ne

(1) Il y en a au moins vingt.



font autre chose que des gauffres, mais des gauffres excellentes. On les sert toutes chaudes, et l'on y joint, si l'on veut, un verre de vin de Malaga. C'était mon déjeûner ordinaire, parce que je le trouvais d'une facile digestion (1). Celui qui ne le trouverait pas assez solide peut acheter dans la première boutique un pâté de *perdrix rouges*, ou quelque autre des mille mets froids, qui par leur forme appétissante, le tentent de tous côtés. Est-il rassasié, il peut monter au premier, et là, dans des salles élégamment décorées, passer son temps à plusieurs jeux de hasard, et nettoyer sa bourse; ou suivre le chant d'une sirène qui vient caresser son oreille du haut des fenêtres d'un entresol; ou lire les journaux dans un café, ou entrer dans le cabinet de lecture, tenu par un certain *Jorre*, où l'on trouve toujours deux appartemens chauffés, et poursix livres par mois, depuis le ma-

(1) C'est très-intéressant à savoir!

tin jusqu'au soir, une quarantaine de gazettes et de journaux. En cas que cela l'ennuie, il peut (que l'on y fasse bien attention, toujours sous les mêmes arcades) aller au théâtre Montansier; ou voir les Ombres-Chinoises de M. Séraphin, où la même Russe, que j'ai vue il y a treize ans, et qui veut absolument être battue par son mari pour être certaine de son amour, amuse encore les Parisiens; ou une comédie d'enfans ou de marionnettes; ou un théâtre de société dans le caveau. De mon temps, on voyait aussi Pyrame et Thisbé en cire, et apparemment que la pauvre Thisbé était grosse de Pyrame, car on lui ouvrait le ventre pour montrer la position de l'enfant. A la porte était un homme que l'on entendait crier de loin : « Messieurs, voyez en passant le chef-« d'œuvre de l'art, curieux et intéres-« sant; le professeur va commencer l'ex-« plication dans l'instant. Entrez en-« trez! » Cette invitation, ou plutôt cette espèce de mélodie, était si souvent ré-

pétée, qu'on croyait l'entendre encore quand on était déja loin du Palais. — A quelques pas de là, le Cabinet de physique de Bertrand offre, comme j'ai déja dit plus haut, un amusement un peu moins gai. Le Théâtre-Français, (le premier de Paris) est tellement à portée, qu'on peut, en suivant toujours les arcades, y arriver à pied sec. A-t-on épuisé tous ces passe-temps, il y a vingt libraires sous les arcades, on trouvera au moins chez l'un d'eux quelque nouveauté qui piquera la curiosité. Si l'on cède à la vanité de se faire peindre en miniature, il n'y a pas moins de dix-neuf artistes, qui ont exposé des écriteaux ou des échantillons, avec leurs adresses; il y en a de bons et de mauvais, chers et à bon marché; on se fait peindre pour dix louis et pour six francs. Quelques-uns d'entre eux vous promettent de livrer un portrait fini dans une heure, et qui ne manque pas de mérite, du moins pour la ressemblance. J'ai vu, par exemple, le portrait du prince hé-

réditaire de Weimar, mal peint, mais très-ressemblant, exposé au Palais-Royal, pendant tout mon séjour à Paris. Est-on, malgré tout cela, encore embarrassé de remplir son temps (ce qui est presque impossible)? eh bien! qu'on lise les milliers d'affiches, qu'on regarde les belles boutiques, tout cela seul procure de l'amusement; car il y a au moins seize marchandes de modes, vingt tailleurs, trente magasins de nouveautés, une quantité des plus belles clincailleries, des magasins de verres, de porcelaines et d'armes, des graveurs, des magasins de jouets d'enfans, etc.

Manque-t-on d'argent pour acheter toutes ces jolies choses? dix bureaux de prêt et deux de loterie en procurent; c'est-à-dire, les premiers donnent de l'argent comptant sur un bon nantissement, et les derniers de l'espérance pour de l'argent comptant. Enfin, on peut être enfermé pendant toute sa vie au Palais-Royal, et pourvu qu'on ait de l'argent, l'on ne manquera de rien de

tout ce qui peut la rendre agréable, depuis le Théâtre-Français jusqu'à la boutique des décrotteurs à l'inscription pompeuse, *Aux Artistes réunis.*

Chaque café cherche à surpasser l'autre par un arrangement intérieur plus ou moins élégant et curieux. L'un s'appelle des *Mille Colonnes*, parce que les salles sont soutenues par à-peu-près une demi-douzaine de colonnes, qui, au moyen des glaces placées à l'entour, se multiplient à quelques douzaines, et par conséquent à *des milliers*. Un autre, au *Mont-Saint-Bernard*, se nomme unique, et le moyen par lequel il se distingue est en effet assez singulier. On a sacrifié une assez grande partie de l'une de ses salles pour y placer une espèce de modèle du *Mont-Saint-Bernard*, fait à-peu-près comme les objets que les confiseurs de Berlin exposent à Noël. Tous les murs sont ornés d'une quantité infinie de petites marionnettes ou poupées encadrées et sous verre. Elles représentent différentes nations,

et sont particulièrement empruntées des voyages de Cook. On y voit, fort bien imité, le costume des paysans français des provinces éloignées. On peut voir tout cela et passer le temps fort agréablement, en prenant sa tasse de café.

Le Palais du Sénat Conservateur, ci-devant Palais du Luxembourg.

Le jardin de ce palais ne le cède guère à celui des Tuileries (sur-tout depuis qu'il a été considérablement agrandi). Il est pareillement orné de superbes statues. La salle qui conduit à la galerie est entièrement tapissée par les fameux ports de mer de France, de Vernet, qui, d'après le *Guide des Voyageurs*, par Richard, se voyaient autrefois dans l'hôtel de la Marine, lequel dans ce moment n'offre plus rien de curieux.

La galerie même est nommée d'après Rubens, parce qu'elle est remplie presque

entièrement par ceux des tableaux de ce maître qui représentent l'histoire de la vie de Marie de Médecis. J'avoue encore une fois que je ne puis prendre goût aux tableaux de ce peintre. J'y trouve un assemblage d'idées et d'allégories qui, au lieu d'être poétiques ou ingénieuses, finissent ordinairement par être ridicules. A la naissance de Marie, la déesse des accouchemens, Lucine, remet l'enfant à un lion qui représente la ville de Florence. A son éducation, Apollon lui joue un morceau sur la contre-basse. A son mariage, l'Hymen porte la queue de sa robe; et l'on voit là un chien, apparemment comme symbole de la fidélité. A son débarquement à Marseille, les syrènes se disloquent les membres, et un triton souffle dans une conque, de manière à faire peur. A Lyon, le mariage est célébré : là, elle paraît en costume de Junon, et Henri IV la reçoit comme Jupiter. A la naissance de Louis XIII, la fécondité lui remet un nid rempli de cinq petits enfans,

comme pour annoncer qu'elle en mettra encore autant au monde.

A son couronnement, on voit encore plusieurs chiens en activité. A l'apothéose d'Henry IV, Bellonne s'arrache les cheveux, et on y voit encore quelques mâtins, qui d'ailleurs sont très fréquens sur la plupart de ces tableaux. Tantôt ce sont des chiens de chasse, tantôt des lévriers, tantôt des dogues ou quelques caniches. Sur le tableau qui doit donner une idée du gouvernement de Marie, on voit traîner un globe (c'est-à-dire la France) par des colombes. La réconciliation entre elle et son fils est encore célébrée en présence des chiens. Si l'on ajoute à toutes ces choses ridicules, la basse flatterie qui perce dans chacune de ces allégories, il est bien naturel que l'effet de l'art, même d'un Rubens, s'évanouisse totalement.

Pour se dédommager de cette vue, on peut regarder l'Ermite endormi, qui doit son existence au hasard. L'artiste

(Vien) voulut peindre un pied d'après nature, et un pauvre ermite lui servit de modèle. Ce vieillard, qui n'était peut-être pas à jeun, s'ennuyait, et commençait à avoir sommeil; pour s'éveiller il se mit à racler sur son violon; mais il s'endormit, et son attitude était si intéressante, qu'au lieu du pied, le peintre ébaucha la figure tout entière, et fit sortir ensuite de cette esquisse, un des plus beaux tableaux qu'on puisse voir.

La Sainte-Famille de Raphaël est ravissante, qu'elle soit de Raphaël ou non; car des connaisseurs veulent qu'elle soit de son élève André del Sarto.

La chose est, en effet, très-douteuse; car je me rappelle encore très-bien d'avoir vu la même Sainte-Famille sous le nom de Raphaël, à Vienne, et, si je ne me trompe, peut-être plus belle. Lequel est à présent le véritable tableau? N'importe, ils sont tous deux très-beaux.

En sortant de la galerie de Rubens, on entre dans celle de Lesueur, qui par-

fois est nommé le Raphaël français, quoiqu'il n'ait jamais vu le beau ciel de l'Italie.

Ici on ne voit rien de lui qu'une histoire de S. Bruno, représentée en vingt-quatre tableaux. Il la peignit sur bois pour les Chartreux, dont S. Bruno fut le fondateur. Des enfans espiègles ou de vils envieux endommagèrent ces tableaux, de manière que les chartreux furent forcés de les fermer par des volets. On les a restaurés, enlevés de dessus bois et mis sur toile. Il faut auparavant se familiariser un peu avec l'historique de la vie de S. Bruno pour pouvoir en jouir. Mais comme je ne m'en sens pas la moindre envie, et que je crois d'ailleurs que ces tableaux, peints par ordre d'une reine, fort maltraités, mal restaurés, puis enlevés de dessus bois, mis sur toile, et enfin encore mal restaurés, ne peuvent donner qu'une faible idée des talens de Lesueur; je m'adresse plutôt au superbe groupe en marbre, Amour et Psyché, exécuté à Rome par

Delaistre, artiste vivant. Je crois que pour acquérir la célébrité d'un chef-d'œuvre grec ou romain, il ne manque rien à ce morceau que lamort de l'artiste qui l'a sculpté, et unespace de deux siècles.

La salle des séances du sénat conservateur est fort belle, mais ne se distingue par rien. Elle est trop petite, et on doit s'occuper d'arranger pour cet objet un local beaucoup plus grand. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce palais, c'est la salle où le directoire s'assemblait autrefois, et qui, avant la révolution, servait de chambre à coucher à Madame, épouse de Louis XVIII. On y voit encore une grande carte de l'Allemagne et des pays voisins, sur laquelle les positions des armées françaises, au moment du traité de Campo-Formio, sont désignées par des petits morceaux de papier colorés, et des fils de soie. Les différentes couleurs indiquent tantôt le quartier-général, tantôt un général, tantôt un autre, ou des

postes aisés ou difficiles à défendre, etc. Les endroits où ont été livrés des combats remarquables ou des batailles sont marqués, et les petits papiers attachés avec des épingles fort minces (1).

Ah! me dis-je, combien de fois cette carte n'a-t-elle pas servi aux directeurs pour y marquer du doigt la misère de ma patrie!

La Salle des Cinq-Cents.

Ainsi a dû être le lieu où se réunirent les anciens sénateurs romains, ou bien il l'a cédé de beaucoup à la salle des cinq-cents. Elle est magnifique sans luxe, d'une médiocre grandeur, mais d'autant plus imposante. Dans un grand demi-cercle, cinq cents siéges s'élèvent

(1) Il y a dans cette dernière phrase un sens énigmatique que je ne saurais comprendre : peut-être est-ce une pointe? En ce cas elle est si fine qu'elle est imperceptible.



en amphithéâtre; derrière eux une galerie pour les autorités constituées, et au-dessus de celle-là, une autre pour le peuple. Le plafond est décoré par les portraits d'anciens législateurs et de célèbres républicains, tels que Solon, Lycurgue, Régulus, Caton, et plusieurs autres, avec l'époque de leur vie. Dans le milieu de ces portraits, on voit la Nature, avec cette devise: *La Nature seule donne des lois éternelles.*

La salle est éclairée par en haut et chauffée par en bas, car il n'y a ni fenêtres ni poëles.

En face des siéges des cinq-cents est une très-belle tribune pour le président, un peu plus bas une autre pour les secrétaires. Les murs sont drapés à l'entour en drap, non pas tricolore, mais vert foncé, avec des ornemens couleur de feu. Tout est grand et simple, et il me paraît impossible d'arranger un local, quel qu'il soit, d'une manière plus conforme à sa destination.

En effet, nous autres Allemands *hy-*

persolides (1), nous négligeons trop tous ces petits moyens, qui opèrent tant sur les sens et sur l'esprit; nous allons jusqu'à nous en moquer, car nous sommes beaucoup trop *raisonnables* pour cela, au point que la raison nous empêche d'agir. Le Français, au contraire, n'oublie rien de ce qui peut lui rappeler ses belles actions passées, ou l'enflammer à des nouvelles. Ce qu'il invente à ce sujet n'est pas toujours original : il copie très-souvent les Grecs et les Romains ; mais qu'importe après tout, pourvu qu'il produise le même effet qu'on produisait alors. Telles sont, par exemple, les tables suspendues dans le vestibule du palais du corps législatif, sur lesquelles sont tracées les différentes conquêtes et victoires des armées. Celui qui se promène dans ce vestibule lit malgré lui, et de quelque côté qu'il

(1) Ceci est apparemment un mot de la composition de M. Kotzebue, car je ne l'ai trouvé nulle part. Je pense qu'il signifie : *Qui aime par dessus tout la solidité.*

se tourne, ce que les tables lui présentent; dans le soldat, elles éveillent l'ambition; dans le citoyen, l'orgueil national : celui qui a servi dans ces armées y trouve une honorable récompense, et celui qui y sert à présent jouit d'avance de celle qui l'attend. Cependant cet avant-goût de la gloire ne peut être plus grand que quand il visite l'Hôtel des Invalides.

L'Hôtel des Invalides.

On sait que l'extérieur de ce palais magnifique n'est inférieur à aucun autre, et je ne m'arrêterai pas à le décrire. Mais quel homme en entrant en voiture (1) dans le vaste jardin qui s'étend devant l'hôtel, et qui offre une vue charmante sur la Seine, n'est pas subitement saisi d'une agréable tristesse (que l'on me pardonne l'expression),

---

(1) Il faut que toute l'Europe sache que M. Kotzebue y est allé, en voiture.

quand à chaque instant il rencontre un estropié qui a l'air bien nourri, bien portant, et se repose commodément sur un banc pour prendre l'air, ou se promène dans les corridors. J'y arrivai précisément à l'heure du dîner; lorsque le tambour donna le signal, jeunes et vieux, boiteux et autres, tous se rassemblèrent dans de grandes salles, où ils se mirent autour de petites tables rondes, et vidèrent, avec grand appétit, d'énormes gamelles remplies d'une nourriture frugale et saine. Cependant ils ne sont pas du tout obligés de dîner dans les salles, car la nation reconnaissante veut non-seulement leur donner de la nourriture, mais aussi leur procurer toutes les commodités nécessaires à la vieillesse. J'en vis beaucoup qui vinrent chercher leur portion, et la portèrent dans leurs chambres. Chacun reçoit en outre son carafon de vin pour s'égayer le cœur. Mais quand ils sont rassasiés, que font ces braves mutilés pour se désennuyer?.... On y a pensé aussi. Ils

ont aussi une bibliothèque, infiniment plus belle que celle qu'on chercherait chez beaucoup de petits princes d'Allemagne. Des tables et des chaises commodes invitent à jouir des nombreux ouvrages placés dans les grandes armoires dont une vaste salle est tapissée. De distance en distance on voit affichée l'invitation de ne pas cracher sur le plancher, qui cependant n'est pas très-propre. Dans le fond de la bibliothèque, on voit le fameux tableau de David qui représente Bonaparte passant les Alpes; le vent enlève son manteau par-dessus la tête. C'est le même dont Bonaparte a fait cadeau aux Invalides, et que ces héros, vieillis sous les armes, furent obligés de saluer à coups de canon lorsqu'on le leur apporta. Il n'est pas du tout ressemblant, bien entendu cependant que la flatterie prend soin de le multiplier le plus possible. Je trouvai là un peintre et deux jeunes demoiselles occupés à le copier; savoir, le peintre, en miniature; et les

demoiselles, au crayon. Beaucoup d'Invalides étaient assis autour d'eux et lisaient, l'un un ouvrage militaire, l'autre une tragédie de Racine, un troisième un roman, etc. De temps en temps ils lorgnaient ces jeunes personnes, et comme il faisait assez froid, ils vinrent les inviter à se chauffer au poële. Celles-ci, assiduement occupées à leur ouvrage, ayant plusieurs fois refusé, alors ces galans estropiés apportèrent des paillassons, et les étendirent sous les jolis pieds de ces jeunes filles, afin de les préserver de l'humidité du carreau. J'ai peine à croire que des Invalides allemands en eussent fait autant, surtout s'ils avaient été occupés à lire l'histoire de la guerre de sept ans, ou une tragédie de Schiller. Je prie de ne pas oublier que c'est des simples soldats dont je parle. Vraiment, quand on s'est promené une heure dans ce palais, on est presque tenté d'envier le sort de ceux qui l'habitent.

Rien de plus beau et de plus propre

à élever le cœur que l'aspect des voûtes majestueuses du grand dôme : elles sont décorées par une quantité innombrable de drapeaux, dont chacun sert à rappeler les victoires de la France. On en voit de presque toutes les nations; cependant de quelque côté que j'aie porté mes regards, je n'ai pu découvrir des drapeaux *prussiens*. Les queues de cheval, croissans, etc., pris en Egypte, sont rangés en groupes pittoresques, aux pieds des colonnes. Il peut y avoir là plusieurs milliers de drapeaux, et l'on s'y promène comme sous une tente immense. Cependant, que l'on ne regarde pas toujours au-dessus de soi, car les deux côtés ne sont pas moins remarquables. A l'entrée du dôme, on voit, à droite et à gauche, les murs incrustés de marbre, et semblables aux anciennes tables grecques du Musée-Napoléon, où sont conservés, à l'éternité, les noms des héros de la race des Erechtydes. On lit ici les noms de tous les guerriers qui se sont signalés dans les différentes armées, ou qui sont restés sur le

champ de bataille. Ces tables serviront un jour aux Français de preuves de noblesse.

Passons aux tableaux. Le Dix-Huit Brumaire, tableau le plus flatteur peut-être qui ait jamais existé, n'a fait aucune impression sur moi; premièrement, parce que je n'ai point de goût pour les allégories, et secondement parce que cette place honorable lui a été donnée beaucoup trop tôt. Ce n'est qu'à la postérité à décerner l'honneur des rangs, dans le dôme des Invalides comme dans le Panthéon. Il est vrai que les batailles de Louis XIV sont à leur place; mais on n'y voit pas grand'chose, parce que toutes les batailles se ressemblent. Mais j'ai admiré le tableau qui représente le dévouement héroïque d'un jeune officier (1) à Nanci, qui, comme on sait, se mit devant le canon pour empêcher qu'on le tirât sur les citoyens, et devint la victime de son patriotisme. Ce tableau est beau, dou-

(1) Desilles, lieutenant au régiment du Roi.

blement beau, en ce qu'il se trouve ici.

Vais-je enfin me placer sous la grande coupole du temple, qui s'élève fièrement vers le ciel, et qui est construite dans le style le plus magnifique, je n'y vois qu'un ornement unique sous tous les rapports, le mausolée de Turenne. Ces restes précieux, sauvés des caveaux de Saint-Denis, reposent ici réellement. Ce monument est le même que ses enfans lui firent ériger autrefois à Saint-Denis. Cependant quelque chose a frappé ma vue dans la coupole de ce temple. On y voit les douze Apôtres, et au-dessous Voltaire, Rousseau et autres, en bas-reliefs. Qu'ont de commun Rousseau et Voltaire, avec les Invalides et les apôtres?

Le Jardin des Plantes.

Il est vaste et beau; mais comme je ne suis pas botaniste, on n'attendra de moi ni description ni jugement à cet égard. Les serres ne contiennent rien

d'extraordinaire, elles sont petites et jolies; mais quand on a vu les serres magnifiques de Schoënbruun, près de Vienne, celles-ci ne paraissent que de misérables cabanes. Là, tout est arrangé avec goût, tant pour la vue que pour l'odorat, sans préjudice de la science. Les plantes aquatiques fleurissent dans de beaux bassins de marbre, et sont distribuées d'une manière très-pittoresque. Ces fleurs odoriférantes sont rangées, d'après leurs différentes couleurs, avec beaucoup d'art. Les arbres et autres productions des zônes les plus chaudes se réjouissent de retrouver leur climat naturel. Les serres sont hautes, spacieuses, et invitent à la promenade. Le premier jardinier ou directeur de ce bel établissement réunit aux manières les plus agréables les connaissances les plus riches et les plus étendues; il a voyagé lui-même dans tous les pays où naissent ces enfans de Flore et de Pomone. Enfin on ne trouve rien de tout cela dans le jardin des Plantes.

Ici, on est obligé de marcher le dos courbé, à travers toutes sortes de broussailles, et de suivre un garçon jardinier mal-propre, qui ne vous indique que le chemin; et l'on est très-content à la fin de se retrouver en plein air. Tout près des serres, on admire le fameux cèdre, qu'un boulet de canon a privé de sa cime dans le temps de la révolution.

Les animaux étrangers sont assez nombreux; cependant il y en a très-peu que l'on n'ait déja vus ailleurs. Deux éléphans (1) qui font toutes sortes de tours d'adresse, des ours conquis à Berne, des lions, des tigres, des léopards, des loups, des aigles, une autruche, un couple de kangourows, un ichneumon, plusieurs espèces de brebis, des chèvres, des cerfs, voilà à-peu-près tout. Mais un arrangement qui est fort joli, c'est que tous ceux de ces animaux, dont la férocité n'est pas à craindre, peuvent courir

(1) Le mâle est mort.

librement en plein air, et ne sont séparés que par des haies assez basses pour qu'un homme de moyenne taille puisse très-bien voir par-dessus.

Ce qui rend le jardin des Plantes très-intéressant, et ce qui engage à le visiter fort souvent, malgré son grand éloignement, c'est la galerie d'histoire naturelle, unique dans le monde. Un beau bâtiment au bout du jardin conserve ce trésor précieux. Tout y est rangé de la manière la plus instructive dans de belles armoires vitrées. Au premier étage, on voit les règnes minéral et végétal; une quantité de pétrifications, entre autres un grand nombre de poissons pétrifiés, parmi lesquels il y en a un qui a été enveloppé peut-être par le fluide pierreux au moment même où il ouvrait la gueule pour avaler un petit poisson, car sa proie lui est restée à demi dans le gosier, où elle a été pétrifiée en même temps que son ennemi. Un des objets les plus curieux est encore la machoire pétrifiée et bien conservée

d'un crocodile. Il y a ici beaucoup de pierres tombées de la lune, et un grand morceau de la fameuse pierre d'Ensisheim.

Plus loin, on voit les différentes espèces de bois, même les fruits, de toutes les parties du monde, que l'on ne connaissait autrefois que par les relations de voyages. Ces fruits sont en partie secs, en partie conservés dans l'esprit-de-vin; quelques-uns sont imités en cire.

Au second étage, est le règne animal. D'abord on voit les insectes, les papillons, puis les reptiles, les serpens, les lézards, les tortues, et enfin les oiseaux de toute espèce, infiniment beaux et parés des plus brillantes couleurs; plusieurs sont avec leurs nids et leurs œufs. On voit le charmant oiseau-mouche, avec son nid rempli de petits, pas plus gros que les abeilles; leur mère est à-peu-près de la grosseur d'un taon. Non loin de là sont les oiseaux géans, le casoard et l'autruche. Tout près, les charmans colibris et les espèces innombrables de per-

roquets attestent la magnificence et la richesse de la nature.

Les quadrupèdes sont dans une troisième salle, dont le milieu est occupé par le zèbre aux raies bigarrées, le rhinocéros, l'éléphant, et enfin l'énorme giraffe, auprès de laquelle l'éléphant paraît un nain. A deux pas de là, on voit la souris de Sibérie, le plus petit de tous les quadrupèdes. Grand Dieu ! quand on compare l'oiseau-mouche à l'autruche, et la souris de Sibérie à la giraffe, et que l'on considère en même-temps que la nature ne donna pas plus de vie à ce colosse qu'à cette petite créature ; que la faculté de jouir a été aussi ingénieusement organisée dans ce petit espace que dans cette montagne ambulante, de combien de réflexions sérieuses ne trouve-t-on pas ici la matière ? Autour des murs on voit, outre les animaux connus, l'hippopotame, ou cheval du Nil, le veau marin, l'anteloppe, le paresseux, le fourmi-lion, enfin tout ce que l'on n'a

vu autrefois qu'en peinture dans Buffon. Le singe à bec, cet animal singulier, nouvellement découvert, occupe un degré jusqu'ici vide entre les oiseaux et les quadrupèdes; cependant le bec de celui-là n'était pas si bien conservé que celui d'un autre que j'ai vu chez M. Blumenbach, conseiller de cour à Goëttingue.

Ce local, quelque grand qu'il paraisse, ne suffit pas, et l'on songe à l'augmenter, car il n'y a déja plus de place pour les nouveaux objets que le capitaine Baudin a envoyés.

Tous ces trésors de la nature s'ouvrent *gratis* aux curieux et à ceux qui veulent s'instruire. Ne veut-on pas se borner à la simple vue? on trouve dans la belle bibliothèque, placée au premier étage, et ornée de la statue de Buffon, tous les ouvrages qui concernent l'histoire naturelle; on peut s'asseoir commodément, feuilleter et extraire à son aise. Cette institution est unique, elle ravit, elle entraîne l'étranger à la reconnaissance la plus vive envers un

gouvernement qui, avec des intentions aussi libérales, communique, donne, ouvre, tout ce qui peut encourager les étrangers, comme les naturels du pays, à la perfection des sciences.

Comme le fameux Cuvier demeure à l'autre bout du jardin, je fais mention aussi de son cabinet d'anatomie, qui pourrait très-bien être nommé *galerie*, tant par son étendue que par les objets qu'il renferme. Le brave Cuvier le montre et l'explique d'une manière aussi complaisante qu'instructive.

On y voit les plus petites créatures, des insectes même, anatomisés avec un art et une patience admirables, entre autre un ver à soie avec ses œufs, qui est si subtilement travaillé que l'on est tenté de croire que Cuvier a deux microscopes au lieu d'yeux dans la tête. Le poussin, dès le premier moment de son existence dans l'œuf, jusqu'au terme où il éclot. Une quantité de poissons et de quadrupèdes disséqués, parmi lesquels se trouvent la superbe giraffe, qui appar-

tenait autrefois au stathouder; les deux chameaux qui sont à côté pourraient aisément lui passer sous le ventre. Une tête de crocodile, qui fait voir clairement qu'en dépit de l'opinion précédemment reçue, le crocodile ouvre et ferme la machoire supérieure, et que l'inférieure reste immobile. Deux squelettes d'éléphans, etc. Des monstres d'hommes et d'animaux. Le squelette du joli nain Bébé, favori du roi Auguste de Pologne. Plusieurs momies, en partie de l'Egypte, en partie des Guanches, premiers habitans de l'île de Ténériffe; les dernières ont les dents si usées, qu'on peut en conclure, avec certitude, que ces hommes ne se sont nourris que de végétaux : leurs têtes sont d'une très-belle forme, et Cuvier pense que ce peuple éteint, ou plutôt exterminé, a été autrefois une race forte et vigoureuse.

Sa collection de têtes humaines, dès le premier moment de la vie, et d'un an à l'autre, jusqu'à l'âge le plus avancé, est encore incomplète. Jusqu'ici elle est

de beaucoup inférieure à celle de M. Blumenbach. Une observation bien triste pour les défenseurs des ames et les prédicateurs de la liberté universelle, c'est que les têtes des nègres font justement la nuance entre l'homme et le singe ; elles ont la même forme, et le menton tourné en dedans comme celui des animaux ; ainsi il serait très-possible que les nègres ne fussent pas nos frères.

Quant au système de Gall, Cuvier en parle, avec intérêt. (Il entretient même une correspondance avec lui.) Il convient même qu'en général il renferme beaucoup de vérités ; mais il pense qu'individuellement et en détail, on ne peut pas encore décider autant et aussi affirmativement que l'a fait Gall. Et pourquoi non ? Si une fois le tout est prouvé, l'individuel doit se trouver par l'expérience ; et quiconque a entendu le système de Gall exposé par lui-même, est involontairement entraîné par l'évidence de ses preuves visibles.

J'ai vu là une collection très-curieuse

d'ossemens pétrifiés, qui, quoique trouvés dans les environs de Paris, contiennent quinze races d'animaux qui n'existent plus aujourd'hui, et qui ont évidemment appartenu à une création déja détruite dans notre monde. Des animaux semblables ont été reproduits par la nouvelle création, mais ce ne sont plus les mêmes. Voilà une occasion de se perdre dans un labyrinthe d'idées embrouillées. Cuvier écrit en ce moment sur ce sujet un livre que des milliers de savans et de curieux attendent avec la même impatience que moi.

Cuvier possède une collection des différentes plumes des oiseaux, non-seulement sous le rapport des couleurs, mais aussi sous celui de leur forme.

La construction de l'œil, celle de l'oreille, celle des parties génitales, etc., imitées en cire, m'ont paru infiniment moins belles que chez Bertrand.

On attend incessamment un transport d'animaux d'Afrique, donnés par le dey de Tunis au premier consul.

Cuvier fait particulièrement l'éloge des généraux français dans les pays éloignés, en ce qu'ils se montrent tous jaloux d'enrichir les différentes collections du Jardin des Plantes.

On était occupé de disséquer une civette morte depuis deux jours. La femelle du kangourow, qui est pleine, fait espérer un dédommagement de cette perte (1).

---

(1) Quoi! c'est là tout ce que M. Kotzebue a jugé digne d'être vu parmi les choses remarquables, et souvent uniques, qu'on trouve à Paris! Il s'est étendu avec une complaisance vraiment niaise sur le duel des mouches, les exercices des puces, la carte de Naudet ou de Véry, et sur cent autres détails de la même force, et il ne daigne pas consacrer un souvenir

A la Bibliothèque-Nationale, regardée comme la première du monde, et qui contient aujourd'hui quatre à cinq cent mille volumes au moins.

Au Palais des Thermes, bâti par l'empereur Julien vers l'an 357, et dont on voit encore des vestiges très-intéressans, rue de la Harpe, n° 314, dans la maison d'un tonnelier, à qui une vaste salle voûtée de cet antique monument sert aujourd'hui de magasin.

A l'Aqueduc d'Arcueil, construit par les Romains pour conduire au palais des Thermes l'eau de la montagne qui est au-delà de ce village, et sur

les ruines duquel Marie de Médicis fit élever celui qui existe aujourd'hui.

A la Sainte-Chapelle, monument gothique dû à la piété de Saint-Louis, et bâti sur les dessins de Pierre de Montereau, célèbre architecte du 13e siècle.

Au Château et à la Chapelle de Vincennes, commencés par Philippe de Valois en 1337, finis sous Charles V, et qui rappellent des souvenirs si intéressans, sous le rapport de l'histoire et sous celui des arts.

A la Colonnade du Louvre, ce chef-d'œuvre de l'architecture française, exécuté sur les dessins de Claude Perrault, et justement admiré de toute l'Europe.

A la Porte Saint-Denis et à la Porte Saint-Martin, qui doivent à la magnificence des bas-reliefs qui les décorent, d'avoir échappé à la faux révolutionnaire. La première sur-tout est célèbre en ce que c'est par-là que les rois et les reines faisaient leur entrée à Paris.

A l'Eglise de Notre-Dame, la première qui ait existé à Paris, et qui fut d'abord élevée sur les débris d'un temple consacré à Esus, sous le règne de Tibère, et dédiée à S. Etienne vers l'an 365, sous le règne de l'empereur Valentinien; ensuite réparée et augmentée par Childebert, fils de Clovis, en 522; et enfin rebâtie, ainsi qu'on la voit aujourd'hui, dès le règne de Robert le pieux, fils de Hugues Capet; et terminée seulement en 1185, sous le règne de Philippe Auguste; car on employa près de deux siècles à sa construction.

Cet édifice est un des plus vastes de l'Europe.

On y voit encore le bourdon qui pèse quarante-quatre milliers, et qui doit sa conservation à l'adresse avec laquelle un homme sut mettre à profit l'orgueil d'un républicain. Cette anecdote est peu connue sans doute ; je vais la raconter.

Lorsqu'il fut question de briser toutes les cloches pour les fondre et en faire des canons, la commune de Paris décida que le bourdon de Notre-Dame serait compris dans la proscription générale, lorsqu'un honnête homme, qui en faisait partie (ce qui prouve bien mieux que tout ce qu'on a pu dire qu'il y en a par-tout), se leva, demanda la parole, et dit :

« Citoyens, frères et amis, on a fait la motion « de fondre toutes les cloches, parce qu'ayant « réformé la religion comme un abus, et sup- « primé la Divinité, nous n'avons plus besoin « d'appeler les fidèles à chanter ses louanges ; « d'ailleurs, attendu que nous avons grand be- « soin de son secours, nous n'invoquons plus que « la déesse de la Raison ; ainsi « j'appuie la mo- « tion de toutes mes forces ; cependant je pro- « pose un amendement en faveur du bourdon de « Notre-Dame. Vous savez, ou plutôt vous ne « savez pas, citoyens, que cette cloche fameuse « a été baptisée sous le nom d'Emma- nuel ; ce « nom, frères et amis, est aussi celui du brave « Manuel, procureur-général de cette commune : « je demande qu'en reconnaissance des services « signalés que ce vigoureux patriote a rendus à « la chose publique, il lui soit permis de prendre « sous sa protection le bourdon, son frère et le « nôtre ; je demande que par respect pour le

« beau nom qu'elle porte, cette cloche demeure « suspendue dans une des tours du temple de « la Raison (c'est ainsi qu'on appelait l'église « Notre-Dame pendant la terreur), pour y « annoncer aux républicains nos victoires, nos « fêtes nationales, et les grands événemens de « notre sainte révolution. — Appuyé ! appuyé! « s'écrièrent à-la-fois tous les membres. »

C'est ainsi que fut conservée cette énorme cloche, dont Louis XIV avait fait présent à la cathédrale de Paris, et qui, depuis cette époque, a annoncé à la capitale de la France des cérémonies plus augustes, plus solemnelles, et des événemens bien plus heureux, bien plus surprenans, que tous ceux dont elle avait été témoin jusque là.

Au Panthéon, cet édifice remarquable dans l'histoire de l'architecture, comme le premier et le plus beau depuis la renaissance des arts en France ; monument qui mérite d'être placé au rang des premières basiliques de l'Europe, et qui honore également l'architecte Soufflot, qui en a donné les dessins, et la nation qui l'a fait construire à grands frais.

A l'Arsenal, bâti sous Charles V, et rétabli par Charles IX, Henri III et Henri IV, après la terrible explosion qui le fit sauter en 1562.

A l'École-Militaire, ce beau monument de la magnificence de Louis XV, et de la protection qu'il accorda à la jeune noblesse de son royaume.

Au Champ-de-Mars, devenu si fameux pendant la révolution.

A la Halle-au-Bled, dont la coupole, qui a été détruite il y a deux ans par un incendie, était remarquable par sa hardiesse et son diamètre; c'était la plus grande que l'on connût en France.

A la Machine de Marly, qui donne vingt-sept mille muids d'eau en vingt-quatre heures.

Au Val-de-Grace, superbe monument de piété, que fit élever Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, pour rendre grace à Dieu de la naissance inattendue de Louis XIV, après vingt-deux ans de stérilité.

A la belle Manufacture de la Savonnerie, à Chaillot, où l'on fabrique des tapis et des tentures magnifiques, façon de Perse, et ces brillans étendards qui ont si souvent conduit nos guerriers à la victoire.

Au Palais de Justice, dont l'origine remonte aux premiers temps de la monarchie française.

A l'Hôpital de la Salpêtrière, fondé par Louis XIV, et qui contient huit à neuf mille mendians, insensés, ou filles de mauvaise vie.

Aux Ponts, tant anciens que modernes, au nombre de quinze.

Aux Barrières, toutes construites sur des modèles différens et qui réunissent à la solidité, l'élégance des formes, et le goût de l'antique.

Aux Quais magnifiques qui bordent les deux côtés de la Seine; mais sur-tout à l'immense quai Bonaparte, qu'on élève entre le Pont-Royal et celui de la Concorde, dans une longueur de 400 toises environ, et qui aura été construit en moins de deux ans.

Aux Places publiques, *aux Rues* que l'on perce de tous côtés, pour rendre les communications plus faciles ou l'air plus salubre ; enfin

Aux Embellissemens en tout genre dont s'occupe le gouvernement.

Puisque, soit par négligence, soit par insouciance, soit par défaut de goût, M. Kotzebue n'a pas jugé à propos de dire un mot de tout cela ; il était de mon devoir de réparer cette omission, et je l'ai fait, tant pour l'honneur de la nation que pour l'instruction des étrangers.

Cela servira d'ailleurs à prouver que ce prétendu observateur ne s'attache qu'aux choses superficielles ; qu'il laisse échapper tout ce qui est véritablement beau et digne de remarque ; que ce qui est étranger à ses goûts, à ses habitudes ou à ses passions, lui devient parfaitement indifférent ; et qu'en un mot, on ne peut regarder les relations qu'il publie de ses voyages que comme des livres *plus ou moins* amusans, dictés par tel ou tel motif *plus ou moins* louable, mais auxquels d'ailleurs on ne doit pas ajouter la moindre confiance, sous le rapport du goût, des connaissances, de l'exactitude, ou de l'impartialité.

CHAPITRE XVI.

Le Faux Dauphin.

CETTE aventure extraordinaire, qui n'était pas encore connue en Allemagne, du moins à ce que je puis croire, étonnera d'autant plus mes lecteurs, que je peux leur certifier qu'il y a beaucoup de personnes en France (1) qui, non-seulement croient fort et ferme que Louis XVI est vivant, mais qui ont même des motifs assez plausibles pour le croire. Si l'on regarde l'histoire du faux dauphin comme une fable, il faut avouer au moins que la chose est possible. Cette affaire a été portée devant les tribunaux. Je la ferai connaître à mes lecteurs, d'abord comme elle a été publiée par le gouvernement, ensuite comme le

(1) Oui, les Quinze-Vingts, ou l'Institut des Sourds-Muets.



héros de l'histoire et ses partisans la débitent.

Jean-Marie Herfagault est le fils d'un tailleur de Saint-Lo; il est d'une figure agréable, et a beaucoup de ressemblance avec Louis XVI; il est blond, maigre, actif; il paraît avoir beaucoup de candeur; il a une conception facile et un air d'innocence; mais il est sans éducation. On présume que c'est un enfant naturel du duc de Valentinois, qui avait des biens en Normandie. Les événemens de la révolution lui firent tourner la tête: voyant tout le monde faire fortune, il voulut essayer s'il ne pourrait pas en faire autant. En septembre 1796, il quitta la maison paternelle, et parcourut le pays, se donnant pour l'enfant d'une famille distinguée qui avait tout perdu par la révolution. Sa jeunesse, son air de candeur, et la vraisemblance de son récit, lui procurèrent par-tout des secours et une réception favorable. Il n'avait point de passe-port, mais personne ne lui en demandait. Il s'enhardit peu à peu,

et osa se montrer dans les villes. Il vint à Cherbourg, mais il y fut bientôt arrêté comme vagabond. Son père (le tailleur) l'apprit, et vint le réclamer. Il ne fut pas peu surpris de le trouver en possession de beaucoup d'argent et de bijous. Il revint avec lui, à Saint-Lo; mais notre jeune homme n'y demeura pas long-temps, et, quittant une seconde fois la maison paternelle, il erra dans le département du Calvados, où ayant un peu plus d'âge et d'expérience, il réussit encore mieux que la première fois. Bientôt il se présenta, tantôt comme un fils du prince de Monaco, tantôt comme un fils du duc d'Ursel (dans les Pays-Bas). Il se faisait toujours plus grand; bientôt il se dit parent de Louis XVI, de Joseph second, du roi de Prusse. Pour pourvoir à sa sureté, qui était menacée, il voyagea en habit de femme, disant qu'il revenait d'Angleterre, où il avait été porter de l'argent à son père, qui était émigré.

Beaucoup de personnes de distinction

y furent trompées ; car il flattait leurs anciens préjugés. Les dames sur-tout étaient ses dupes, car le beau jeune homme savait captiver les cœurs. Ses aventures commencèrent à faire du bruit ; il fut arrêté une seconde fois sous ses habits de femme, et conduit en prison à Bayeux. Cette ville n'est qu'à dix milles de Saint-Lo. Son père vint pour le délivrer une seconde fois, et on le remit encore en son pouvoir, par égard pour sa jeunesse. On voulut lui faire apprendre le métier de tailleur, mais cet état lui devint insupportable. Il s'échappa une troisième fois.

En octobre 1797, il se trouve dans la diligence entre Laval et Alençon, habillé très-simplement, et d'une manière conforme à son état. Il quitte la diligence non loin d'Alençon, et se rend dans un village nommé les Joncherets. La nuit le surprend, et il demande à un paysan le logement pour une nuit. On lui indique la maison de mademoiselle Talon-Lacombe, où il sera plus convenablement.

Il y va, dit qu'il est de la famille des Montmorency, qu'il a un château et des biens près de Dreux, qu'il est errant et poursuivi. Cette dame s'intéresse vivement à lui, lui donne des habits et de l'argent, qu'il promet de rendre à son arrivée à Dreux. Il demeure quelque temps chez elle, et il y joue l'homme d'importance; par exemple, il donne un louis au palefrenier qui lui selle un cheval pour aller à la promenade.

Il faut enfin qu'il parte, et mademoiselle Lacombe l'accompagne à Dreux pour être remboursée de ses avances. Ils arrivent sans accident; mais le château et les terres ont disparu. Quoi de plus naturel? La révolution explique tout. Mademoiselle Lacombe retourne plus pauvre de cinquante louis; mais elle a acquis de l'expérience. Notre héros devient plus effronté. En mai 1798, il prend une place dans la diligence de Meaux (à huit postes de Paris), et entre dans une auberge. On lui donne bien à manger, mais on refuse de le

loger, parce qu'il n'a point de passe-port. La femme d'un négociant de Paris, nommée Laravine, qui demeurait à Meaux, a pitié de lui, et lui permet de coucher dans son magasin. Cette complaisance l'enhardit à tenter davantage, et il réussit. Il lui dit qu'il est le fils d'un riche fermier de Damery, et qu'il fuit pour échapper à la requisition. Madame Laravine lui donne quatre louis, et il prend une place dans la diligence de Strasbourg.

A quelque distance de Châlons, il disparaît. Le postillon et le conducteur l'attendent long-temps. Il va au village de Méry, il veut débiter son histoire au château de Guignancourt; mais on ne se fie pas à lui; on l'arrête, et on le conduit devant le juge de paix, à Cernon. On lui demande qui il est. Il réplique, avec un air de discrétion, qu'il n'a rien à répondre à cela. On le conduit en prison à Châlons. Interrogé de nouveau sur son nom, il répond avec orgueil qu'on l'apprendra trop tôt. A la fin il dit qu'il

s'appelle Louis-Antoine-Jean-François de Longueville; que son père est mort, et que sa mère est madame de Sainte-Emilie, demeurant à Beuzeville, près de Pont-Audemer, dans le département de l'Eure. Il faut avouer qu'on ne peut mentir d'une manière plus circonstanciée.

Dès ce moment, dans la maison d'arrêt de Châlons, Herfagault affecta un ton distingué; il eut l'air de garder un secret, il excita la curiosité, et au bout de quelque temps on se dit à l'oreille : « C'est le dauphin, le fils de Louis XVI »! Le geolier, lui-même, le crut, et servit dès-lors à accréditer ce bruit. Deux femmes de marchands à Châlons, les dames Saignes et Félix, furent mises dans le secret, qui se répandit bientôt. Personne n'en douta plus. . . . . « Son air! . . . ses manières! . . . Il n'y a « qu'à le voir, disaient ces gens cré- « dules, on le reconnaît au premier coup- « d'œil ». Tous les habitans de Châlons, des classes ci-devant privilégiées, en-

trèrent peu-à-peu dans la confidence, et devinrent ses partisans; tous s'empressaient à l'envi d'être de quelque secours au dernier et infortuné rejeton de leurs rois. Sa table fut couverte tous les jours des mets les plus délicats; sa chambre était élégamment meublée; le geolier est soumis et respectueux; son prisonnier peut aller se promener aussi souvent qu'il lui plaît, mais en habit de femme; enfin, sa prison se change en un château de plaisance.

Les initiés à ce mystère ne furent pas assez prudens; dans la joie de leurs cœurs, ils laissèrent échapper quelques mots indiscrets; l'autorité y fit attention, et après que cette mascarade eut été jouée pendant quelques mois, Herfagault fut traduit en justice. Il déclara lui-même artificieusement, et d'un air qui semblait dire le contraire, qu'il était fils d'un tailleur de Saint-Lo. On écrivit au père, qui confirma la vérité de cette déclaration, et le fils fut condamné à un mois de prison. Cette légère punition fut

considérée par ses adhérens comme une victoire; ils avaient tremblé pendant l'instruction que l'état véritable du prisonnier ne fût découvert. Pour le faire échapper à la vigilance de la police, on lui donna de l'argent et des bijous, après qu'il eut été un mois en prison, et on le fit partir. Il fut fort content de ce dénouement, et recommença à jouer son rôle dans le département du Calvados, et même à Vire. Il y fit peu de prosélytes, et fut arrêté de nouveau; mais cette fois on le traita avec plus de rigueur, et il fut condamné à deux ans de prison. Comme les habitans de Vire ne le regardaient que comme un vagabond, il aurait été fort mal à son aise pendant ce temps, si ses bons amis de Châlons ne l'avaient secouru, et sans la correspondance constante de madame Saignes. Cette femme lui donnait d'excellens conseils; elle desirait qu'il employât le temps de sa détention à s'instruire; mais il s'adonna au vin, et sortit de prison au bout de deux ans, plus vicieux qu'auparavant. Ma-

dame Saignes vint le chercher elle-même à Vire, pour le reconduire à Châlons, au milieu de ses fidèles sujets. On prépara tout pour sa réception : quand il arriva il fut complimenté, on jeta des fleurs sur son passage, on le traita avec le plus grand respect, et la corne d'abondance répandit de nouveau ses faveurs sur le fils du tailleur de Saint-Lo.

La police s'en alarma, mais les affidés en eurent vent, et ils jugèrent à propos de faire voyager le dauphin. On arrêta son plan de voyage, de manière qu'il devait trouver par-tout des personnes affectionnées, qui, informées de la grandeur de son rang, le traiteraient avec le respect qui lui était dû. Il alla une fois à Reims, deux fois à Vitry-le-Français, et souvent dans les campagnes voisines; par-tout on lui donnait des bals, des concerts, des fêtes de toute espèce. A Vitry, il était magnifiquement logé dans la maison de madame de Rambecourt, dont le mari le suivait comme son ombre, le servait avec attention, comme

s'il eût été un de ses gentilshommes de la chambre. Le jour de la Saint-Louis on lui donna une fête, dans laquelle des dames chantèrent des couplets en son honneur. On montrait son portrait comme celui du dauphin; on racontait que le pape lui avait fait imprimer un signe sur la jambe, pour servir à le faire reconnaître; on citait même une lettre d'un évêque qui, trompé comme les autres, écrivait au jeune imposteur dans les termes les plus respectueux : cet exemple acheva de convaincre plusieurs personnes qui hésitaient encore. Déja il se forme une espèce de cour autour de Louis XVII; il va bientôt nommer aux grandes charges de la couronne. Parmi ses adhérens, il s'en trouve plusieurs qui tiennent à des familles distinguées. Ils sont dans l'enthousiasme, et tout prêts à faire pour lui les plus grands sacrifices. Des hommes qui ont un rang et de la naissance s'estiment heureux de pouvoir, comme des domestiques, lui rendre les services les plus vils; des avares de-

viennent prodigues s'ils peuvent jouir du bonheur de l'avoir à leur table. Naturellement tout ce manège ne pouvait échapper à l'œil vigilant de la police; le ministre Fouché fut informé à Paris de tout ce qui se passait à Vitry; et tout-à-coup voilà qu'un mandat d'arrêt vient mettre fin à cette comédie. Herfagault se conduisit dans sa prison avec un orgueil et une dignité qui en imposèrent à tout le monde. Ses adhérens, trompés, ne l'approchaient qu'avec les démonstrations du plus profond respect. L'un d'eux lui ayant demandé humblement la permission de l'embrasser, le fils du tailleur lui présenta négligemment sa main à baiser. Le soir même de son arrestation, on servit dans sa prison un repas splendide; on voulut donner caution pour obtenir qu'il fût mis en liberté, mais inutilement. On ne put donc faire rien autre chose, que d'adoucir sa captivité par tous les moyens possibles. On continua à le servir très-délicatement; mais il était déja tellement gâté, que lorsqu'on ne lui ap-

portait pour son souper qu'un poulet, un pigeon, une salade, et une crême, il ne trouvait pas cela suffisant, et le jetait par terre. Le notaire Adnet ne l'appelait en prison que monseigneur, il en fut gracieusement récompensé par les titres de « Mon petit page, mon petit valet-« de-chambre d'amitié. »

Il jouait son rôle de sang-froid et avec dignité. Quand il allait à la messe, un domestique portait son livre de prières. Il s'était nommé un secrétaire qui signait en son nom, *Louis-Charles*, « Quand on a « un grand nom, disait-il aux juges, on « est exposé aux persécutions». Le maire de Vitry se vit forcé à la fin de le faire resserrer plus étroitement, à cause de la grande affluence; il fut obligé aussi d'arrêter les envois de vins et de provisions de toute espèce qu'on lui faisait journellement. Excepté les personnes indispensables, il ne fut plus permis à aucune autre de l'aller voir sans une permission.

Son crime ne fut pas considéré sous

un point de vue politique, il fut seulement regardé comme une circonstance qui intéressait la police, et le prévenu fut traduit devant le tribunal correctionnel. Madame Saignes y fut traduite aussi, comme sa complice; mais on ne put rien prouver contre elle, et elle fut remise en liberté. Herfagault fut condamné, vers la fin de 1802, à la peine de quatre ans de détention dans une maison de correction à Ostende, pour crime d'escroquerie, et pour avoir abusé de la crédulité du peuple. Herfagault et le commissaire du gouvernement appelèrent tous deux de ce jugement.

L'affaire fut évoquée à Reims. Voilà tout-à-coup qu'une autre personne, dont le suffrage doit être d'un grand poids, vient jouer un rôle dans cette tragi-comédie. Un respectable prélat, M. L. de S..., évêque de V..., vieillard qui avait mérité l'estime générale par sa probité, son esprit et ses connaissances, se tient pour convaincu que Herfagault est bien réellement le dauphin. Il a même parlé

aux chirurgiens qui ont été appelés au Temple pour ouvrir le prétendu corps de cet enfant, et qui lui ont affirmé que le cadavre qu'ils avaient ouvert n'était réellement pas celui du fils de Louis XVI. Il prend la résolution de délivrer son jeune monarque, emprunte de grosses sommes, quitte ses fonctions, vient à Reims, correspond avec le prisonnier, par le moyen du concierge, et demeure bien persuadé que ce n'est point un imposteur. La mort du dauphin est à ses yeux un mensonge politique de la convention nationale; il se croit appelé à donner de l'éducation à ce prince abandonné; ses vues sont pures; il lui envoie des livres, et entre autres le *Génie du Christianisme*, par Châteaubriand, et la tragédie d'*Athalie;* mais, à son grand étonnement, on lui fait cette réponse: « Vous moquez-vous de moi? je sais « tout cela par cœur. »

Ce que le respectable prélat craint le plus pour son protégé, c'est la déportation. Il fait toutes les démarches

possibles pour empêcher cet événement; il emploie même ceux de ses amis qui sont à Paris; il forme une liste des personnes auxquelles il desirerait que l'on confiât le sort du dauphin; on y trouve entre autres les noms de Brissac, Necker, madame de Staël, Montesson, Roquelaure, Angoulême, Talleyrand, Puységur, Boufflers, Laharpe, etc. Quelques-uns ajoutent foi à ses discours; les autres n'en veulent rien croire: on lui donne le nom de Blondel et de nouveau Joab; on se sert d'une écriture en chiffres; on forme même le projet de marier le dauphin avec une jeune personne alliée à la maison royale. Herfagault hésite d'abord s'il donnera son consentement; car il a, comme nous le dirons plus bas, juré fidélité à l'aimable sœur de la reine de Portugal. A la fin cependant il y consent, par des motifs de politique, et l'on prend la résolution de faire pour lui les demandes.

Avant que toutes ces négociations pussent réussir, le procès fut porté par-

devant le tribunal criminel de Reims, où il se trouva un peuple nombreux qui penchait clairement du côté de l'accusé, et qui murmurait tout haut contre le commissaire du gouvernement, pendant que son défenseur plaidait pour lui avec toute la chaleur du plus vif enthousiasme. Les juges cependant n'y furent point trompés; ils confirmèrent le premier jugement. Pendant qu'ils délibéraient dans la chambre du conseil, on voyait tout le monde inquiet dans l'attente du jugement. Herfagault l'écouta de sang-froid, et avec un rire moqueur; et ses adhérens, au lieu d'être convaincus par les motifs qui avaient déterminé les juges, n'en furent que plus constans dans leur opinion. On continua de le servir en prince dans sa prison. Il avait entre autres un gobelet d'argent où étaient gravées les lettres L. C. (Louis-Charles), avec l'ancienne couronne de France; il disait au geolier que c'était son chiffre. Aucun de ses partisans ne fut désabusé; au contraire, leur zèle redoubla, et le

vieux et respectable évêque de V.... était toujours à leur tête. Il ne borna pas son zèle à lui faire des présens et à lui donner de bons conseils; mais quand il apprit qu'on allait le transférer de Reims à Soissons, il résolut de l'arracher des mains de ses persécuteurs. Ce projet insensé d'un vieillard fut découvert; l'évêque fut arrêté; on s'empara de ses papiers, et on y trouva la preuve qu'il avait réellement voulu faire jouer le rôle du Dauphin au fils du tailleur de Saint-Lo. Il ne le nia pas, mais il déclara qu'il croyait réellement que Herfagault était le dauphin. Le gouvernement eut pitié de ce vieillard, et le mit en liberté. Il aurait peut-être mieux valu employer aussi la douceur avec Herfagault; mais quand on vit qu'il se formait encore un parti pour lui dans Soissons, on le fit disparaître, et on n'en a plus entendu parler.

Pour concevoir maintenant comment tant de personnes sages et considérées ont pu se laisser tromper par ce jeune

homme sans éducation, laissons-le parler lui-même. Il se ressouvenait avec douleur que Louis XVI, son père, lui avait donné dans sa prison des leçons d'histoire et de géographie; il parlait avec le ton de la candeur, d'une petite chienne appelée *Fidèle*, que sa mère Marie-Antoinette aimait beaucoup. Il rappelait les plus petites circonstances avec naïveté, et n'oublia même pas que son geolier Simon l'épouvantait la nuit, pour se convaincre qu'on ne l'avait point enlevé. « J'étais obligé, continuait-il, de « vaquer aux occupations les plus viles; « ma santé en souffrit. Le 9 thermidor « adoucit mon sort, comme aussi celui « de plusieurs victimes de la révolution. « On me donna de meilleurs habits, une « nourriture plus saine, on me permit « même les jeux de mon âge; ma sœur « put venir me voir, manger, jouer avec « moi. Quel moment que celui où nous « nous sommes revus! (Il pleurait amè- « rement quand il en parlait.) Cepen- « dant ma santé s'affaiblit, l'air du ca-

« chot m'aurait tué, mais Dieu avait
« résolu de m'envoyer du secours.

« Un jour, vers la fin de mai 1795,
« lorsque j'allais m'endormir, un de
« mes gardiens, que j'avais toujours ai-
« mé à cause de sa douceur, s'approcha
« de moi, et me dit tout bas : Mon bon
« enfant, tu mourrais bientôt dans cette
« prison, mais des gens qui t'aiment,
« quoique tu ne les connaisses pas, te
« font dire que, si tu veux être discret,
« ils te feront conduire bientôt en un
« lieu où tu seras libre, et où tu pourras
« t'amuser avec des enfans de ton âge.
« J'écoutai bien cet homme, je promis
« de ne rien dire, et j'attendis avec le
« plus grand empressement l'exécution
« de ses promesses.

« Le lendemain au soir, et à la même
« heure, on fit entrer dans la cour,
« comme de coutume, une voiture char-
« gée de linge blanc, qu'on venait chan-
« ger contre celui qui était sale. Au mi-
« lieu de ce linge on avait caché un enfant
« de mon âge, qui était très-malade. Un

« homme robuste, habillé en matelot, me
« prit dans ses bras, me cacha sous un
« paquet de linge, où il pratiqua une
« petite ouverture pour m'empêcher d'é-
« touffer. La dernière personne que je
« vis dans mon cachot fut cet enfant
« malade et endormi, qu'on avait placé
« dans mon lit. Je fus jeté assez ru-
« dement dans le chariot, et conduit à
« Chaillot sans obstacle quelconque.
« Aussitôt que nous fûmes hors du
« Temple, on me donna un peu d'air;
« mais à la barrière on me cacha tout-
« à-fait. A Passy, on me porta, tou-
« jours enveloppé, dans une petite
« chambre, où je fus enfin tout-à-fait
« en liberté. Je vis là trois hommes in-
« connus qui se jetèrent à mes pieds, et
« qui parurent enivrés de joie. On me
« mit des habits de fille, on me plaça
« dans une chaise de poste, et l'on prit le
« chemin de l'armée des royalistes, qui
« était dans la Vendée. Je n'ai appris
« que beaucoup plus tard toutes ces cir-
« constances de ma délivrance. Après

« la chute de Robespierre, les partis do-
« minans étaient très-désunis entre eux,
« beaucoup penchaient pour rétablir la
« dignité royale : on se rapprochait
« des royalistes de la Vendée, on leur
« proposait, par l'entremise de Ruelle,
« membre de la convention, un traité
« dont l'un des premiers articles était
« ma délivrance, à laquelle cependant
« le comité de salut public ajoutait une
« restriction (qu'il dissimula au com-
« mencement), c'est qu'on substituerait
« un autre enfant à ma place. Après
« de longs et vifs débats, les roya-
« listes y consentirent. La difficulté était
« alors de trouver un enfant qui me
« ressemblât assez pour remplir le but
« qu'on se proposait.

« Le comte Louis de Frotté l'entre-
« prit, et envoya à cet effet l'abbé Lau-
« rent en Normandie, accompagné de
« son adjudant Duhamel. Ils corrom-
« pirent à Saint-Lo un tailleur nommé
« Herfagault, et l'engagèrent à sacrifier
« au bien général, pour une somme de

« deux cent mille livres, son fils, qui
« avait quelque ressemblance avec moi.
« On assura, au reste, le tailleur qu'il
« n'avait rien à craindre pour son fils,
« et il ne sut pas même qu'on devait lui
« procurer un sommeil profond, au
« moyen d'une forte dose d'opium.

« Il n'y avait au Temple que trois per-
« sonnes qui fussent dans le secret : la
« femme du geolier, le gardien dont j'ai
« parlé plus haut, et le blanchisseur de
« la prison. Ce fut ce dernier qui me fit
« sortir, et qui me remit à Passy à
« MM. de Frotté, Duchatelier, et l'ab-
« bé Laurent. Deux heures après ma
« délivrance, le fameux médecin Des-
« sault, aux soins duquel j'avais été
« confié, vint au Temple. Une trop forte
« dose d'opium avait procuré à l'enfant
« qui était dans mon lit un sommeil
« semblable à celui de la mort. Dessault
« voulut le toucher sans l'éveiller; mais
« en mettant la main sur son corps
« il s'aperçut d'une différence sen-
« sible entre ce corps et le mien, ce

« qui lui arracha un cri. Son étonne-
« ment se changea en frayeur, lors-
« qu'après avoir considéré ce corps avec
« attention, il ne put douter qu'on
« avait substitué un autre enfant à ma
« place. Il resta plus d'une heure glacé
« d'effroi. Il réfléchit sur sa responsabi-
« lité, sur les dangers qu'il courait, et
« résolut enfin de se mettre à cou-
« vert en envoyant au comité de sa-
« lut public un rapport secret, et con-
« forme à la vérité. Le président Ro-
« vère était dans la confidence. Lorsque
« la première fureur de ses collègues
« fut appaisée, il leur démontra que le
« silence était le meilleur parti à pren-
« dre, puisque l'enfant malade mour-
« rait très-probablement, et qu'il serait
« alors très-facile de persuader à toute
« l'Europe que le véritable dauphin était
« mort. Dessault fut mandé, et tellement
« accablé de reproches, qu'il en tomba
« malade de chagrin, et qu'il en mourut.
« L'enfant mis à ma place eut le même
« sort. Le successeur de Dessault ouvrit

« le corps ; il s'aperçut bien aussi que
« ce n'était pas le mien, et employa
« pour cette raison, dans son procès-
« verbal, les expressions suivantes : Nous
« avons procédé à l'ouverture d'un ca-
« davre que les commissaires nous ont
« présenté comme celui du fils de Louis
« Capet.

« Pendant ce temps-là, je courais
« la poste avec mes libérateurs. La fraî-
« cheur de l'air et les cahots de la voi-
« ture me firent d'abord tomber sans
« connaissance ; mais lorque j'y fus un
« peu habitué, la vue de la campagne
« me causa un contentement inexpri-
« mable. L'exercice dont j'avais été privé
« si long-temps, et la bonne nourriture
« qu'on me procura, fortifièrent visible-
« ment ma santé. Nous arrivâmes heu-
« reusement au quartier-général des
« royalistes, à Belleville, où on me lo-
« gea dans le château, avec une espèce
« de gouvernante. On envoya un cou-
« rier à Charrette, qui était éloigné ; il
« me rendit visite avec Stofflet, me con-

« sidéra beaucoup ; fut froid et laco-
« nique, mais me traita très-respec-
« tueusement. On sait comment les con-
« férences pour la paix furent rompues
« par le manque de foi des républicains.
« La malheureuse expédition de Quibe-
« ron eut une triste influence sur mon
« sort. Le cabinet de Saint-James et
« les princes français, sur-tout le comte
« d'Artois, ne voulaient pas entendre
« parler d'une monarchie limitée comme
« le demandaient les royalistes, et pour
« laquelle les républicains m'avaient li-
« vré. Je fus sacrifié à cette dissention
« politique, par les intrigues du rusé Pui-
« saye. Charrette lui-même, que j'accom-
« pagnais souvent à cheval, me défendit
« très-sérieusement de me découvrir.
« Le bruit de ma mort prit toujours
« plus de consistance. Le peu de per-
« sonnes qui étaient instruites n'osaient
« hasarder de s'exposer pour moi à
« toutes sortes de périls. Enfin l'Angle-
« terre voulut que je lui fusse remis,
« sous prétexte de vérifier l'identité de

« ma personne, et de me faire reconnaître par les puissances coalisées. Je « fus donc embarqué sur le rivage de « Saint-Jean-des-Monts; et, sous la conduite du chevalier de la Roberie, je « débarquai à Jersey, où le prince de « Bouillon me reçut avec distinction. « Le chevalier était porteur d'une déclaration signée par les chefs de l'armée royale, par laquelle ils me reconnaissaient pour le fils et l'héritier de « Louis XVI. Le duc de Bouillon fit « en particulier la même déclaration. « La goutte l'empêcha de m'accompagner en Angleterre.

« A mon arrivée à Londres, je fus « conduit aussitôt au duc d'Harcourt, « envoyé des princes français à la cour « d'Angleterre. Il me reçut froidement, « et me fit des questions impertinentes, « auxquelles je ne daignai pas répondre. « Le comte d'Artois ne voulut pas me « voir, et il était clair qu'on avait des « projets auxquels j'aurais pu être un « obstacle. Cependant le chevalier de la

« Roberie me procura une audience se-
« crète du roi, auquel on avait caché
« beaucoup de choses. Quoique sa ma-
« jesté, suivant le conseil de ses minis-
« tres, ne me reconnût pas publique-
« ment, elle me fit cependant donner
« une chambre au château, me fit ser-
« vir convenablement, et me traita en
« père. Quelquefois le roi jouait avec
« moi comme un enfant; une fois même
« je lui donnai un soufflet.

« Mon oncle, le comte d'Artois, était
« si furieux de la réception qu'on me
« faisait, qu'il fit mêler du poison dans
« ma soupe par son cuisinier : on dé-
« couvrit à temps ce projet, et l'on me
« donna du contre-poison. Le roi vou-
« lait faire arrêter mon oncle, mais je
« le priai tant, qu'il renonça à son pro-
« jet de vengeance. Ma vie n'était plus
« en sureté en Angleterre; c'est pour-
« quoi le roi résolut, quoiqu'avec le plus
« vif regret, de se séparer de moi, et de
« m'envoyer à Rome et en Portugal,
« avec les plus fortes recommandations.

« Je partis, comblé de présens, et ac-
« compagné d'un vieux et fidèle servi-
« teur. Je trouvai parmi ces présens une
« boîte de mahagony garnie en or, et
« dans laquelle il y avait une instruc-
« tion pour les princes destinés à régner.
« Le roi d'Angleterre l'avait écrite tout
« entière de sa main, et la perte d'un
« objet si précieux me fut très-sensible
« lorsque quelque temps après on me
« vola tout ce que j'avais. Je m'embar-
« quai à Portsmouth, et j'arrivai, après
« un long voyage, au port d'Ostie. De là,
« je me rendis à Rome, où je remis au
« pape Pie VII une lettre écrite de la
« main du roi d'Angleterre. Le pape,
« étonné, me fit mille caresses, et me
« donna sa bénédiction. Il voulait me
« sacrer en secret, et me fit imprimer
« les armes de France sur la jambe
« droite, avec un fer chaud, et les
« mots *vive le roi!* sur le bras gauche.
« Cela eut lieu en présence de vingt car-
« dinaux. De là, je partis bientôt pour
« l'Espagne et le Portugal.

« En Espagne, je ne vis aucun de mes
« parens, que la duchesse d'Orléans,
« qui se jeta à mes pieds, sans que je
« pusse l'en empêcher. Je ne fis aucune
« démarche pour être présenté à la cour
« de Madrid, sachant fort-bien qu'elle
« est dépendante de la France. En Por-
« tugal, au contraire, je fus reçu d'une
« manière qui passa mes espérances.
« Jamais je n'oublierai Lisbonne, ni les
« rives du Tage, ni le palais de Caylus.
« C'est là que pour la première fois je
« connus l'amour. La reine, qui me vou-
« lait beaucoup de bien, me promit la
« main de sa charmante sœur, la prin-
« cesse Bénédictine, veuve du prince du
« Brésil. Cette souveraine employa tous
« les moyens possibles pour intéresser
« à mon sort tous les potentats de l'Eu-
« rope. C'est à elle que je suis redevable
« de ce que neuf souverains (ceux de
« Portugal, d'Angleterre, l'empereur
« d'Allemagne, le roi de Prusse, de
« Sardaigne, de Suède, de Danemarck,
« l'empereur de Russie et le pape), ont

« fait signer, par leurs envoyés, une dé-
« claration dans laquelle je fus formelle-
« ment reconnu, et où l'on me promit
« des secours. Cette déclaration doit se
« trouver dans les archives de la cour de
« Portugal.

« Pendant ce temps, les événemens de
« la révolution avaient amené d'autres
« circonstances. Rovère et Pichegru
« m'engageaient à venir en France, et se
« regardaient comme certains de réussir.
« Je quittai avec douleur la cour hospi-
« talière de Portugal, et ma chère Bé-
« nédictine. Je débarquai à Hambourg,
« et j'allai de là à Berlin. J'eus, à Post-
« dam, une audience secrète du roi de
« Prusse, qui me reçut avec amitié. Je
« partis pour la Suisse, où j'attendis des
« nouvelles de France, à Bellevaux,
« campagne de Pichegru. Ces nouvelles
« arrivèrent : on m'écrivait que le moment
« était très-favorable, et que je devais par-
« tir sur-le-champ. Je vins en habits de
« femme, et j'étais déja près d'Auxerre
« lorsque j'appris que mon parti avait

« trop attendu, et que le dix-huit fruc-
« tidor avait détruit toutes mes espé-
« rances. Déja habitué aux revers de la
« fortune, je me vis abandonné de tout
« le monde; alors je changeai de route,
« et vins à petites journées dans le dé-
« partement du Calvados, d'où j'espé-
« rais pouvoir retourner à Jersey, dans
« une barque de pêcheur. Je m'embar-
« quai effectivement, mais les croiseurs
« anglais ne nous laissèrent pas avancer.
« Je fus alors arrêté comme suspect, et
« conduit à Cherbourg. Je m'échappai,
« je tombai entre les mains des voleurs;
« j'arrivai presque nu à Paris, où je
« reçus quelques secours de plusieurs
« anciens et fidèles serviteurs de mon
« père. Je voulais, suivant leurs con-
« seils, fuir en Allemagne; mais je fus
« arrêté de nouveau près de Châlons,
« transféré, condamné... Le lecteur sait
« le reste. »

Il faut avouer qu'il est presque incon-
cevable que le fils sans éducation d'un
tailleur de Saint-Lo ait pu inventer une

fable si bien circonstanciée (1). C'est aussi l'excuse de ses partisans. « Ce ré-« cit, disent-ils, porte l'empreinte de la « vérité, et si l'on n'a pas fait mourir le « dauphin, il reparaîtra tôt ou tard ; il « fera renaître le siècle d'or, et comblera « d'honneurs ceux qui lui auront été « vraiment attachés. »

---

(1) Je ne vois pas qu'elle soit si bien circonstanciée. M. Kotzebue a donc oublié la réception de la reine de Portugal (qui est folle ou en enfance) et sa sœur Bénédictine, veuve du prince du Brésil. Le prince du Brésil est régent de Portugal; comment donc sa prétendue veuve serait-elle sœur de sa mère, qui est extrêmement agée? Ce serait une jolie poulette à donner à un enfant de quinze ou seize ans !

CHAPITRE XVII.

Galerie des Tableaux de Lucien Bonaparte.

ELLE est ouverte à tout le monde; le propriétaire a même la complaisance de se retirer dans une autre chambre lorsqu'il arrive des étrangers. Je l'ai vue deux fois, et la dernière fois en présence du maître de la maison, qui est extrêmement honnête, et qui intéresse, non-seulement par ses connaissances, quoiqu'il soit sans prétention, mais aussi par le caractère d'un bon père de famille. Je l'ai vu tenant son enfant dans ses bras, et jouant avec lui; il m'a parlé, il m'a paru simple dans ses habits et dans ses manières; aussi a-t-il laissé chez moi un souvenir qui m'est bien cher.

Sa galerie est composée de morceaux choisis. J'y ai remarqué une peinture qui, de toutes celles que j'ai vues en ma vie, a fait sur moi l'impression la plus vive,

la plus forte et la plus durable. C'est Marcus Sextus de Guérin, jeune peintre, qui malheureusement est d'une mauvaise santé. Marcus Sextus revient chez lui, et trouve sa femme morte. Il est debout devant ce cadavre, et tient entre ses deux mains la main froide et livide de cette femme, qu'il regarde fixement. Sa fille est à genoux, et verse un torrent de larmes. Il n'y a dans ce tableau que ce seul groupe dont l'effet n'est détruit par aucun autre objet. Il n'y a ni peintre ni poète qui ait plus fortement senti que Guérin. La figure de son Marcus Sextus est décomposée; il paraît toucher au moment de sa dissolution. Il ne sait pas qu'il tient dans sa main celle d'une épouse chérie qui n'est plus; il ne sait pas que son pauvre enfant gémit à ses pieds; il ne sent pas même sa misère, car il a perdu le sentiment. Grand Dieu! Il n'est pas possible de s'arrêter un moment devant ce tableau sans qu'une larme coule des yeux; long-temps après l'avoir quitté, on se rappelle encore la

contenance morne et l'abattement profond de Marcus. Dans le moment même où j'écris, ce souvenir déchirant m'accable, et excite en moi une émotion inexprimable (1).

C'est ici le lieu de rapporter une anecdote qui fait beaucoup d'honneur aux artistes français. A l'exposition du Louvre, un tableau (je ne sais lequel) obtint l'approbation générale, et les rivaux même du peintre placèrent une couronne au-dessus de cette peinture. Quelques jours après, Guérin fils apporte son excellent tableau d'Hippolyte accusé par Phèdre. Quand le peintre couronné vit ce chef-d'œuvre de l'art et du sentiment, il alla lui-même détacher sa couronne, pour la mettre au-dessus du tableau d'Hippolyte. Ses confrères partagèrent son enthousiasme, et desirèrent que le portrait

(1) Comment a-t-il donc fait pour se trouver d'accord avec tous ceux qui ont vu cet admirable tableau ? Voilà peut-être la premiere fois qu'il éprouve, ou du moins qu'il exprime, ce que sentent les gens de goût à l'aspect d'une belle chose.

de Guérin, très-bien peint par Robert Lefebvre, fût placé près du tableau, au-dessous de la couronne, ce qui eut lieu.

Lucien Bonaparte est en état d'apprécier toutes les beautés du Marcus Sextus, même celles qui n'ont point rapport à l'art. Quand il vit ce tableau il l'acheta sur-le-champ pour la somme de mille livres (1). Je prédis (2) que dans cent ans il vaudra dix fois autant, et qu'on viendra en foule pour l'admirer. On dit qu'il doit être gravé; cela me fait presque de la peine, car il est impossible que le burin puisse rendre l'expression que les teintes donnent au tableau.

---

(1) Si M. Kotzebue n'avait pas soin de nous prouver, pour ainsi dire à chaque page, qu'il manque de connaissances et de goût, ce qu'il dit ici serait une preuve plus que suffisante qu'il est tout-à-fait hors d'état d'apprécier un objet d'art.

En effet, quel homme aurait été assez ignorant, assez déhonté, pour oser offrir une somme aussi mesquine, aussi misérable, pour un aussi bel ouvrage? 1000 francs pour le *Marcus Sextus*, quand on paie communément aux bons peintres de Paris depuis 50 jusqu'à 100 louis pour un simple portrait!

Sachez-donc, monsieur le connaisseur, que des étrangers plus hardis que vous ont offert à Guérin jusqu'à 24,000 fr.



Une Sainte-Famille de Raphaël, un de ses premiers ouvrages, est une belle fleur de l'imagination, et le Bélisaire de David en est un fruit mûr. Il y a aussi dans cette galerie un grand nombre de tableaux précieux de l'école italienne, qui font l'admiration des connaisseurs; mais le propriétaire n'a pas non plus dédaigné les modernes, et la postérité lui en saura gré; car souvent ils ne sont pas au-dessous des anciens : ils les égalent sous le rapport de l'art, et les surpassent sous celui de l'invention. On remarque entre autres le tableau d'une vieille dame, vulgairement nommée *la Rentière* (cela veut dire une personne qui était riche autrefois, et qui a été réduite presqu'à la mendicité par la banqueroute de l'état).

---

de son tableau, et que, par un sentiment louable, par esprit national, et peut-être assuré qu'il ne sortirait pas de France, et qu'il lui serait permis de le voir quelquefois, ce jeune peintre a préféré le vendre, moyennant 12,000 fr. à M. Decretot, riche manufacturier, qui, après l'avoir possédé pendant près de deux ans, le céda pour le même prix à Lucien Bonaparte, qui lui avait témoigné le plus vif desir d'enrichir son cabinet de cette belle composition.

(2) *Je prédis* est tout-à-fait risible.

Elle paraît aveugle, elle est cependant encore habillée décemment, elle n'a point un air commun; elle est assise devant une maison, et s'appuie sur son bâton; devant elle est un enfant dont les vêtemens ne sont point déchirés, mais portent encore l'empreinte d'un meilleur temps; c'est probablement son petit-fils. Il mendie en tenant son chapeau d'un air piteux, et les yeux mouillés de pleurs. Le chapeau est vide, et on lit sur les murs de la maison, à laquelle la vieille tourne le dos, plusieurs annonces de bals, comédies, concerts; une affiche entre autres, promet une récompense de vingt-cinq louis pour celui qui retrouvera un chien. Cette peinture, qui est très-bonne, renferme une satyre sanglante de la révolution française.

Le tableau d'un enfant qui s'est endormi en lisant m'a beaucoup plu. J'ai vu aussi avec plaisir une jeune fille qui boit du lait dans une écuelle, et qui est arrêtée par un enfant qui craint qu'elle n'en boive trop. Celui-ci paraît repousser avec

ses petites mains le front de la jeune fille, et on lit clairement sur son visage ces paroles : « Il ne restera donc plus « rien pour moi »? Qu'on suspende un S. Etienne percé de flèches à côté de ce joli groupe, et qu'on vienne ensuite me dire qu'il est indifférent à quel objet s'attache un artiste. Avec quel plaisir j'ai contemplé le tableau d'un vieux peintre représentant deux femmes qui jouent aux échecs!

Cette galerie sera certainement bientôt une des premières de France; car maintenant que le goût de Lucien est connu, on lui offre de tous côtés des chefs-d'œuvre à acheter, et j'en trouvai beaucoup exposés en vente près de chez lui, et dans lesquels il pouvait faire un bon choix.

Il y a aussi dans ce cabinet, de beaux morceaux antiques, entre autres un Amour qui est très-estimé des connaisseurs. Il a acheté ces objets à la vente d'une prise anglaise qui se fit à Malaga. Ces effets précieux appartenaient à un Anglais dont j'ai oublié le nom, et qui

en offrit ensuite 50,000 francs de plus que ce qu'avait payé Lucien. Ce dernier fit payer aussitôt 50,000 francs aux vendeurs pour les dédommager.

Je dirai en passant qu'on ne trouve nulle part à Paris une chaleur aussi égale et aussi modérée que dans les appartemens du palais de Lucien. Cela étonne d'autant plus, qu'on n'y voit aucun poêle, et qu'il faut chercher longtemps avant d'apercevoir de petites ouvertures pratiquées un peu au-dessus du plancher, qui reçoivent de la chaleur de l'étage inférieur, et par le moyen desquelles cette chaleur se distribue également et modérément. Cette aisance est une espèce de luxe bien entendu, qui, comme je l'ai dit plus haut, a été pratiquée dans la belle salle du conseil des cinq-cents. Fourcroy a aussi employé ce moyen sous la table de sa salle à manger. Cela fait beaucoup de bien dans le moment où l'on se met à table; cela incommode ensuite : car cela devient si chaud, qu'on est comme dans une étuve.

CHAPITRE XVIII.

Galerie des Manuscrits.

Je ne dirai rien de la superbe Bibliothèque-Nationale, où l'on comptait déja, il y a treize ans, plus de trois cents mille volumes, et qui depuis a été considérablement augmentée. Il faudrait beaucoup de temps pour en faire la description; car celui qui ne peut pas visiter ce trésor pendant plusieurs mois, est égaré dans ces salles immenses remplies de livres, comme s'il était dans une forêt, et ne peut pas plus parler des uns que des autres; il dira : J'ai vu des livres, ou bien, j'ai vu des arbres. Je veux cependant faire remarquer une chose, surtout aux Russes; c'est une carte de la Mer-Caspienne, dessinée par Pierre I[er] lui-même, et dont il a fait présent à cet établissement pendant son séjour en France.

J'entre donc sur-le-champ dans la galerie, qui renferme quatre-vingt-quatre mille manuscrits, que le savant et célèbre Langlés m'a indiqués et désignés avec une telle bonté et une telle précision, que je ne puis m'empêcher de lui en adresser encore aujourd'hui mes sincères remerciemens. Avant la révolution, le nombre de ces manuscrits n'était que de trente-cinq mille, mais l'épée du vainqueur a fait un riche butin, sur-tout dans le Vatican à Rome, et à Venise. Je citerai ce qui se présentera à ma mémoire, et ce qui peut intéresser, même ceux qui ne sont point savans. Des lettres écrites de la main d'Henri IV à sa maîtresse. A la vérité, la plupart ont été imprimées; mais elles font une impression bien plus vive quand on les voit écrites de la main de Henri, et quand on tient la même feuille sur laquelle s'arrêtèrent les beaux yeux de son amante.

La même chose a lieu pour le manuscrit de Télémaque de la main de Fénélon. Les corrections que l'auteur

a faites méritent aussi quelque attention.

Un livre de piété en vélin, et couvert en rouge, qui remonte au seizième siècle, n'est précieux que par sa haute antiquité; mais le grec *Paulus*, qui est à-peu-près du même temps, a été le sujet d'une anecdote assez singulière. Un Anglais travaillait presque journellement à la Bibliothèque, et comme on le croyait honnête, on n'avait pas trop les yeux sur lui. Ce fripon savant vola plusieurs chapitres de ce *Paulus*, qu'il coupa très-adroitement, et qu'on apporta à Oxford. Il se passa un long espace de temps avant qu'on le découvrît, et lorsqu'on s'en aperçut, l'abbé Sallier, ancien conservateur des manuscrits, en fut tellement affligé, qu'il tomba malade et mourut. On alla à la trace du coupable, on découvrit que les chapitres volés étaient à Oxford; on les réclama, et le roi d'Angleterre donna aussitôt les ordres nécessaires pour qu'ils fussent rendus.

Ce qui m'a le plus intéressé est un

ancien manuscrit de Térence, avec les masques au commencement de chaque acte, et des vignettes à plusieurs scènes. Ces vignettes représentent des choses qui ne seraient pas bien comprises aujourd'hui, même par ceux qui ont fait des recherches là-dessus, et qui servaient probablement à faire concevoir la décoration, qui, comme on le voit, n'était souvent décrite que symboliquement. Par exemple, une machine quarrée, qui n'était pas plus grande qu'une porte ordinaire, et qui était garnie de cordes comme un filet, indiquait que le théâtre était partagé en deux parties égales.

L'Alcoran que Charles-Quint rapporta de Maroc. Un roman indien, avec de belles peintures : ouvrage estimable par l'explication des costumes et des usages. On y voit entre autres, à la fin, une veuve qui se brûle avec son mari. L'inscription suivante est au-dessous :

Ces flammes sont de la glace, en comparaison de mon amour.

Une assez grande quantité de portraits chinois, chose qu'on trouve rarement; un livre français, sur lequel un bramine a fait une très-jolie peinture; des manuscrits indiens en feuilles de palmier: ils contiennent beaucoup de choses inconnues, et aussi une histoire qui renferme toute la cosmogonie des Indiens.

Une grande table apportée de la Chine prouve que la religion chrétienne avait déja pénétré dans ce pays dès le septième siècle. Son authenticité est reconnue, principalement par les premiers caractères de l'écriture syriaque, que les évêques employaient alors. Plusieurs manuscrits avec de très-jolies peintures; des livres d'église magnifiquement reliés. Voilà à-peu-près ce qui pourrait arrêter quelques heures dans cette galerie des gens non lettrés, et même des dames.

CHAPITRE XIX.

Institut des Sourds-Muets.

Le successeur du célèbre abbé de l'Épée, Sicard, qui ne manque pas de réputation, a été malade assez long-temps, et avait été obligé de suspendre ses séances ordinaires; c'est pourquoi l'assemblée était très-nombreuse lorsqu'il les recommença : à peine la salle pouvait-elle contenir la quantité d'étrangers qui s'y trouvaient. Le seul ornement de cette salle est le buste de l'abbé de l'Épée. Plusieurs rangs de bancs s'élevaient en amphithéâtre; les élèves sourds-muets étaient en avant. Sicard lui-même était dans une chaire.

Quoique l'abbé Sicard relevât à peine de maladie, il parla, presque sans interruption, depuis onze heures et demie jusqu'à près de quatre heures, par conséquent pendant près de cinq heures,

et nous trompa en quelque façon, car personne ne croyait qu'il eût parlé plus de deux heures.

On lui a fait différentes fois, dans les gazettes allemandes, le reproche d'être un peu charlatan; je crois qu'on lui fait tort. Cet homme n'a rien de commun avec un charlatan; et si quelquefois, dans ses séances, il fait donner des preuves d'adresse par ceux des sourds-muets qui sont les plus spirituels, on doit bien lui pardonner de se servir de ce moyen pour entretenir une société si nombreuse et si mêlée.

Il travaille beaucoup à chaque séance, et même trop pour la réunion qui s'y trouve, et qui est en grande partie composée de dames, (1). Il a développé dans cette séance sa méthode, son but (celui de faire des hommes de ces infortunés), les obstacles qu'oppose leur organisation défectueuse, et les moyens de surmonter

(1) Comme vous êtes honnête, monsieur Kotzebue ! Quoi ! vous trouvez que M. l'abbé Sicard en fait trop pour le beau sexe ! En tout cas, ce n'est pas là votre défaut.

ces obstacles. Il a prouvé qu'on pouvait apprendre aux sourds-muets, non-seulement les vérités les plus communes et qui tombent sous les sens, mais aussi celles qui sont les plus abstraites.

Massieu, son élève le plus instruit, est un homme extraordinaire, dont les tours de force, si on peut les appeler ainsi, étonnent tout le monde. Un savant, qui était parmi les spectateurs, voulut l'éprouver en lui faisant quelques questions difficiles ; mais il en donna la solution avec une sagacité admirable. Il devait donner, par exemple, l'explication de ces mots : *Être éternel.* Le mot *être* est très-difficile à définir ; le mot *éternel* lui était déja familier, aussi l'expliqua-t-il bientôt. Sicard lui demanda ensuite par signe, s'il existait un *être* qui eût exclusivement cet attribut. Il réfléchit un moment ; et, frappé ensuite d'un trait de lumière, et la joie peinte sur le visage, il écrivit sur le tableau : *Dieu.* Un moment après il écrivit au-dessous, et d'un air triomphant : *Être des êtres.*

Une autrefois, que Massieu, guidé par son instituteur, analysait le mot *vouloir*, ses dérivés et ses composés ; un des spectateurs demanda qu'on lui fît expliquer le mot *velléité*. (Ce mot ne peut pas se traduire en allemand, et signifie *demi-volonté*.) Sicard assura qu'il n'avait jamais dicté ce mot, qui se rencontre assez rarement, et que Massieu ne l'avait jamais lu. Il commença à lui donner, avec beaucoup de promptitude, des notions sur ce mot, ou plutôt à les lui faire développer, afin de l'amener à son but. S'il a agi de ruse, il faut qu'il ait été bien adroit, et que le maître aussi bien que l'élève aient été de grands comédiens. Il parut clairement que Massieu avait beaucoup de difficulté à trouver ce qu'on lui demandait. Après y avoir réfléchi long-temps, il écrivit : *petite volonté*. Sicard approuva, mais il lui donna à entendre qu'il fallait exprimer cette idée par un seul mot. Il fut long-temps embarrassé, et écrivit à la fin, sur le tableau : « Je dois, pour remplir ce desir, appeler

« le latin à mon secours, et hasarder de « forger un mot par analogie ». D'après cela, il écrivit: *velleté* et *vollité;* il ne se trompa que d'une lettre.

Le dernier tour de force fut celui-ci. Massieu dicta par signe, à un autre sourd-muet, un passage d'un livre qu'un des spectateurs lui présenta, et qui lui était tout-à-fait inconnu. Son camarade écrivit mot à mot ce que Massieu lui dicta. Ils changèrent de rôle avec le même succès. Enfin, il fit venir une jeune personne fort intéressante, qui lut, d'une voix très-distincte, ce qui avait été écrit sur le tableau. Il n'y avait que la lettre *e* qu'elle ne pouvait pas prononcer, parce que quand cette lettre est finale elle se prononce alors presque du nez, et que cette opération, qui est intérieure, ne peut être appliquée aux sourds-muets.

Une observation que Sicard adressa aux mères qui étaient présentes me parut très-remarquable et très-touchante. Il les exhorta à employer sa méthode, même pour les enfans qui n'étaient pas

affligés de surdité; c'est-à-dire, de leur laisser trouver et même inventer ce qu'elles voudraient leur apprendre, parce que c'est la seule manière de les instruire avec fruit. (Il y a long-temps que cette méthode est employée en Allemagne dans les éducations.) Plusieurs fois Sicard demanda pardon aux dames, qui étaient en grand nombre à cette assemblée, de ce qu'il était obligé d'entrer quelquefois dans des détails métaphysiques. Cette prière me parut à-peu-près superflue, car les dames n'y faisaient guère attention. Mais il m'a semblé qu'il avait tort de s'isoler ainsi dans une assemblée aussi mélangée; il devrait pour cela choisir un cercle plus étroit, dans lequel il n'aurait pas à craindre d'être aussi souvent troublé, ce qui fait beaucoup de peine à l'auditeur attentif (1).

La salle était pleine depuis long-temps, les deux portes étaient fermées, et l'exercice des sourds-muets était commencé;

(1) C'est bien dommage que M. Sicard n'ait pas donné une séance pour M. Kotzebue tout seul.

cependant à tout instant quelqu'un voulait entrer ; et quand on n'ouvrait pas assez promptement, on frappait à la porte, de manière à troubler la séance.

Les élèves paraissent très-vifs, surtout les jeunes personnes, qui gesticulaient sans cesse entre elles. S'il vient à l'institut un nouveau sourd-muet, ses camarades lui donnent un nom : c'est-à-dire que leur vue perçante distingue aussitôt par où le nouveau venu diffère des autres : ce qui leur donne l'occasion de former un nouveau signe qui le caractèrise. Ils ont, par exemple, pour désigner l'abbé Sicard, un signe qui indique qu'il penche ordinairement un peu la tête à droite.

La manière de s'énoncer de Sicard est claire, expressive, et même un peu poétique. Quelquefois il explique les choses comme s'il ne parlait qu'à des personnes de l'esprit le plus borné. Souvent il demande qu'on fasse quelque attention ; et malheureusement cela est toujours nécessaire.



CHAPITRE XX.

THÉATRES.

COMME on joue tous les jours à Paris sur dix-sept ou dix-huit théâtres différens, il est impossible qu'ils soient tous sur la même ligne; aussi en trouve-t-on d'excellens, de bons, de médiocres, et de mauvais.

Théâtre-Français.

Celui qui mérite à tous égards d'occuper le premier rang est le Théâtre-Français. J'ai déja plus d'une fois, et en différentes occasions, énoncé ma façon de penser sur la *manière* dont on joue la tragédie en France. Je ne peux la souffrir, précisément parce que c'est une *manière*. Tous les héros français sont faits sur le même modèle, tous expriment de la même façon les senti-

mens et les passions. Qui a vu une tragédie les a vues toutes. Talma seul mérite d'être excepté; il avoue lui-même qu'il cherche à réunir la manière allemande à la manière française. Ses envieux le blâment, mais le grand effet qu'il produit journellement prouve, sans réplique, que sa méthode est la meilleure, en ce qu'il sait toucher les cœurs. Talma est un bel homme; sa figure porte l'empreinte d'une douce mélancolie, mais cependant susceptible d'exprimer énergiquement toutes les passions. Il raisonne très-bien sur la nature et sur l'art, auxquels il donne alternativement la préférence. « La réunion des deux, « dit-il, est le triomphe de tous deux ». Il a vu plusieurs théâtres étrangers. Il pense aussi, avec raison, qu'il faut essayer de tout, et ne garder que le bon.

Je vais parler de quelques pièces que j'ai vu jouer au Théâtre-Français.

Tancrède. Lafond y est excellent : tout le reste est de la dernière médiocrité. Aménaïde était jouée par un double.

Les deux Frères furent représentés mieux que je ne les ai jamais vus, et comme je ne les reverrai certainement jamais. Baptiste dans le Capitaine, Michot dans Jean Buller (unique, inimitable); mademoiselle Mars dans Charlotte (aimable au-delà de toute expression: une naiveté, une modestie, une finesse, une innocence!... il est vraiment impossible de résister à l'attrait enchanteur de cette jeune grace); Damas dans le docteur Bluhm, Larochelle dans celui d'Eysterborn. En vérité, je ne connais pas de jouissance préférable à celle que l'on éprouve à voir ainsi représenter ses pièces! En Allemagne, on ne fait ressortir que quelques rôles seulement: l'ensemble reste imparfait; aussi n'y devrait-on jamais juger une pièce de théâtre, car jamais elle n'est rendue avec les intentions de l'auteur. J'en excepte cependant quelques-unes jouées à Berlin; par exemple, *Jeannette de Gotter*, dans laquelle Iffland déploie son grand talent dans tout son jour, sans

que les autres rôles soient par trop négligés. Cette pièce est, sans contredit, une de celles du théâtre de Berlin dont la représentation offre plus d'intérêt, et cependant chaque fois qu'on la joue la salle est vide. Mais j'oublie que je suis encore à Paris. Le public de Paris m'a rappelé celui de Vienne à la représentation des *deux Frères* : j'ai vu applaudir vivement ici les mêmes passages qui font là-bas le plus grand effet. On m'a raconté que ce drame avait eu à lutter pendant long-temps contre une très-forte cabale, sans cesse renaissante; mais aujourd'hui c'est la pièce favorite des Parisiens (1).

Le Tasse (avec des changemens). J'ignore ce qu'était cette pièce avant les changemens ; mais je sais qu'elle sera toujours mauvaise, sur-tout pour quelqu'un qui connaît les chefs-d'œuvre de Goëthe. Elle offre cependant quelques bonnes situations. Le moment où *le*

(1) Quelle modestie !

Tasse revient par degré à la raison a été rendu par Lafond avec une grande vérité; mais mademoiselle Fleury (quadragénaire), qui jouait le rôle de la princesse, détruisait toute l'illusion, en ce qu'il paraissait incroyable que l'on pût perdre la raison pour l'amour d'elle (1).

L'Homme à bonnes fortunes. On ne supporte plus aujourd'hui cette vieille comédie que comme une farce. Je vis avec plaisir Dazincourt, qui, à ce que m'a dit un de mes voisins, est un des restes de l'ancienne bonne comédie; et dans le fait il me parut un excellent comique; mais je ne conçois pas comment le goût des Parisiens n'est point révolté de le voir tremper son mouchoir dans l'eau de lavande, et le tordre sur la tête du souffleur, parce qu'il le trouve trop mouillé. Je ne pus m'empêcher d'en témoigner mon mécontentement à mon

(1) C'est encore là un échantillon de la galanterie de l'auteur! Cet homme-là n'est pas dangereux auprès des femmes.



voisin; il parut embarrassé, et me dit que Dazincourt était tellement aimé du public, qu'on lui passait toutes ces gentillesses. Je pourrais citer de semblables exemples en Allemagne.

Zaïre. Mademoiselle Volnais, jeune et jolie personne, joue médiocrement le rôle de Zaïre; mais Lafond crie Orosmane d'une manière épouvantable. Tous deux furent appelés après la représentation. Le bruit dura plus d'un quart d'heure avant que mademoiselle Volnais parût: elle fit à peine un pas hors de la coulisse, s'inclina doucement, et disparut. Lafond ne vint pas du tout, malgré les vociférations du parterre. La musique commençait; on criait encore; on leva le rideau pour jouer la seconde pièce; mais les comédiens ne pouvaient se faire entendre; enfin, l'un d'eux s'avança et dit au public: « Messieurs, notre cama« rade est indisposé ». Pour lors, on se tut, et tout rentra dans l'ordre.

Les Projets de Mariage, de Duval. C'est une jolie pièce, bien jouée.

Andromaque. J'ai vu aujourd'hui, pour la première fois, la célèbre mademoiselle Duchesnois, dans le rôle d'Hermione. On m'a souvent demandé à Paris laquelle me paraissait meilleure d'elle ou de sa belle rivale, mademoiselle Georges; j'éludais autant que je le pouvais de répondre positivement; mais quand on insistait, et que je me trouvais forcé de dire mon avis, je convenais franchement qu'elles ne me plaisaient ni l'une ni l'autre (1). D'abord, mademoiselle Duchesnois est beaucoup plus laide qu'il n'est permis à une actrice de l'être (2). En second lieu, outre les défauts de la *manière* française, qui sont communs à tous, elle en a qui lui sont particuliers, comme, par exemple, une espèce de chant dans la déclamation, et la manie d'appuyer de toutes ses forces sur plusieurs syllabes dans le même vers, ce qui les alonge considérablement. Chez

(1) C'est fini, voilà leur coup de grace!..

(2) Que cela est délicat et honnête! Il est vraiment gentil, ce M. Kotzebue.

elle tout est évidemment étudié ; il semble qu'elle soit toujours devant son miroir ; aucun de ses accens n'est inspiré par la nature, et ne part du cœur ; on ne voit par-tout que de l'art, et toujours de l'art. Au contraire, Talma m'a paru excellent dans Oreste ; et ne l'eussé-je jamais entendu que dans le dernier monologue d'*Andromaque*, je n'hésiterais point à le mettre au nombre des plus grands comédiens qui ont vécu et qui vivront.

Au reste, je confirme encore ici l'observation que j'ai faite lors de mon premier voyage, et qui consistait à dire que les Français n'avaient pas d'autre geste pour exprimer une noble fierté que de se tourner le dos. Cela leur arrive aussi très-souvent en d'autres circonstances (1).

Monsieur de Crac dans son petit Castel. A mon grand étonnement je trouvai cette petite farce moins bien jouée qu'à Genève.

(1) C'est ce qu'ils auraient dû faire tous en vous voyant, lorsque vous avez eu l'impudeur de revenir à Paris.

L'Orphelin de la Chine. Mademoiselle Georges, quoique défigurée par un costume chinois très-désavantageux, m'a paru très-belle dans le rôle d'Idamé. Elle est grande et forte, elle a un port de reine; on la dit âgée de dix-sept ans seulement; mais elle paraît en avoir vingt-cinq (1); elle joue bien, et ne crie pas à beaucoup près autant que sa rivale; aussi la nature lui donne-t-elle quelquefois des accens qui s'échappent du cœur. Elle m'a plu (2). Cependant elle n'a pas répondu à mon attente (3).

Il y a encore parmi les comédiens français un acteur qui remplit mal son emploi, quoiqu'il soit presque toujours important dans les pièces. Il me fallut le digérer dans *Tancrède*, où il jouait Argire; dans *Zaïre*, où il était chargé du rôle de Lusignan, et encore aujour-

(1) Ceci est peut-être encore un éloge!

(2) Tout de bon! Voilà un aveu touchant, et j'espère que mademoiselle Georges voudra bien se montrer reconnaissante.

(3) C'est dommage!

d'hui dans Zamti. Le public le hue de temps en temps. Ce qu'il y a de pis, c'est que Monvel est seul pour cet emploi; mais il est vieux et infirme.

L'Impatient a été assez bien rendu par Saint-Phal (1).

La Métromanie. Fleury est un acteur comique extrêmement fin; il a conservé tout l'esprit de l'ancien ton : c'est dommage qu'il soit trop âgé pour jouer les rôles d'amoureux.

Une nouvelle pièce de Longchamp, *le Pauvre Garçon malade*, fut interrompue par un tapage effroyable, et ne put jamais arriver jusqu'à la fin. La décoration, représentant deux chambres l'une à côté de l'autre, était fort jolie, et a été très-applaudie au lever du rideau.

(Suit l'analyse de la pièce, avec les détails de la représentation. Nous ne

(1) Ne vous y trompez pas, lecteur; ceci est une épigramme à la manière de l'auteur. On verra plus loin pour quelle raison il en veut tant à ce pauvre Saint-Phal.

rapporterons ni l'un ni l'autre, pour ne point rappeler à l'auteur un souvenir douloureux, et pour ne pas mettre sous les yeux du public des détails qui lui sont connus.)

On m'a raconté que des jeunes gens vont aux premières représentations avec des soufflets sous le bras, auxquels sont adaptés des sifflets, en sorte qu'en paraissant applaudir avec les mains, ils mettent en mouvement ces maudits soufflets, qui font alors un vacarme effroyable. Ils en ont aussi, dit-on, dans les souliers, qui sont disposés de manière qu'en se levant sur la pointe du pied et retombant sur le talon, les sifflets retentissent également dans toute la salle.

La représentation de *Misanthropie et Repentir* était retardée depuis longtemps par la maladie d'un acteur. Madame Talma, autrefois Petit-Vanhove, joua très-bien Eulalie, mais Saint-Phal fut loin de remplir mon attente. D'abord un homme aussi épais, aussi joufflu,

ne devrait pas jouer le rôle de Meinau (1). En second lieu, Meinau ne doit pas se démener ainsi; enfin il ne doit pas être vêtu comme un ouvrier. Il porte un habit bleu foncé, à l'ancienne mode, avec des boutons jaunes, une veste écarlate avec de grandes poches carrées, des culottes noires, et des bottes qui montent au-dessus du genou. Lorsque je témoignai mon étonnement en voyant ce costume bizarre, on me dit qu'il était allemand. J'eus beau dire, et montrer mon propre frac, qui avait été fait en Allemagne, on ne voulut point en démordre, et l'on persista à me soutenir que c'était le costume allemand. Enfin je terminai en disant qu'il n'y avait en Allemagne que les garçons bouchers qui

(1) Vous verrez qu'il faudra mettre un acteur au pain et à l'eau pendant six mois pour qu'il soit digne de jouer les pièces de M. Kotzebue! En vérité, ceci est par trop plaisant; c'est le comble du ridicule et de la démence; il faut que le pauvre homme ait totalement perdu la tête!... En tous cas, s'il était directeur, je ne voudrais pas être son pensionnaire à pareil prix.

fussent ainsi vêtus. Meinau se saisissait souvent la poitrine avec tant de force, qu'on était tenté de croire à chaque instant qu'il allait s'élancer dans le parterre.

Le Philinte par Molière (1). C'est un des bons rôles de Fleury. Il porte encore aujourd'hui, dans cette pièce, des nœuds d'épaule sur un habit riche, suivant l'ancienne mode. Si l'on observait généralement le costume indiqué par Molière, je n'aurais rien à dire; mais, à côté de cela, les dames paraissent vêtues à la grecque, et dans le dernier goût, ce qui produit un mélange ridicule et désagréable.

Didon. Aujourd'hui, mademoiselle

(1) Alte-là! Monsieur le connaisseur. Pour un homme qui s'avise de juger, et qui se permet de donner son opinion sur les pièces du Théâtre-Français, vous tombez là dans une erreur bien grossière, et vous nous prouvez que vous ne connaissez guère nos chefs-d'œuvre. Sachez donc que le *Philinte de Molière* (et non *par Molière*) dont vous parlez, est une suite du *Misanthrope*, composée par Fabre-d'Eglantine, et que le père de la comédie n'y est pour rien.

Georges a paru dans toute sa beauté. La peau de tigre et le carquois sur l'épaule, l'arc à la main, en font une déesse plus séduisante que Diane, et je doute que mille acteurs (1) résistassent à la tentation de la voir au bain, dussent-ils encourir mille fois plus de dangers encore; mais elle joua très-médiocrement. Je ne puis passer ici sous silence un trait du public. Quelques applaudissemens furent interrompus par un coup de sifflet; à la vérité elle ne le méritait pas : le public en sentit l'injustice, et les applaudissemens, d'abord partiels et peu nombreux, devinrent universels. Le siffleur ne se déconcerta point; à peine le silence fut-il rétabli qu'il recommença. Alors le parterre se leva spontanément, et cria pendant plusieurs minutes : *A la porte!* Mais comme on ne put découvrir le siffleur, le parterre se retourna vers l'actrice, et la dédommagea

(1) Il a sans doute voulu dire *Actéon*, car autrement cette phrase ne présente aucun sens.

de ce petit désagrément par des *bravo* à ébranler la salle. Pendant cette scène, qui dura au moins cinq minutes, la pauvre Georges souffrait plus que je ne puis le dire. Elle resta pendant tout ce temps les mains jointes, les yeux et la tête baissés. Le sang qui lui montait au visage effaçait la rougeur de son fard. Elle était vraiment belle à ravir.

L'Epreuve Nouvelle est une pièce insignifiante, mais elle est jouée avec un ensemble si surprenant, qu'elle fait plaisir à voir. Mademoiselle Mars surtout y est aimable au-delà de toute expression. Elle est adorée du public, et cependant elle est d'une modestie rare. « Je n'ai pas eu de débuts, me dit-elle; « je me suis glissée au Théâtre-Français « en jouant de petits rôles insignifians; « et cela est d'autant plus avantageux « pour moi aujourd'hui, que je n'ai « point de réputation à soutenir ». Avec cela elle est d'une douceur charmante, de la meilleure conduite, elle éloigne toutes les occasions de faire de nouvelles con-

naissances, et demeure fidèle à ses premières liaisons.

Cinna. Monvel reparut dans cette pièce pour la première fois après une longue maladie. C'est un très-bon artiste, mais le rôle de l'empereur me paraît maintenant au-dessus de ses forces ; c'est dommage que les années ne respectent pas son talent. Le premier consul était présent ; on dit qu'il ne manque jamais de venir à la représentation de cette pièce. On est curieux de voir si dans une pareille situation il dira aussi : *Soyons amis, Cinna !* Mademoiselle Georges fut ce jour-là, comme à l'ordinaire, très-belle, mais rien de plus. Talma jouait autrefois Cinna, et on l'aimait beaucoup dans ce rôle ; aujourd'hui il se laisse doubler par Lafond.

Je dois remarquer en passant que, depuis la révolution, les comédiens français ont singulièrement changé la prononciation. Ils ne disent plus *mon* cœur, *mon* sort, etc. ; mais *mun* cœur, *mun* sort. Ce qu'il y a de plus plaisant,

c'est qu'ils n'en savent rien eux-mêmes, et que c'est moi qui, pour la première fois leur en ai fait la remarque (1).

Herman et Werner, ou *les Militaires.* Production faible, que l'on voit cependant avec plaisir, sur-tout à cause de la manière avec laquelle mademoiselle Mars y joue. Il en est de même de la *Belle Fermière,* où elle est en outre parfaitement secondée par le brave Michot.

Le Babillard. Saint-Phal devrait se borner à ces rôles, et ne pas entreprendre de jouer mon Meinau (2). J'ai encore eu aujourd'hui l'occasion de me convaincre combien les Français aiment, et avec raison, à mettre de l'en-

(1) Voilà, par exemple, le comble du ridicule et de l'extravagance. M. Kotzebue nous donner des leçons de langue et de prononciation françaises!... En vérité, cela est trop plaisant!... En tout cas il ne nous en donnera pas de politesse.

(2) Encore un coup de patte à ce pauvre Saint-Phal! Il ne lui pardonnera pas d'avoir été gras pour jouer son rôle.



semble dans les représentations. Je fus, avant le lever du rideau, dans le foyer du théâtre, j'y trouvai le *Babillard* entouré de ses six dames, avec lesquelles il faisait une répétition de la scène principale. Ensuite ils se rendirent sur le théâtre, et la répétèrent encore deux fois. Aussi cela alla-t-il au mieux : un mot n'attendait pas l'autre.

Iphigénie en Tauride. Le rôle d'Oreste est un nouveau triomphe pour Talma. La vieille demoiselle Fleury n'est faite, sous aucun rapport, pour produire de l'effet dans ce rôle.

La Dédaigneuse est une comédie nouvelle, dans laquelle, ainsi que le titre l'indique, une coquette indispose et éloigne tous les hommes, jusqu'à ce qu'elle finisse par rester seule. Il y avait là-dedans de la matière pour un acte, et non pour trois. Cependant mademoiselle Mézerai est unique dans ce genre de rôle; elle joue avec une décence et une délicatesse qui ne laissent rien à desirer. A la vérité, dans cette pièce, mademoiselle

Mars cadette attire sur elle seule tous les regards. Au total, cette comédie m'a paru fort ennuyeuse, malgré les saillies dont elle était assaisonnée. Elle fut sifflée, et la présence du premier consul n'empêcha pas le tumulte d'aller toujours croissant, au point que la pièce ne put arriver jusqu'au bout. Cependant Bonaparte resta jusqu'à la fin, sans paraître faire la moindre attention à ce bruit. Si, comme on le dit, *la Dédaigneuse* est le premier ouvrage d'un jeune poète, on l'a traitée beaucoup trop sévèrement.

Le Séducteur amoureux, sujet heureux, bien choisi et bien travaillé. Le premier rôle est supérieurement joué par Fleury. Cette pièce, comme je l'ai déja dit, a été débitée avec une précision extraordinaire. On n'a pas entendu le moindre chuchotement du souffleur, et cependant les acteurs semblaient se surprendre les mots sur les lèvres, tant les répliques étaient vives.

Je ne comprends pas comment on

joue encore sur le Théâtre-Français des pièces comme le *Médecin malgré lui* (1), et comment des oreilles délicates peuvent supporter un dialogue comme celui-ci : « Va-t-elle à la chaise percée ? « — Oui. — Copieusement ? — Assez. « — Et la matière est-elle ?... etc. » On y joue aussi d'autres pièces dans lesquelles on se bat à coups de poing, et qui devraient, à mon sens, être reléguées dans les baraques de Pierrot.

Comme on le voit, ce théâtre se soutient par les pièces anciennes, car les nouvelles sont presque toutes sifflées. *Agamemnon* est la seule tragédie qui se soit soutenue, malgré les critiques sanglantes et quelquefois judicieuses, que l'on en a faites (2).

Le local est vaste et beau ; il y a six

(1) Il est certain qu'on ne devrait pas jouer les pièces de Molière sur le même théâtre où l'on représente celles de M. Kotzebue.

(2) Vous avez dit plus haut qu'elle était tombée. Mais on aurait trop à faire si l'on voulait relever toutes les inconséquences et les contradictions dont votre ouvrage est rempli.

rangs, tant de loges que de galeries, les unes au-dessus des autres, car on a pratiqué des loges jusque dans le plafond. Par-tout on entend bien, mais dans plusieurs endroits on voit mal, parce que les piliers des loges interceptent la vue du théâtre.

Académie de Musique.

Passons maintenant au grand Opéra, qui mérite, à beaucoup d'égards, d'être appelé le premier théâtre du monde. L'orchestre, les décorations, les chœurs, les machines et la danse, surpassent ce que l'on a vu de mieux. Le chant seul me paraît être une espèce de cri; on prétend l'excuser par la grandeur du local, mais c'est en vain. Pourquoi ne perd-on pas une seule note ni une seule syllabe de ce que chante madame Branchu, qui cependant ne crie pas d'une manière aussi effroyable que mademoiselle Maillard, que l'on emportera bien certainement morte de dessus le théâtre au pre-

mier jour? Souvent elle crie si horriblement dans les rôles passionnés, qu'elle ne rend plus que des sons inarticulés et inintelligibles. Si elle n'employait ce moyen que rarement, elle produirait un grand effet; mais cela lui arrive dans tous les rôles et dans chaque scène.

Adrien. La musique de Méhul me paraît dans cet ouvrage un chef-d'œuvre de déclamation. Pour que l'on se fasse une idée de l'orchestre, je me contenterai de dire qu'il y a six contre-basses. En outre, la distribution des instrumens est infiniment plus favorable pour l'acoustique que celle qu'on suit en Allemagne. L'orchestre est plus large et moins long que les nôtres. On regagne ainsi des deux côtés la place que l'on perd dans le milieu. En outre, les instrumens à vent n'étant pas si éloignés, les sons se concentrent davantage. Ici, il n'y a point de souffleur; celui qui dirige l'orchestre remplit aussi cet office. Les chanteurs sont en même temps

bons comédiens, c'est du moins un talent que l'on ne saurait contester à la criarde Maillard. Madame Branchu particulièrement, joue avec beaucoup de naturel et de grace. Tous les accessoires sont bons. Les figurans n'entrent pas deux à deux, comme une procession d'écoliers; ils ne se rangent pas non plus symmétriquement des deux côtés du théâtre; mais ils entrent en désordre, et se groupent d'une manière pittoresque. Les combats sont aussi fort bien exécutés. En Allemagne, on aurait pratiqué des escaliers pour la descente du deuxième acte; ici, on s'est contenté de ménager des saillies irrégulières, tantôt à droite, tantôt à gauche; et encore sont-elles dans l'éloignement: car sur le devant on ne descend qu'avec des cordes. — L'arc de triomphe d'Adrien est magnifique, et présente un coup-d'œil riche et brillant. — On ne baisse pas le rideau entre les actes pour les changemens de décorations. — Cependant je dois relever une invraisemblance que

j'ai remarquée à cette représentation. Un pont de pierre, soutenu sur de forts piliers, s'écroule, parce que vingt ou trente hommes passent dessus en courant. Il fallait, comme le poète l'a indiqué, mettre là un pont de bois, ou du moins, si on voulait le faire en pierre, le peindre plus frêle et plus dégradé.

Pour être placé à l'Opéra, il faut y venir de bonne heure. Beaucoup de gens apportent des livres pour se désennuyer en attendant que le spectacle commence. La salle est suffisamment éclairée pour qu'on puisse lire de tous les coins. Il serait difficile qu'on en fît autant à Berlin, car à peine y voit-on assez pour suivre, en lisant, les ariettes des opéra qu'on représente.

Le poète Duval a transformé très-heureusement mes *Hussites* en grand opéra; et si Méhul, qui doit en faire la musique, les embellit de tous les charmes de sa vive et brillante imagination, comme il l'a fait dans *Adrien*, l'ouvrage

ne peut manquer d'avoir un très-grand succès (1).

Anacréon (de Chérubini) est une production ennuyeuse, dans laquelle on trouve tout au plus la matière d'un opéra-comique en un acte. Sans les accessoires en tout genre dont elle est ornée, cette pièce ne mériterait pas d'être vue.

Le Jugement de Pâris, ballet-pantomime de Gardel, est mal conçu et mal composé. Il est tout aussi ennuyeux dans son genre que l'*Anacréon*. Le premier acte ne tient pas à l'action, il ne consiste qu'en jeux et en exercices, dans lesquels Pâris agace une foule de bergères. Il se termine par la mort d'un lion qui s'était jeté sur le troupeau de Pâris, qui l'abat et le perce de son javelot. — En arrivant à Berlin, je vis avec plaisir que l'on y avait confirmé le jugement que j'avais porté à Paris sur ce ballet.

---

(1) Vos *Hussites* n'ont pas été joués à l'Opéra, ni en opéra, on en a fait un mélodrame, qui a été représenté sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Ce sujet-là n'est pas heureux.

Quand on le donne sur le théâtre du roi, on commence indistinctement par le premier ou par le second acte, ce qui prouve incontestablement que le premier est tout-à-fait hors d'œuvre. — Quand donc les maîtres de ballet (à moins qu'ils ne soient poètes) cesseront-ils de se mêler de la composition, pour s'en tenir seulement à l'exécution? La composition devrait être exclusivement réservée aux poètes distingués, car le plan d'un bon ballet est presque aussi difficile à tracer que celui d'un drame; et, dans le fait, il y a fort peu de différence.

Saül est une espèce de salmigondis, dans lequel on a rassemblé plusieurs morceaux choisis des meilleurs maîtres: il produit un fort bon effet; il y a entre autres un chœur de Hendel qui m'a arraché des larmes. Il faut convenir aussi que l'exécution en est parfaite. J'eus encore là l'occasion d'admirer l'accord incroyable qui règne dans toutes les parties de cette immense machine.

Les marches de troupes, qui sont si bien exécutées ici, me rappelaient nos figurans, qui ressemblent toujours à un troupeau d'oies. Ces enfans qui dansent devant David en effeuillant des roses, m'ont fait le plus grand plaisir.

Les Noces de Gamache, autre ballet fade et insipide (1). Celui qui joue le rôle de don Quichotte s'en acquitte très-bien. Son Rossinante et l'âne de Sancho-Pança sont des animaux vivans, ce qui excite une grande joie parmi le public de Paris.

La Caravane du Caire, de Grétry, m'a très-médiocrement amusé (2).

(1) Les Parisiens ne l'ont pas jugé comme M. Kotzebue, car il ne manque presque jamais de faire recette chaque fois qu'on le donne; à moins que M. Kotzebue ne conclue de là que les Parisiens n'ont pas le sens commun; ce qu'on serait tenté de croire quand on se rappelle leur engouement pour *Misanthropie et Repentir*, qui a duré près de six mois.

(2) Quel coup pour ce bon Grétry! Ah! de grace, M. Kotzebue, montrez-vous moins cruel, et n'abusez pas ainsi de l'avantage que vous donnent sur nous vos connaissances en tout genre, et sur-tout en musique; ménagez la sensibilité d'un vieillard aimable, à qui les

Au contraire, le *Devin du Village*, de Rousseau, m'a beaucoup intéressé. Le public me parut extrêmement ému à cette représentation; et, ce qui arrive rarement à l'Opéra, il fit répéter un air. Madame Branchu honore la mémoire de Rousseau en chantant sa musique d'après ses intentions. La haute-contre s'est permis de défigurer son chant par des broderies ridicules, et que je trouve toujours impardonnables, mais particulièrement dans cette pièce.

Sémiramis est d'un jeune compositeur, élève du Conservatoire, et qui fait honneur à cet établissement. La pompe du spectacle est magnifique; on distingue et on applaudit avec enthousiasme

---

éloges d'un grand nombre d'étrangers de marque, de personnages illustres, et les applaudissemens de la France entière, avaient donné peut-être quelque confiance dans son mérite, et le sentiment flatteur d'une célébrité justement acquise, par les chefs-d'œuvre dont il n'a cessé, depuis quarante ans, d'enrichir la scène lyrique, et qui, par un arrêt émané de votre tribunal infaillible, voit en un instant se dissiper cette auréole brillante qui l'entourait: *Risum teneatis amici!* Ah! M. Kotzebue, quelles oreilles vous avez!

une danse militaire, parfaitement bien exécutée. Le coup de tonnerre qui brise le tombeau de Ninus m'a fait trembler (1). Quelles décorations!.... avec quelle vérité, quel art, on a représenté dans l'éloignement ces fameux jardins suspendus, cette superbe tour de Babylone! Si je comparais à cela notre volcan dans *le Labyrinthe* (2)!... Ah, Dieu!... — Je regarde comme une grande faute que l'on fasse revenir Sémiramis en scène pour la faire mourir après la victoire.

Le ballet intitulé *le Retour de Zéphyre* est mauvais; à coup sûr il aurait été sifflé à Vienne. On ne le supporte à Paris que par le plaisir qu'on éprouve à voir danser Duport, qui est réellement étonnant, et qui, quoique très-jeune, surpasse déja Vestris. Il possède entre autres, le talent merveilleux et extra-

(1) M. Kotzebue a les nerfs délicats!

(2) Opéra qui fait suite à la *Flûte enchantée*, et dont Winter a composé la musique.

ordinaire de pirouetter quarante ou cinquante fois de suite sur le talon, avec une adresse et une agilité prodigieuses. Seulement comme il est certain d'être applaudi d'une manière étourdissante, il emploie ce tour de force trop souvent; mais les Parisiens ne se lassent pas de le voir.

Hécube. J'ai déja oublié le nom de l'auteur; ce qui prouve que la musique n'a pas produit un grand effet sur moi. Il y a cependant de jolies choses (1); la dernière décoration est d'une beauté au-dessus de toute expression. Le mur du fond s'écroule, et laisse voir Troie livrée aux flammes; ces flammes ne sont pas seulement un feu de théâtre; l'illusion est complète, on croit réellement voir brûler la ville; les édifices s'affaissent, les colonnes s'écroulent, tout présente l'image de la destruction. Au mi-

(1) *Jolies* n'est pas le mot. Cette musique est d'un compositeur nommé Fontenelle, qui annonce de belles dispositions, et qui parait s'être sur-tout bien pénétré des conceptions sublimes de Gluck.



lieu des ruines fumantes, Enée emporte son vieux père; et enfin l'on voit sortir le fameux cheval de bois, d'un épais nuage de fumée. C'est là le dernier degré de l'illusion.

On représente encore de temps en temps les ballets de *Télémaque* et de *Psyché;* mais ils ne sont plus exécutés comme je les ai vus il y a treize ans.

Le desir que j'avais de voir tous les théâtres de Paris ne m'a pas permis de fréquenter l'Opéra aussi souvent que je me l'étais proposé d'abord. L'administrateur actuel, Bonnet, est, comme ses prédécesseurs, en butte à des critiques extrêmement sanglantes. Telle est, au reste, la récompense de tous ceux que Dieu dans son courroux a condamnés à diriger un théâtre; peu de gens savent, et beaucoup feignent d'ignorer, ce qu'il faut d'activité, de connaissances, et surtout de patience, pour cet emploi. Tous ceux qui vous entourent n'ont en vue que leur intérêt personnel; ce que vous leur faites de bien est à peine remarqué,

et les torts les plus légers sont envenimés, les plus petites fautes sont relevées et blâmées avec une rigueur excessive. Bonnet se donne réellement des soins dignes d'éloges. Cependant il n'est pas tout-à-fait libre, car il est sous les ordres d'un préfet du palais. Aussi n'est-il pas étonnant que l'on ait ici beaucoup de prévenances et d'égards pour le premier consul. Un exemple va le prouver: Mon compagnon de voyage, Weber, directeur de la musique de Berlin, et compositeur distingué, qui marche sur les traces de Gluck, avait fait entendre une de ses symphonies dans un concert public; l'excessive modestie qu'il ajoute à son mérite avait tellement intéressé en sa faveur l'administration du grand Opéra, qu'on lui a offert, sans qu'il le demandât, de composer la musique d'un opéra, honneur qui a été rarement accordé à beaucoup de gens qui s'en sont vantés. La difficulté était de choisir un bon sujet (1). Je m'offris pour faire le plan,

(1) Que ne s'adressait-on à M. Kotzebue ?

on accepta ; je le fis en effet, et le hasard voulut que le sujet d'*Eginhard et Emma* me revînt dans la tête (1). A peine l'administration eut-elle vu le titre (*la Fille de Charlemagne*), qu'elle consentit avec empressement à recevoir l'ouvrage, et pour de bonnes raisons (2).

Opéra-Buffa.

Malgré la dépense que fait le gouvernement pour ce théâtre, et la protection particulière que lui accorde Bonaparte, il est très-médiocre ; il a un ténor (*Noz-*

---

(1) Ce n'est pas le hasard, mais bien votre mémoire qui vous a servi dans ce cas. Le sujet d'*Éginhard et Emma*, qui vous est si heureusement *revenu* dans la tête, a été traité pour le théâtre allemand, par un de vos compatriotes, qui en a fait un drame en cinq actes ; mais vous ne vous êtes pas fait plus de scrupule de donner comme de vous, à Paris, l'ouvrage d'un auteur allemand, que vous n'en avez de présenter à l'Allemagne, comme le fruit de votre imaginative, des pièces françaises traduites littéralement et dont vous changez seulement le titre.

(2) Nous allons donc entendre à l'Opéra des vers français de M. Kotzebue ! Cela doit être plaisant, à en juger par la manière dont il écrit la prose.

zari) qui chante bien, et un bouffon qui ne joue pas mal. Comme je ne suis pas connaisseur (1), je me tais sur madame Strina-Sacchi. On n'y joue presque jamais que d'anciens opéra. Pendant mon séjour à Paris, on se proposait de confier cette entreprise à des actionnaires; mais le public n'y prit aucun intérêt. C'est vainement que le gouvernement donne 60,000 francs par an, et que Bonaparte paie sa loge 12,000 francs; ce spectacle ne pourra se soutenir, parce que l'on n'aime point ce genre à Paris, et que l'on n'en veut pas.

Théâtre-Feydeau.

On nomme ainsi l'Opéra-Comique

(1) Ah, mon dieu! quel acte d'humilité! Malheureusement cela vous prend un peu tard. Il est fâcheux que vous ne vous avisiez de convenir de votre insuffisance qu'après avoir tranché sur tout à tort et à travers, mais du moins cela nous met à l'aise, et nous ne craindrons pas de nous être trompés dans le jugement que nous avons porté sur vous, puisqu'il vous plaît de le confirmer par un aveu sincère et modeste.

français ; c'est un charmant spectacle, très-suivi, et avec raison. La salle, qui présente deux colonnades placées l'une au-dessus de l'autre, est très-jolie. L'orchestre est fort bon, les décorations très-fraîches. Plusieurs des chanteurs que l'on y entend réunissent à ce talent celui d'être assez bons comédiens ; ceci s'applique sur-tout à Elleviou, qui est l'acteur par excellence, et le héros de ce théâtre. J'ai vu *la Reine de Golconde*, *Saint-Foix* ou *le Coup d'épée*, charmant petit opéra de Duval, musique de Tarchi ; *ma Tante Aurore*, par Lonchamp, musique de Boyeldieu ; *la Soirée orageuse*, *le Trente et Quarante*, et *le Calife de Bagdad*, dans lequel Elleviou joue si bien, que l'on serait tenté de l'embrasser à chaque instant, si l'on en avait la possibilité (1). Toutes ces pièces m'ont beaucoup amusé, et j'engage les auteurs allemands à traduire celles qui ne sont pas encore connues sur nos théâtres.

(1) Ah ! Ah !

Théâtre-Louvois.

Ce théâtre, à la tête duquel est le brave Picard (1), auteur de tant de comédies amusantes, est exclusivement consacré à Thalie; Melpomène n'y paraît jamais. La salle est assez grande, et bien décorée; cependant je n'approuve pas le goût actuel des Parisiens, qui mettent par-tout des griffons : on en voit dans presque tous les théâtres. En les employant avec discernement et sans profusion, cela est d'un effet agréable; mais quand toutes les loges en sont garnies du haut en bas, ce but est manqué. Le

(1) Le lecteur pourra s'étonner de rencontrer aussi souvent cette épithète *brave*, accolée à des noms d'individus qui ne sont pas essentiellement connus ou renommés par leur bravoure, et qui peut-être n'ont jamais eu l'occasion de la déployer. Mais je ne connais pas en français d'expression qui rende dans toute son étendue le sens que les Allemands attachent à ce mot. On appelle *brave homme* en Allemagne celui qui réunit toutes les qualités les plus aimables du cœur et de l'esprit, et certe, en parlant de Picard, il ne pouvait trouver d'épithète plus convenable et plus juste.

théâtre Louvois possède plusieurs talens distingués. Picard et son frère sont de fort bons comiques; mais Vigny s'y fait particulièrement distinguer. Je le vis pour la première fois dans *le Vieillard et les Jeunes Gens*, et j'en fus enchanté. Il y a fort peu de comédies qui aient été écrites aussi à propos que celle-là. L'orgueil misérable de la jeunesse d'aujourd'hui, qui veut tout savoir, et tranche sur tout (1), est ici puni d'une manière frappante. Je pense que cette comédie ne peut pas être traduite, mais seulement imitée, en allemand, car ce pays fourmille aussi bien que la France des originaux que l'auteur y a représentés. On m'avait beaucoup vanté *la Suite du Menteur*, elle n'a pas rempli mon attente. Je suis étonné que les Français, quelquefois si chatouilleux, aient souffert sans murmure qu'une jeune per-

(1) Vous auriez dû profiter de la leçon, car votre livre nous prouve, jusqu'à l'évidence, qu'à un certain âge, on est aussi quelquefois atteint de cet *orgueil misérable* que vous semblez n'attribuer qu'à la jeunesse.



sonne honnête vînt trouver en prison un homme qu'elle ne connaît pas, pour s'offrir à lui. Comme on aurait crié en Allemagne si j'avais hasardé pareille chose dans une de mes pièces (1)! Quoiqu'elle soit très-médiocrement jouée, cependant on a beaucoup applaudi les acteurs, non-seulement en entrant et avant qu'ils eussent ouvert la bouche, mais encore à leur seconde et même à leur troisième entrée. Cela me déplaît.

Il est étonnant que *la Petite Ville* soit mieux jouée à Berlin qu'à Paris, où elle a été montée sous les yeux de l'auteur. En revanche, *Médiocre et Rampant* est parfaitement joué. J'attendais davantage *du Vieux Comédien*, que tout Paris va voir. Certe, quoique la scène allemande soit encore à son berceau (à ce que disent les Français), on n'y souffrirait pas que deux pères déguisés en foux, parussent ainsi devant leurs enfans, et fissent des

(1) C'est qu'il y a une furieuse différence entre Corneille et M. Kotzebue.



extravagances au point de les faire rougir. Au reste, cette pièce a quelque ressemblance avec mes *Infortunés*, qui, d'après l'aveu même de Picard, lui ont fourni la première idée de *son Vieux Comédien.*

Le même auteur a plus heureusement employé une idée déja fort heureuse, dans une petite comédie intitulée *Monsieur Musard. Muser,* qui était jusque-là un mot inconnu dans la langue française (1), signifie être toujours occupé, mais jamais à ce qui réclame nos soins. Ainsi *Monsieur Musard* est, à proprement dire, un fainéant occupé, comme l'a tracé Lessing il y a plus de quarante ans. On trouve à Paris (2) beaucoup d'originaux de cette copie. La première représentation fut accueillie avec trans-

(1) Cela vous plaît à dire. C'est, au contraire, un vieux mot dont on se servait souvent autrefois, et qui est très expressif. Notre ancien proverbe : *Qui refuse, muse,* en est la preuve.

(2) Et ailleurs, car, à Vienne, à Londres, en Russie, ou dans le Mexique, tous les hommes sont formés sur le même modèle.



port. Dès que le rideau fut baissé, tous ceux qui connaissaient Picard se précipitèrent sur le théâtre et dans sa loge pour le complimenter, l'embrasser et le suffoquer. Dieu sait si tous étaient sincères dans leurs éloges et leurs démonstrations affectueuses! (Il y avait beaucoup d'auteurs.) Dans le fait, je crois que les auteurs français ne sont pas aussi jaloux que les nôtres. A la troisième représentation, il fallut évacuer l'orchestre pour faire place aux spectateurs.

Théâtre du Vaudeville.

Ce spectacle ne peut convenir qu'à des Français. D'abord, ces chants des rues que l'on appelle *vaudevilles* se ressemblent parfaitement : il suffit d'en entendre un pour les connaître tous; en second lieu, les pointes et les épigrammes des couplets ne portent que sur des objets qui n'ont de sel qu'à Paris, et qui le plus souvent n'y sont à la mode qu'un jour. J'y ai vu plusieurs pièces qui

m'ont ennuyé, entre autres *Cassandre Aveugle;* mais je dois excepter *Fanchon la Vielleuse* et *Berquin,* toutes deux de Bouilly. Le rôle de Fanchon est très-bien joué par madame Belmont; mais j'ai prédit que notre madame Unzelmann la surpasserait. Dans *Berquin*, j'ai vu une mère de laquelle on attendait de la modestie et de la décence, mais qui me parut une fille échappée des entresols du Palais-Royal (1).—La salle est assez jolie.—Le public a adopté ici un singulier usage. On n'ose pas laisser pendre en dehors d'une loge le plus petit bout d'un schall, sans que le parterre s'écrie aussitôt: « Otez le schall ». Si la dame n'obéit pas à la minute, le bruit redouble, et l'on crie alors : « Jetez le schall ! à bas le schall »! Presque toujours les dames sont forcées de céder à ces bruyantes demandes. Quand elles résistent, le tapage dure

(1) Je ne devine pas quelle est l'actrice qu'il traite d'une manière si aimable. J'ai vu souvent jouer ce rôle par madame Belmont, et je ne croyais pas qu'elle l'eût abandonné.

jusqu'à ce que la police s'en mêle, et vienne dans la loge de la dame pour l'inviter à céder au vœu du public, ou bien on crie : « A la porte » ! On n'ose pas non plus, dans les loges, tourner le dos au public, sans entendre crier : « Ne tournez pas le dos, c'est vilain » !

Une parodie d'*Agamemnon* eut un grand succès à ce théâtre, pendant mon séjour à Paris. On y relevait avec esprit les défauts de la pièce. Plusieurs couplets m'ont paru jolis. L'arlequin (Laporte) singeait à merveille le jeu de Talma. Mademoiselle Duchesnois était présente ; mais elle fit contre fortune bon cœur, et rit beaucoup de la parodie.

Les théâtres dont j'ai parlé sont les principaux de Paris, et ceux qui sont plus particulièrement féquentés par le beau monde. Je ne puis m'empêcher de publier ici, et avec reconnaissance, la conduite délicate des administrations de ces différens théâtres, qui toutes, et à l'envi l'une de l'autre, se sont empressées de m'offrir mes entrées, tant au spectacle que

sur le théâtre ; et quoique dans un séjour aussi court j'aie dû considérer cette attention comme une déférence et une marque d'estime, plutôt que comme un moyen d'épargner ma bourse, cependant j'y ai été d'autant plus sensible, que peu de temps auparavant il m'avait fallu payer pour voir mes propres pièces, dans quelques villes d'Allemagne.

Théâtre - Montansier.

Ce théâtre, placé au Palais-Royal, ne représente jamais que des farces. En effet, Brunet est un excellent farceur; il est difficile de le voir sans rire. Il excelle sur-tout dans les Jocrisses, caractère qui ressemble comme deux gouttes d'eau au Pierrot italien. C'est une espèce de lourdaud, d'imbécille, qui gâte tout en voulant bien faire. *Le Désespoir de Jocrisse* est déja connu en Allemagne; mais il existe une série considérable de ces farces. Par exemple, on donnait aujourd'hui *Une Heure de Jo-*

crisse (1), *Cri-Cri dans son Ménage*, et *Vadé à la Grenouillère*, qui sont à-peu-près de la même force; tout cela est de la plus grande trivialité. Quoique Brunet ait réellement un jeu comique, cependant ses plaisanteries tiennent trop à la localité; elles sont d'ailleurs tellement lardées de calembourgs, qu'elles se trouvent par là hors de la portée des étrangers, à moins qu'ils n'aient une grande connaissance de la langue. Ce théâtre est sur-tout fréquenté par les jeunes gens; qui y sont attirés par les vierges complaisantes que l'on y trouve. Tout est permis sur ce théâtre; on y supporte, on y applaudit même, les plaisanteries les plus graveleuses et les plus indécentes. J'y ai entendu un huissier dire « Une « femme ne redoute jamais une prise « de corps » ! et cette platitude excitait des éclats de rire universels et inextinguibles.

---

(1) Suit l'analyse de la pièce, dont je n'ai pas jugé à propos de régaler mes lecteurs.

Théâtre de la Porte S.-Martin.

La salle est grande et belle. L'Opéra y jouait autrefois. Depuis qu'il n'y est plus on l'a agrandie au lieu de la rapetisser, et Dieu sait pourquoi; car je doute qu'elle se remplisse souvent. On donne aussi à ce théâtre des pièces à grand spectacle. j'y ai vu les *Charbonniers de la Forêt-Noire*. Les décorations y sont belles, la troupe assez bien choisie, et les pièces supportables.

Ambigu - Comique.

La décoration de cette salle est singulière; on y voit des colonnes gothiques, des bas-reliefs grecs, et des draperies à la française; trois rangs de loges et des galeries dans le fond et derrière les loges. Ce genre de construction, qui paraît être adopté dans plusieurs théâtres de Paris, est très-avantageux pour les recettes, en ce qu'il n'y a pas de terrain perdu.

Une des pièces les plus courues de ce théâtre est les *Mines de Pologne.* Dans le fait, on ne peut disconvenir que l'auteur n'y ait fait preuve d'une grande richesse d'imagination. Les décorations sont charmantes, les acteurs ne sont pas mauvais, mais le ballet ne vaut rien. Ce théâtre est particulièrement consacré aux mélo-drames : on appelle ainsi des drames mêlés de musique. Ce genre nouveau est très-goûté à Paris.

Théâtre de la Cité.

Une jolie salle, et passablement grande. J'y ai vu un acte de *Misanthropie et Repentir.* Le costume de Meinau était le même qu'au Théâtre-Français (1). C'est fini, *C'est le costume allemand,* dit-on, ainsi on ne le changera pas. L'actrice qui jouait madame Muller, n'avait certainement jamais connu le repentir.

---

(1) Quel désespoir !

Théâtre de la Gaieté.

La salle est fort jolie, et décorée avec infiniment de goût (1). Au lieu des éternels griffons que l'on trouve par-tout sur le devant des loges, on voit ici de charmans petits génies qui supportent des guirlandes de fleurs ; je ne me rappelle pas d'avoir jamais rien vu de plus joli et de plus agréable à l'œil (2). C'est-là que j'ai vu *Madame Angot au Serrail de Constantinople* (3). Ce personnage de madame Angot, est une caricature dans le genre du *John Bull* anglais. On y entend, dans toute son énergie et sa pu-

(1) Il s'y connaît ! C'est la plus laide de Paris.

(2) Et voilà l'homme qui ose juger *le Laocoon, la Vénus de Médicis, la Descente de croix, la Transfiguration*, et tous nos chefs-d'œuvre ! Quelle pitié ! Apparemment il avoit dîné au *Cadran bleu.*

(3) C'est à l'Ambigu-comique qu'il a vu cette pièce, et non pas à la Gaieté ; mais il faut l'excuser, comme je l'ai dit plus haut, le cher homme n'était pas en état d'y voir ce jour-là.

reté, le jargon énergique des poissardes de la halle. Ce rôle est joué par un homme, ce qui le rend encore plus plaisant.

J'y ai vu représenter la *Pucelle d'Orléans*, dont je vais donner une idée, pour faire voir ce que l'on a pris à Schiller. (Suit l'analyse). Sans doute je suis loin de vouloir établir un parallèle entre Schiller et Cuvelier : le premier a trop d'avantage sur les Français, pour tout ce qui tient au dialogue, à l'élévation et au génie; mais j'ai voulu prouver que le plan de Cuvelier est pour le moins aussi extraordinaire, aussi bizarre, que celui de l'auteur allemand, et qu'il est infiniment plus mauvais.

Théâtre-Olympique.

C'est une des plus jolies salles que l'on puisse voir. Mais les acteurs y sont très-médiocres ; aussi ce théâtre est-il fort peu suivi.

Théâtre-Molière.

La salle est digne en effet de se décorer du nom de Molière. Toutes les loges ont des glaces dans le fond; les décorations sont jolies, les costumes riches et frais; bref, je n'y ai vu de mauvais que les acteurs et les pièces.

Théâtre des Jeunes Artistes.

J'y ai vu la *Naissance d'Arlequin,* ou *Arlequin dans un Œuf,* féerie ornée de décorations, danses, chants, pantomime, musique, etc., et si bien exécutée, que même dans les grandes villes d'Allemagne, une telle pièce, ainsi rendue, aurait attiré beaucoup de monde. L'Arlequin m'a étonné par l'adresse et la vivacité qu'il met dans ses travestissemens à vue.

Théâtre du Marais.

Cette salle, qui est dans le style grec (1), est fort jolie. Mais les comédiens ne sont que des marionnettes.

Théâtre de l'Ecole Dramatique.

La salle, les acteurs, les pièces et le public sont au même niveau; tout est au-dessous de la critique. Dans la loge où j'étais, se trouvaient des messieurs et des dames qui firent venir de la bière; pour mon malheur elle était bonne, elle fit sauter le bouchon, et mon habit fut en un instant tout couvert de mousse.

Théâtre des Petites Variétés du Palais-Royal.

Le local est petit, étroit, mesquin, et mal arrangé. On y voit des marionnettes

(1) C'est du style gothique, s'il en fut jamais. Il paraît que M. Kotzebue n'est pas plus fort sur l'architecture que sur la peinture, la sculpture, la musique, l'histoire naturelle, etc.

fort jolies ; mais, grand Dieu ! de quels excès d'indécence n'ai-je pas été témoin ! Une de ces marionnettes défait ses culottes, et montre tout ce qu'elle doit cacher (1).

Outre ces dix-sept théâtres, il en existe encore, si je ne me trompe, deux ou trois que je n'ai pas visités. Je termine par une chose qui m'a choqué. Je vis plusieurs fois annoncée, dans les journaux de Paris, à je ne sais quel théâtre, une pièce nouvelle intitulée : *Un Trait de générosité d'Alexandre Ier* ; mais on n'osa pas la jouer. Pour quelle raison ?

---

(1) Cela est beaucoup moins indécent que votre conduite, et vos écrits sur la France !

CHAPITRE XXI *et dernier.*

Notes tirées de mes Tablettes. Mélanges et Remarques diverses.

Ce n'est pas dans tout Paris que l'on dîne aussi tard. Dans les quartiers éloignés et tranquilles de cette ville, on a encore conservé les anciennes coutumes. Un gourmand a calculé qu'un bon mangeur peut, dans Paris, être à table toute la journée. A cet effet, il faut qu'il se rende à neuf heures du matin au faubourg Saint-Germain, où demeurent les employés et commis; là, il peut avoir sa part d'un déjeûner à la fourchette, que ces messieurs prennent avant d'aller à leurs bureaux. A onze heures on déjeûne dans la plupart des maisons du faubourg Saint-Honoré. De là il peut aller à la Chaussée-d'Antin chez quelques jeunes gens du bon ton, qui montent à cheval à une heure, mais qui mangent aupar-

avant des huîtres, et boivent du vin de Champagne. Il peut alors laisser dormir le beau monde de la Chaussée-d'Antin, et aller vîte au Marais. Là, les familles de l'ancienne robe dînent presque à midi; il s'assied à leur table jusqu'au moment où les juges et avocats reviennent chez eux (dans la cité) avec un grand appétit. Il s'y rend promptement, et y demeure jusqu'à ce que les honnêtes gens du faubourg S.-Germain et du Marais prennent leur repas du soir. Il n'y peut manger que quelques morceaux, car il doit retourner bien vîte à la Chaussée-d'Antin; c'est à cette heure que l'on y dîne dans les meilleures maisons. Après cela il lui reste encore quelques momens pour prendre des glaces aux environs de quelque théâtre. Dès que la toile est baissée, il peut aller à un thé, où l'on ne sert que des mets très-solides, comme je l'ai remarqué plus haut. Il va ainsi, sans s'en apercevoir, jusqu'à deux heures du matin, et naturellement il trouve alors un souper suivant l'ancienne

coutume. Si l'estomac de notre héros est encore en état de supporter quelque chose, à quatre heures du matin il peut se rendre dans la maison de jeu la plus voisine, où l'on sert ce qu'on appelle un réveillon; et de là, étant bien garni, bien lesté, regagner enfin son gîte, et dormir trois ou quatre heures, pour recommencer après, s'il lui plaît, la même tournée.

Autrefois il n'était pas du bon ton qu'une petite-maîtresse fît voir qu'elle pouvait manger avec appétit. Elle devait toujours, semblable à l'alose de la Chine ou dorade (1), faire semblant de n'avoir besoin pour vivre que d'un verre d'eau fraîche tous les deux jours. Si la nature lui avait donné un estomac rebelle à ce régime, elle était obligée alors de bien manger avant de sortir de chez elle. Aujourd'hui il n'est plus besoin de ces

(1) Encore une comparaison au moins aussi neuve que les autres!

estomacs de parade. Les jeunes et jolies dames mangent des entrées, du rôti, des patés, des truffes; vraiment il y a du plaisir à les voir. Autrefois elles buvaient à peine un verre de vin; aujourd'hui elles *avalent* (1) des liqueurs, du punch, et font sauter les bouchons du vin de Champagne. Autrefois elles pouvaient à peine marcher, à cause de leurs souliers étroits; aujourd'hui elles montent à cheval, quelques-unes même apprennent à nager. En un mot, ce sexe délicat et faible, a pris toutes les habitudes des hommes les plus rudes et les moins cultivés (2). Je pense cependant que nos mères et nos grand'mères n'avaient pas tort de garder de la réserve sur ce point; car les dieux et les dames, pour s'attirer constamment nos respects, doivent ne laisser apercevoir aucun besoin des sens. On se représente toujours une amante comme un être immatériel,

(2) L'expression est galante, et tout-à-fait choisie!

(1) L'éloge est court, mais il est aimable.

et on la voit avec peine manger avec beaucoup d'appétit (1).

Depuis la révolution, l'imagination des peintres français semble avoir pris une teinte plus sombre. Le *Marcus Sextus* de Guérin; le *Brutus* de David; le *Bélisaire* de Gérard, etc., en sont déja des preuves. J'ai remarqué chez le poète Arnault un dessin qui est un nouvel exemple de ce que j'avance. Au bord d'une mer orageuse, on voit une longue suite de rochers, et point de campagne dans l'éloignement. Sur un des rochers est un homme qui vient de se sauver du naufrage; sa femme et son enfant sont morts et étendus devant lui. Il ne voit aucun moyen de salut; il est entièrement nu, mais il ne s'en aperçoit pas dans cet instant cruel. Il est à genoux, l'œil fixé sur sa femme et son

(1) Ainsi M. Kotzebue met à la diète ses femmes, ses maîtresses, et les acteurs qui jouent ses pièces! Il a raison; je crois qu'il est peu de Françaises qui voulussent s'accommoder à ce régime.



enfant, sa main est posée sur le cœur de la première, pour voir s'il lui reste encore un souffle de vie. Son regard désespéré dit *Non.* Je ne voudrais pas avoir ce dessin dans mon appartement; sa vue excite la tristesse et la douleur.... C'est encore la preuve que les peintres français sont de bons poètes. Nos propyléistes (1) allemands ne sont que des artistes.

(Je passe une citation du Courrier de Paris (*Pariser Laufbericht*) qui occupe une page.)

Entre les qualités requises pour une bonne nourrice à Paris, il paraît qu'il faut qu'elle soit brune; au moins, toutes celles qui se font annoncer dans les affiches, se font recommander à ce titre.

Un maître à danser qui veut avoir

(1) Je n'ai pas trouvé ce mot, et ne puis en soupçonner la signification.

des écoliers doit annoncer qu'il apprend en même-temps à jouer du tambour de basque.

Un certain docteur *Braun* se servit, de mon temps, d'un moyen nouveau et inconnu pour s'attirer la vogue. Il fit imprimer sur une grande feuille, et afficher à tous les coins de rue, l'histoire de sa vie, les lieux où il avait étudié et voyagé, quels avaient été ses maîtres, etc.

Malgré toutes les espèces de charlatanisme, il paraît qu'on parvient encore à Paris à une vieillesse assez avancée; car dans une feuille du jour, où il y avait vingt-huit annonces de morts, il se trouvait dans le nombre huit personnes âgées; savoir, une de 95 ans, deux de 81, et les autres de 79, 76, 70, 65, et 63.

Les jugemens qu'on a portés sur mon compte dans les feuilles publiques m'ont beaucoup amusé, et il ne se passait pres-

que pas un jour sans que je fusse à même d'en lire quelqu'un. Dans l'un de ces jugemens on se plaignait avec beaucoup d'amertume de ce que j'étais le seul étranger dont les pièces eussent l'honneur d'être représentées sur les théâtres de France (1), soit en entier, soit avec quelques *légers* changemens (2),

---

(1) Cela est faux : avant vous, Calderon, Shakespeare, Iffland, Shéridan, Schiller, Goëthe, Lessing, Goldoni, et beaucoup d'autres, avaient eu cet honneur.

(2) *Légers !* cela vous plait à dire. Avisez-vous, pour voir, de faire représenter, je ne dis pas aux Français ou à l'Opéra, car on n'en voudrait point, mais sur les théâtres du second ordre de Paris, quelques-unes de vos pièces, avant qu'un auteur français y ait mis la main, enfin telles que vous les avez conçues, comme par exemple, *Jeanne de Montfaucon, les Croisés, l'Enfant de l'Amour, Beniowski, les Calomniateurs, le Comte de Bourgogne, Frère Moritz, Gustave Wasa, la Vierge du Soleil, la Mort de Rolla, les Indiens en Angleterre, le Sultan Wampom, Pauvreté et Générosité, l'Esclavage des Nègres, le Mariage d'argent, l'Epigramme, les Deux Klingsberg*, et d'autres, qui ont obtenu du succès en Allemagne ; et vous m'en direz des nouvelles! Les sifflets du parterre rabattront votre orgueil, et vous prouveront qu'il ne suffit pas en France d'une ou deux scènes pathétiques pour faire réussir une pièce en cinq actes ; ils vous apprendront qu'on n'y laisse pas faci-

tous les autres auteurs n'ayant fourni que des canevas.

---

lement passer des inconvenances telles que celles que vos ouvrages présentent à tout moment; qu'on y fait sévèment ce qu'on appelle la guerre aux mots, et qu'enfin quelques traits heureux dans le dialogue ne feraient point oublier ou tolérer vos niaiseries sentimentales, vos tours de passe-passe, vos changemens de décoration dans le même acte, vos expressions hasardées, le défaut d'ordre et de conduite, l'absence totale de comique, l'irrégularité choquante de ces ouvrages; et ne sauraient les garantir d'une chute complète. Soyez donc moins vain d'un succès qui a tenu primitivement à ce que *Misanthropie et Repentir* a été joué la première fois pour ainsi dire en *impromptu* et comme *incognito*, dans un quartier éloigné, sur un théâtre très-peu suivi, (l'Odéon, ancienne salle de la Comédie-Française, qui a été brûlée depuis.) et devant un public peu nombreux (on n'a fait que 3 à 400 liv. de recette à la première représentation). Sachez en outre que cette pièce a été jugée comme production étrangère, et que dès lors on s'est montré plus indulgent qu'on ne l'aurait été pour un ouvrage français. Le public et les journaux ont dit: *Cela n'est pas mal pour un drame allemand.* Mais encore une fois, persuadez-vous bien, si votre orgueil peut s'accoutumer à cette idée, que vous ne seriez en France que parmi les auteurs du cinquième ou sixième ordre, qu'il y en a vingt à Paris qui l'emportent sur vous, et qu'enfin vous y seriez à peine remarqué, si vous aviez l'honneur de compter parmi eux.

Ce que j'avance, je le prouve, et d'une manière incontestable.

Beaucoup de pièces françaises, non pas de la première



« Comment se fait-il, ajoutait notre
« critique, que ces drames médiocres
« se soutiennent? — Par le jeu des
« acteurs. — Point du tout; car les
« mêmes acteurs ne peuvent pas empê-
« cher la chute de beaucoup d'autres
« pièces infiniment meilleures. On y
« revient toujours pour pleurer, et pour
« se moquer à la fin de ceux qui ont

---

classe, mais comme je l'ai dit plus haut, de vingt ou trente auteurs différens, et qui ne sont pas tous d'un égal mérite, ont été traduites par vos compatriotes et par vous-même, qui n'avez pas dédaigné de vous les approprier et de les revêtir de votre nom illustre; elles l'ont été littéralement, sans aucun changement, et elles ont toutes obtenu un grand succès en Allemagne. Il est donc évident que ce n'est pas, comme vous le dites, le goût de la nation qui exige des auteurs dramatiques allemands ces productions extravagantes et bizarres dont votre pays est inondé, et que des ouvrages réguliers, sagement conduits, bien charpentés, et qui présentent un mélange heureux d'intérêt et de gaieté, jouiraient en Allemagne d'un succès moins contesté, plus général, et plus soutenu que les vôtres.

Contentez-vous donc, M. Kotzebue, d'être l'un des coryphés du théâtre allemand; mais ne vous avisez plus d'avoir la sotte vanité, la ridicule prétention, de vous assimiler aux auteurs français, et encore moins de vous placer au-dessus d'eux.

« pleuré ». Il avoue, en parenthèse, que Laharpe a dit : « Les épigrammes contre « les pleurs sont d'assez mauvaise grace. »

Maintenant, d'où vient donc que mes pièces se soutiennent ? C'est par leur but moral (c'est justement ce qu'on leur refuse en Allemagne (1)), qui les distingue avantageusement des drames français d'un Diderot (2) et d'un Beaumarchais.

Je dirai plus à ces messieurs : Mes pièces se soutiennent, malgré tous leurs défauts, par la vérité de l'exposition et des sentimens (3). Tous les *Tom Jones*, toutes les *Eugénie*, ne les supplanteront pas (4). Une violette naturelle a toujours

---

(1) Et en France aussi, ne vous en déplaise.

(2) *Un Diderot !* Malheureux que vous êtes ! Sachez donc, et n'oubliez jamais, que les deux premiers actes du *Père de Famille* valent mieux que tout votre théâtre et que tout ce que vous ferez, dussiez vous vivre encore cent ans, et faire encore cent volumes ; car vous en produisez régulièrement un par année.

(3) J'aime qu'on se rende justice.

(4) C'est une belle chose que la modestie ! Cependant

plus de prix qu'un lis artificiel, quelque artistement qu'il soit fait.

« Comment est-il possible, s'écrie un « autre, qu'avec notre légèreté, notre « penchant à la joie, nous ayons répandu « tant de larmes depuis quatre ou cinq « ans à la représentation d'un mauvais « drame allemand? Si l'on avait ras- « semblé tous les pleurs qui ont été ver- « sés, on aurait pu diminuer la séche- « resse de cette année (1). »

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le motif pour lequel *Misanthropie et Repentir* a fait tant de plaisir en Allemagne.

« En Allemagne, continue-t-il, cela « était fort naturel, parce qu'avant la « représentation de *Misanthropie et Re-* « *pentir* les mœurs étaient extrêmement « sévères. En effet, qu'arrivait-il quand

---

vous devriez laisser quelque chose à dire à la postérité. Mais vous aimez mieux prendre les devans, et vous avez raison; car, à coup sûr, son jugement ne sera pas d'accord avec le vôtre.

(1) M. Kotzebue ne voit pas (tant l'orgueil est aveugle) que ceci n'est qu'un persiflage.

« une femme manquait à ses devoirs?
« On lui attachait un écriteau sur l'é-
« paule, on lui plaçait sur la tête une
« espèce de triangle avec des grelots et
« des sonnettes; on la conduisait ainsi
« par toute la ville, et on la mettait dans
« une maison de correction, où elle de-
« vait avoir un boulet de fer au pied
« pendant une année, et balayer les
« rues. Outre cela, elle devait faire en-
« suite la pénitence publique à l'église
« tous les dimanches. »

Grand Dieu! si cela était, comme nos rues seraient propres! combien nos églises seraient remplies (1)!

« Le but de *Misanthropie et Repen-*
« *tir* a donc été d'adoucir la rigueur de
« cette loi, et c'est pour cette raison que
« les femmes sur-tout ont pris cette
« pièce sous leur protection; mais il
« ne tombe pas sous les sens que les

(1) Comme on le voit, la galanterie n'est pas le péché habituel de M. Kotzebue. Il n'est pas plus galant envers les Allemandes qu'envers les Françaises. Il paraît qu'il a décidément de l'aversion pour le beau sexe.

« Français aient abandonné pour un
« temps leur Corneille, leur Racine,
« leur Voltaire, pour l'amour d'un poète
« allemand. D'ailleurs, le théâtre de
« cette nation est encore tellement dans
« l'enfance, etc. »

Ne croirait-on pas que l'Allemagne est aussi loin de la France que la terre l'est de la lune (1)?

Il y a cependant aussi à Paris des personnes, aussi simples qu'en Allemagne, qui ont envisagé sous son véritable point de vue moral la pièce de *Misanthropie et Repentir*, une des pièces de théâtre les plus morales qu'on ait jamais écrites (2). Pendant mon

(1) Il y a encore plus loin que cela de vos pièces à celles de nos grands maîtres.

(2) Je pense précisément le contraire ; le succès de *Misanthropie et Repentir* et de quelques autres pièces françaises qui lui sont infiniment supérieures à tous égards ne peut être attribué qu'à la corruption générale des mœurs, et au degré profond d'immoralité auquel sont parvenues les nations les plus policées de l'Europe.

Misanthropie et Repentir un ouvrage moral ! Il faut être dépravé pour le penser, et encore plus pour le dire. En effet, quelle morale à présenter à une jeune femme que

séjour à Paris, il a paru (dans le *Journal des Spectacles*, si je ne me trompe) une très-judicieuse apologie de cet ouvrage, qui s'est en grande partie gravée dans ma mémoire.

« Y a-t-il beaucoup de femmes, dit

---

celle qui résulte de la représentation de cette pièce ! « Je « puis oublier mes devoirs, trahir un époux estimable, aban« donner mes enfans, fuir avec un séducteur, et pourvu « que je m'en repente ou que je paraisse m'en repentir, « pourvu que je pleure pendant huit jours, mon benêt de « mari sera trop heureux de me reprendre et d'oublier mes « torts, jusqu'à ce qu'il me plaise de recommencer ». Telle est cependant l'impression, la seule impression, que cette pièce laisse et puisse laisser dans la tête d'une épouse qui la verra représenter ! J'en appelle à tous les hommes sages, j'en appellerais même, si j'osais, aux femmes, s'il s'en trouvait quelques-unes qui fussent d'assez bonne foi pour en convenir. N'est-ce pas là ce que les uns et les autres ont éprouvé? Dès-lors, est-il permis, est-il possible, d'appeler cette pièce la plus morale que l'on ait jamais écrite?

Le plus moral et le meilleur de vos ouvrages est sans contredit *Les Deux Frères;* et cependant, quoiqu'il fût réduit en quatre actes, quoiqu'un auteur estimable et connu par des succès y eût fait des changemens heureux, il n'a obtenu dans le principe qu'un succès fort contesté, et il a fallu toute l'opiniâtreté des comédiens, et des raisons d'intérêt que je ne dirai pas, pour le faire demeurer au répertoire.

« l'auteur, qui, en sortant de cette repré-
« sentation, regarderont l'adultère comme
« une chose insignifiante, une baga-
« telle qui n'a aucune influence sur le
« bonheur d'un époux, ni sur le bon
« ordre de la société?... Les remords
« d'Eulalie, son humiliation, sa situation
« douloureuse en présence d'un époux
« offensé, sont une peinture déchirante,
« et vengent peut-être davantage la vertu
« que tous les châtimens que les peuples
« de l'antiquité imposaient à ce crime. »

L'auteur prend même sous sa protection le caractère de Meinau, que l'on trouve outré.

« Kotzebue, dit-il, aurait bien de la
« peine à persuader à tous les maris
« outragés de se faire anachorètes : il
« aurait beaucoup d'ouvrage, sur-tout
« dans notre bonne capitale; mais il
« prouve ce que peut un vif chagrin sur
« le cœur d'un honnête homme, qui
« avait mis tout son bonheur dans la
« possession d'une femme aimable et
« vertueuse. On se plaint tous les jours

« de la corruption des mœurs dans le
« mariage : cela provient plus souvent
« de l'indifférence des hommes que de la
« légèreté des femmes. Le pays où Mei-
« nau passe pour un insensé produit rare-
« ment des époux aimables. Mais si l'on
« pousse plus loin la critique, on trou-
« vera que le sujet est défectueux, en
« ce qu'il apprend aux jeunes personnes
« ce qu'elles ne devraient pas savoir. Si
« une fille demande à son père pourquoi
« Meinau est si triste, que pourra-t-il
« lui répondre ? — Ce reproche est fai-
« ble. Un père qui conduit sa fille au
« spectacle doit connaître auparavant
« la pièce qu'on donne ; et d'ailleurs,
« nos filles ne sont pas des Agnès. Outre
« cela, la peinture effrayante d'une faute
« est beaucoup plus morale que les leçons
« qu'elles peuvent recevoir journellement
« pour tromper leurs pères et mères.
« Bien des comédies, telles qu'*Heureu-*
« *sement*, *la Gageure*, *Figaro* (1), etc.,

(1) Assurément il n'est jamais entré dans la tête de parens sages, de conduire leur fille à la représentation du

« sont infiniment plus dangereuses; ce-
« pendant on les préfère : car nos époux
« sont plus polis que Meinau. »

Je voudrais bien savoir ce qu'on pourrait répondre de raisonnable à ces observations (1).

La même feuille contient aussi un joli apologue, qui peut être utile et instructif pour les critiques allemands (2).

« Un Perroquet s'envola de sa cage
« dans la forêt, où il critiqua le chant
« des Oiseaux. A la fin on le prie de
« chanter à son tour, puisqu'il s'y en-
« tend si bien. Alors il se gratte la tête,
« et dit : *Messieurs, je siffle, mais je*
« *ne chante pas.* »

La plupart des ci-devant nobles sont

Figaro. L'auteur de cet ouvrage avait infiniment d'esprit, mais il n'est pas le meilleur modèle à prendre en fait de moralité.

(1) Je l'ai fait plus haut.

(2) Il paraît que M. Kotzebue n'aime pas mieux les critiques que les femmes. Quelle conséquence on pourrait en tirer !

non-seulement pauvres, mais beaucoup d'entre eux sont forcés de mendier. Ils ont pour cela une manière qui ne prévient pas à leur avantage : ils se font annoncer à un homme célèbre (1) ou connu; on les fait entrer; alors ils affectent toute l'effronterie de leur ancien état, s'asseyent près du feu sans cérémonie, flattent l'étranger sans pudeur, causent de toute sorte de choses pendant environ une demi-heure. Ils ont, disent-ils, desiré se procurer l'avantage de connaître un étranger de distinction, etc. Enfin, lorsqu'ils sont au moment de sortir, ils parlent d'abord d'une manière allégorique, ensuite plus clairement: ils ont écrit un livre, pour lequel ils vous prient de souscrire. Ils ont à la main le prospectus de souscription, qu'ils mettent négligemment sur la table pendant qu'ils parlent d'autre chose. J'ai éprouvé différentes fois de pareilles aventures; et si je nommais les

(1) « Comme moi, par exemple ! » N'est-ce pas ce que vous avez voulu dire ? —



personnages, je surprendrais bien mes lecteurs. Je conviens cependant que des hommes qui ont reçu de l'éducation, qui avaient de l'aisance, et qui sont forcés maintenant de demander leur pain, ne peuvent le faire d'aucune autre manière.

Si l'on est à table avec vingt hommes, on peut parier que dans ce nombre il n'y en a pas deux qui n'aient fait campagne, quand même on se trouverait avec des poètes, des artistes ou des comédiens. Dans le temps de la terreur, on était fort heureux de pouvoir quitter Paris pour aller à l'armée ; car c'était là seulement qu'on était en liberté. On s'y trouve aussi (à table), sans s'en douter, avec des hommes qui ont joué de grands rôles pendant la révolution, et qui n'en ont pas l'apparence, s'étant toujours conduits en gens d'honneur et de probité. Tel est, par exemple, Michot, acteur du Théâtre-Français, (le seul que je puisse comparer à Iffland dans cer-

tains rôles comiques), qui fit deux campagnes avec le général Montesquiou, qui fut blessé, et qui, envoyé à ce général comme commissaire du gouvernement, lui apporta l'ordre de s'emparer de la Savoie. Il se fit aimer des habitans de ce pays, parce qu'il était humain, et qu'il ne souffrit pas qu'on se moquât des cérémonies de la religion, ou qu'on y mît le moindre empêchement. A son retour, il fut choisi pour député, et nommé à d'autres emplois, qu'il eut la sagesse de refuser. Il eut bien raison; car s'il avait accepté, il aurait certainement été guillotiné avec les girondins, dont il était l'ami. Il conserva sa place dans la garde nationale, et fut souvent de service près de Louis XVI. Il adoucit la situation de ce malheureux monarque autant qu'il était en son pouvoir. Dans les momens où il n'était pas observé, il ôtait son chapeau, et appelait le roi *sire, votre majesté*. Il lui procura, sur sa demande, *Tacite* et *Gil Blas*. Le roi avait confiance en lui, et lui demandait

quelquefois ce qu'il pensait qu'on pourroit faire de lui. Michot le consolait alors, en lui disant qu'il croyait qu'on l'enverrait en Espagne, où régnait son parent : Michot lui-même était persuadé qu'on n'en viendrait à aucune extrémité. Il dit souvent, avec attendrissement : « Je suis sûr que dans l'endroit du testament « de Louis XVI où il est question d'a-« mis sensibles, il a pensé à moi ». Ce « brave homme doit être heureux du témoignage de sa conscience.

Parmi plusieurs prérogatives que les ennemis même des Français ne peuvent leur refuser, une des plus belles est le généreux enthousiasme avec lequel ils récompensent le génie et les arts. Les musiciens, les peintres, les poètes et les artistes dramatiques ne sont point ici, comme dans la plus grande partie de l'Allemagne, des pélerins errans, qui ne sont que tolérés, et qui se trouvent trop heureux lorsqu'on ne les empêche pas de gagner leur vie avec beaucoup

de peine. En France, ils sont honorés, aimés, estimés; on a même jugé qu'ils méritaient qu'on fît des lois pour eux. Aucun contrefacteur ne peut s'approprier le fruit du génie : celui qui a semé recueille, et si sa semence était bonne, il peut être assuré que son fond produira abondamment. Chez nous, c'est tout le contraire; plus la semence est bonne et plutôt les oiseaux de proie se rassemblent sur les arbres d'alentour, comme dans l'isle de Robinson Crusoé; et à peine celui qui a semé a-t-il tourné le dos, que ce peuple dévorant enlève la semence.

L'auteur d'une comédie ou le compositeur d'un opéra sont traités en France de la manière suivante. La recette est divisée en trois parts, et ils obtiennent le septième d'un tiers (1). Cela

(1) M. Kotzebue est dans l'erreur; ce n'est pas ainsi que sont établies les rétributions des auteurs à Paris.

A l'Opéra on accorde 600 liv. par représentation aux deux auteurs d'une pièce qui tient tout le spectacle, et 400 liv. seulement quand on met un ballet d'action avec la pièce lyrique.

Au Théâtre-Français, sur la recette brute, déduc-

paraît peu de chose, mais ils ont ce septième, non pas une fois, mais pendant toute leur vie, et leurs héritiers y ont droit pendant dix ans après leur mort. Ils le reçoivent, non-seulement à Paris, mais de chaque théâtre établi dans toute la France; non-seulement tant que la pièce est manuscrite, mais quand même elle serait imprimée depuis longtemps; et aucun directeur n'oserait la faire représenter sans la permis-

---

tion faite du droit des pauvres et du tiers pour les frais, on accorde le *huitième* des deux autres tiers à l'auteur d'une pièce en cinq ou quatre actes; le *douzième* pour une pièce en trois ou en deux actes, et le *quinzième* pour une pièce en un acte.

A l'Opéra-Comique, après le même prélèvement fait, les auteurs du poëme et de la musique ont à partager entre eux *le neuvième* des deux tiers pour une pièce en cinq, quatre, ou trois actes, et le *douzième* pour une pièce en un ou deux actes.

Le Théâtre-Louvois et celui du *Vaudeville* suivent à-peu-près les mêmes dispositions.

Dans tous les autres théâtres, les auteurs traitent particulièrement, et de gré à gré, avec le directeur, soit à forfait, soit par représentation; mais il n'y pas de base fixe établie ni reconnue: chacun traite comme bon lui semble, et le plus avantageusement qu'il peut.

sion de l'auteur, qui est assuré qu'on punira les contrefacteurs. On pourrait penser que les auteurs sont souvent trompés, parce qu'il leur est impossible de connaître quelles sont les pièces qu'on joue dans toute la France, combien de fois on les joue, et qu'ils ne peuvent savoir quelle a été la recette, parce qu'il doit être difficile et coûteux d'entretenir des correspondances pour cet objet.

On a mis ordre à tout cela. Il existe à Paris un bureau qui a été formé à cet effet. L'auteur d'une pièce de théâtre l'annonce à ce bureau, qui prend soin de tout le reste. Il a par-tout ses correspondans et ses caissiers, et compte exactement ce qui revient à chaque auteur, pour la rétribution modique de deux pour cent (1). Comme il y a en France beau-

(1) M. Kotzebue se trompe encore. D'abord ce n'est pas sur la recette qu'est basée, en province, la rétribution des auteurs, ce qui serait à-peu-près impossible, et ce qui donnerait lieu à de trop fréquens abus, ou à des

coup plus de cent théâtres (non compris les petits, qui sont insignifians), on conçoit que l'auteur d'une pièce qui a eu un grand succès, peut se faire une quarantaine de mille livres dans les deux ou trois premières années que sa pièce est jouée (1). A la vérité, cela diminue ensuite : mais les répertoires des Français

---

discussions interminables; c'est un droit fixe, calculé d'après la population et les ressources de la ville, la grandeur de la salle, et les recettes presumées. Les villes de France sont divisées en huit classes, dont la première paie 54 liv. par représentation d'un grand ouvrage, la huitième 3 liv., et ainsi de suite.

Ce n'est pas non plus pour la rétribution de deux pour cent que les bureaux dramatiques se chargent des intérêts des auteurs; il faut ou n'avoir pas réfléchi, ou n'avoir aucune idée des soins et des frais que ce travail exige, pour avancer pareille chose. Les auteurs accordent à leurs agens dix-sept pour cent de remise, et quoique cette proportion paraisse un peu forte, ils y trouveraient leur compte, et un résultat très-fructueux, si les correspondans apportaient, dans cette gestion honorable et délicate, toute l'activité, toute l'exactitude qu'elle exige.

(1) On peut réduire cela à moitié, encore y-a-t-il peu d'exemples qu'une pièce ait rapporté 20,000 l. en deux ans.

sont moins sujets à changer que les nôtres ; d'après cela un auteur conserve un revenu sûr et annuel, qui repose sur une base équitable, puisqu'il dépend de la bonté de sa pièce. Si c'est l'enthousiasme du premier moment qui lui procure son succès, on la joue rarement ; au contraire, si la pièce est bonne, elle est jouée souvent. Un auteur qui a le bonheur d'avoir trois ou quatre pièces au répertoire du Théâtre-Français est non-seulement à son aise pour le reste de sa vie, mais il a la certitude que ses enfans auront leur subsistance assurée pendant dix ans ; quelle pension honorable ! Mais ce n'est qu'en France qu'on peut la mériter et l'obtenir.

Mme Molé, qui a un peu *défiguré* (1)

---

(1) Nous sommes loin de penser de même. Je crois au contraire que vous avez de grandes obligations, d'abord à Bursay, qui a traduit librement cet ouvrage, *le plus moral qui ait jamais été écrit*, et l'a fait représenter à Bruxelles; ensuite à madame Molé, qui, après y avoir fait ou fait faire des changemens heureux, a décidé les sociétaires de l'Odéon, ses camarades, à en risquer la représentation.

Misanthropie et Repentir, a déja gagné par ce moyen soixante mille francs (1), et cette pièce se joue toujours fréquemment. Souvent à Paris on la joue trois fois dans un seul jour à différens théâtres (2), et moi, qui en suis l'auteur, je

(1) Toujours de l'éxagération! Madame Molé n'a pas tiré de cette pièce plus de 16 à 18,000 francs, qu'elle a partagés par moitié avec la veuve Bursay.

(2) Ainsi, d'après le calcul de l'auteur, cette pièce aurait en-près de deux mille représentations à Paris depuis six ans qu'on la joue. La vérité est qu'elle en a eu,

à l'Odéon	35,
aux Théâtres du Marais, Louvois et Favart	14,
au Théâtre de la Cité	12,
au Théâtre-Feydeau	4,
au Théâtre-Français	27,
sur les petits théâtres de Paris, environ	80.
Total	172.
Erreur	1828.

C'est une bagatelle, mais erreur n'est pas compte. Que M. Kotzebue cesse donc de s'enorgueillir de ce succès, qu'il regarde comme si étonnant (et qui l'est en effet, mais par une autre raison); car on pourrait lui citer deux cents ouvrages français, tragédies, comédies, opéra, ou autres, qui ont obtenu un plus grand nombre de représentations, qu'ils n'ont dû qu'à leur mérite, et non pas à des considérations étrangères, comme cela est arrivé pour *Misanthropie et Repentir.*

n'en ai jamais tiré que deux cents rixdales (1).

Daleyrac, ce compositeur aimable et connu, reçoit de la province (sans compter Paris) à-peu-près cent louis par mois (2), ce qui fait à-peu-près six mille écus par an; et il ne travaille plus pour le théâtre (3). D'après de semblables exemples, que doit-on penser des habitans de Francfort, qui reprochent, par la voie de l'impression, à un poète dramatique, qu'il tire un profit énorme de ses pièces, parce qu'il demande environ douze frédérics d'or (4) pour une copie d'un de ses ouvrages? Ces Mécènes à l'esprit mercantile, qui n'écrivent cependant pas inutilement une seule lettre dans leurs comptoirs, pen-

(1) Environ huit cents francs.

(2) Réduisons cela au quart, et Daleyrac sera content.

(3) Heureusement pour nous, M. Kotzebue est mal informé. Daleyrac travaille encore, et, sans préjudice de ceux qu'il nous prépare, nous avons eu le plaisir d'applaudir cette année deux nouveaux ouvrages de sa composition, la *Jeune Prude*, et *Une Heure de mariage*.

(4) 240 liv. de notre monnaie.

sent qu'un auteur doit être assez payé par l'honneur de les amuser, au risque après cela de mourir de faim avec les lauriers qu'il aura cueillis à Francfort.

Ce ne sont pas seulement les auteurs qui sont récompensés aussi convenablement en France ; les artistes dramatiques les plus distingués ont aussi l'espérance d'avoir dans leur vieillesse, non pas une chétive pension alimentaire de deux ou trois cents écus, avec lesquels on ne peut ni mourir, ni vivre dans l'aisance à laquelle on était habitué ; mais une sorte de bien-être qui les met de niveau avec les riches. Voici comme cela est arrangé. Le Théâtre-Français est dirigé par ses membres. Après qu'on a déduit tous les frais, le reste se partage en vingt-cinq parts ; les premiers et les plus anciens acteurs ont une part entière, d'autres une demi-part, etc. Celui qui a une part entière en retire par an vingt-cinq à trente mille francs (1) ; mais

(1) Souvent ils s'abonneraient à moitié.

on lui fait chaque mois une petite retenue qui monte, sur tous les artistes, à 72,000 livres par an (1). Cette somme est mise de côté, et placée à intérêt. Un acteur a-t-il servi vingt-cinq ans? il peut alors vivre en repos, ne fût-il même âgé que de quarante ans. Il reçoit, 1°. la portion d'argent qui lui est échue sur ce qui a été mis de côté pendant son temps de service, et qui monte à-peu-près à 30 mille liv. 2°. Il lui est accordé une représentation au grand Opéra, à son bénéfice, qui lui vaut encore trente mille livres, s'il est aimé. 3°. Il reçoit des copartageans une pension annuelle de deux mille livres. 4°. Enfin une autre pension, au moins aussi forte, du gouvernement. Outre cela, il a le droit, s'il est encore jeune et bien portant, de conserver sa place, ce qui cependant arrive rarement (2).

Je m'étais toujours représenté Larive comme un vieillard, parce que je savais

(1) Mettons cela à 12 ou 15,000 fr., tout au plus.

(2) Oui, mais dans ce cas il ne touche pas ses pensions.

qu'il avait sa retraite, mais il n'est rien moins que cela. C'est un homme d'un peu plus de quarante ans, qui, pour jouir de la vie, a acheté Montlignon, petite campagne près la vallée de Montmorency, où il a découvert une source minérale qui est recommandée aux gourmands (1) comme ayant la propriété de fortifier l'estomac. Il veut bâtir un village près de cette source, et offrait, pendant mon séjour à Paris, de faire construire, à qui le desirerait, une maison agréable, à laquelle serait jointe un joli jardin, pour la somme de quinze mille livres une fois payée. Je n'ai pas su si son projet avait réussi.

A tous les avantages dont jouissent les acteurs français, il faut ajouter celui de n'avoir pas tant d'occupation que les comédiens allemands, parce qu'on n'exige pas si souvent des premiers des pièces nouvelles. Cependant il faut avouer que

(1) La bonne découverte pour vous, M. Kotzebue ! et quel dommage que vous soyez trop éloigné pour venir passer là six semaines tous les printemps !

l'acteur français se donne deux fois plus de peine pour bien savoir son rôle. Il y a ordinairement trente répétitions, qui se font avec le plus grand ordre; en Allemagne, il n'y en a que deux ou trois. L'auteur est, s'il le veut, toujours présent. A la dernière répétition, quand même la pièce serait déja annoncée, il a le droit d'apposer son *veto* sur la représentation, et de déclarer que cela ne va pas comme il le desire, et qu'il faut faire encore d'autres répétitions. Je ne conseillerais pas aux acteurs d'un théâtre de changer seulement un mot à un ouvrage sans le consentement de l'auteur. Ce sont là des preuves réciproques d'égards et d'estime, dont on ne trouve d'exemple en Allemagne que sur le théâtre qui est dirigé par l'honnête Iffland.

On sait que le ministre de l'intérieur Chaptal était, avant la révolution, chimiste distingué, et apothicaire à Montpellier. Son but était alors d'appliquer

sa science aux arts et au commerce. Dans le temps de la tyrannie de Robespierre, on avait besoin de poudre; on fit venir Chaptal, et on lui dit qu'il était indispensable qu'il en procurât telle quantité; qu'on lui fournirait tout ce dont il aurait besoin; mais qu'on ne lui cachait pas que c'était l'unique moyen qu'il eût de sauver sa vie, parce qu'il était sur le point d'être dénoncé comme un riche aristocrate. On lui donna deux fois vingt-quatre heures pour y réfléchir. Chaptal promit, et tint parole. Il offrit même d'en livrer davantage, si l'on voulait lui donner part au bénéfice. On y consentit, il fournit deux fois plus de poudre qu'on n'en avait demandé, et devint par là immensément riche.

Dans le même temps, Ségur (1) se rendit, en apparence, très-nécessaire sous un autre point de vue: il inventa une manière de préparer le cuir à la fa-

(1) Je crois qu'il y a ici erreur de nom, car je n'ai jamais entendu dire qu'il fût arrivé rien de semblable à MM. de Ségur.

çon anglaise, mais en bien moins de temps qu'on n'en avait employé jusqu'alors. Cela fut pour le moment d'un grand secours, car les soldats étaient sans souliers.... Mais le cuir ne dura pas.

Peu de personnes savent d'où vient la dénomination de *fiacre*, qu'on donne aux loueurs de carrosses. L'inventeur de cette aisance, qui date de 1680, était un certain *Nicolas Sauvage*, qui demeurait rue Saint-Martin, hôtel Saint-Fiacre.

Je dois rappeler ici l'anecdote récente d'une jeune personne qui porta l'amour jusqu'au fanatisme : je suis certain qu'elle touchera mes lecteurs autant qu'elle m'a ému moi-même. Elle jouait du piano, son amant l'accompagnait souvent sur la harpe. Il mourut. Sa harpe était demeurée dans la chambre de la jeune personne. Revenue de son premier désespoir, elle tomba dans une mélan-

colie profonde, et il se passa beaucoup de temps avant qu'elle pût se résoudre à se remettre au piano. Enfin elle le fit, préluda un peu, et voilà que la harpe, qui était d'accord avec le piano, résonne! D'abord un frisson léger saisit la pauvre fille, mais bientôt elle ne sentit plus qu'une agréable douleur. Elle croyait fermement que l'esprit de son amant se faisait entendre dans les sons mélodieux de la harpe. Le piano devint dès-lors son unique occupation; car ce n'était qu'avec lui qu'elle trouvait la douce certitude que son amant était encore à ses côtés. Un jour, un de ces hommes froids et insensibles, qui savent et qui démontrent tout, entre chez elle. La jeune personne lui fit signe de se taire, car la harpe chérie rendait alors les sons les plus distincts. Il apprit par quelle agréable tromperie elle se faisait illusion; il en rit, et lui prouva gravement, par la physique expérimentale, que cela s'opérait d'une manière toute naturelle. Dès ce moment, elle devint

plus rêveuse, plus sombre, et mourut bientôt après.

O vous, hommes trop sages, qui bien souvent nous privez d'une douce illusion qui fait notre bonheur, sans pouvoir nous dédommager par quelque autre consolation, ne vous est-il donc pas possible de contenir votre trop grande sagesse? Faut-il donc absolument sacrifier le repos de ceux qui se trouvent contens de leur sort, à l'envie de faire parade de vos lumières?

Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, de *la Brouette du Vinaigrier*, etc., que la bonté de son cœur et ses paradoxes rendent d'un commerce agréable et instructif, croit très-sérieusement que Newton n'était qu'un charlatan. Il nie tout-à-fait la loi de l'attraction; selon lui, la gravitation n'est qu'une pression de l'air. Il est toujours le même vieillard vigoureux, qui ne se couche jamais avant deux heures de la nuit. J'ai vu chez lui huit ouvrages dramatiques en

manuscrit, dont quelques-uns sont reçus au Théâtre-Français, mais pas encore joués.

Un nommé Texier annonça, pendant mon séjour, des lectures de pièces traduites de l'anglais ou du français. Il commença par *l'École des Calomniateurs*, de Shéridan; j'y assistai. Il avait choisi un joli local dans le Salon des Étrangers; l'assemblée était brillante, mais peu nombreuse. Il lit très-bien; cependant il fera difficilement fortune de cette manière: car, premièrement, le Français ne peut prendre goût à ces productions anglaises trop fidèlement rendues; en second lieu, personne n'a la patience d'entendre lire pendant quatre heures de suite (depuis huit heures du soir jusqu'à minuit). En outre, le prix d'un écu de six livres est peut-être trop considérable. On dit qu'en Angleterre il a gagné beaucoup d'argent en lisant des pièces françaises: je le crois volontiers; en France, je lui conseillerais

plutôt de se faire comédien, car avec une déclamation aussi juste, et un jeu de physionomie aussi expressif, il pourrait remplir un des premiers emplois.

On raconte encore par-tout des anecdotes du temps de la terreur. Il serait à souhaiter qu'un homme sage les recueillît, mais cependant n'en conservât que celles qui sont arrivées á celui même qui les raconte, car elles manquent assez souvent d'authenticité. Un écrivain de distinction m'a assuré qu'il s'était donné, mais en vain, toute la peine posssible pour lever les contradictions qui se rencontrent dans les récits que l'on fait; — Faire des bons mots quand on était conduit à la guillotine était devenu la mode, comme tout autre chose en France. Un honnête homme ne pouvait plus se distinguer par cela; car même les chauffeurs eurent de l'esprit sur l'échafaud. — Le bon mot de Danton est horrible. L'un de ses compa-

gnons de mort voulut l'embrasser avant l'exécution. « Ce n'est pas la peine, dit « Danton, nos têtes se joindront tout- « à-l'heure dans le sac » : (Il faut savoir qu'on mettait les têtes dans un sac, après l'exécution.)

A un repas joyeux, auquel Talma assista, on s'avisa, après dîner, de jouer à la guillotine. On se servit à cet effet d'un écran que l'on pouvait lever et baisser, et sous lequel on mettait la tête, pour faire tomber après l'écran sur le cou. Le hasard voulut que la société fût composée pour la plupart de girondins, qui, deux jours après, furent réellement guillotinés.

Madame Rolland montra, comme on sait, une contenance très-ferme le jour de son exécution, mais la veille elle avait été dans une grande émotion. Madame Talma, qui était enfermée avec elle, m'a raconté que l'infortunée avait touché du piano toute la nuit, mais d'une manière si étrange et si effrayante, qu'elle n'en oublierait jamais le son.

L'endroit, sur la place Louis XV,

oùla famille royale fut exécutée, est encore entouré d'une simple barrière de bois, et des horreurs du souvenir.

A Paris, on nomme les choses à-peu-près par leurs noms. Seulement une certaine commodité, qui dans le fait est une chose bien innocente, est désignée par le terme : *lieu à l'anglaise.* D'un autre côté, un coiffeur, au Palais-Royal, offre par une adresse, non-seulement une liqueur contre les œufs de tous les insectes qui s'attachent aux cheveux, mais aussi un certain vinaigre qu'il nomme tout nettement, et qui enseigne à la jeune fille, peut-être encore innocente, l'art de tromper un jour son futur époux, malgré ses débauches. De là vient aussi que souvent, dans une même feuille, on voit annoncer six divorces; bien entendu que la justice complaisante y allègue ordinairement pour raison, l'incompatibilité d'humeur et de caractère.

Il arrive souvent dans les rues, et sur-tout au Palais-Royal, que le même homme qui vend des brochures, des calendriers, etc., demande aux passans, à voix basse : « Monsieur, voulez-vous « jouir de la plus belle femme de Paris »? J'ignore jusqu'à quel point il serait capable de réaliser sa promesse.

La jalousie se montre rarement ici, à ce qu'on m'a assuré, et seulement sous les dehors d'une ironie galante. Une dame qui savait que son mari passait la nuit avec une autre, fit régaler cette rivale heureuse par une sérénade, et après chaque air, un homme payé pour cela, criait à haute voix : « Cette « sérénade est pour madame X..., de « la part de M. Y..., qui dans ce mo- « ment est couché avec elle. »

L'anecdote suivante prouvera que, même dans la classe la plus élevée, on

parle de tout sans employer le moindre déguisement. Un jour que je dînais chez un conseiller d'état, j'étais assis à côté d'une femme jeune et jolie, qui se plaignait de n'avoir pas d'enfant. Comme elle était un peu grasse, je lui conseillai, pour dire seulement quelque chose, de faire un voyage à pied en Suisse pendant l'été, ce qui lui ferait perdre son embonpoint superflu et léverait en même temps l'obstacle à l'accomplissement de ses desirs. « Hélas ! me ré- « pondit-elle naïvement, j'ai essayé « de tout. On prétend aussi que rien n'est « plus efficace que de se séparer pour « quelque temps de son mari ; j'ai passé « à cet effet huit mois à la campagne ; « hé bien ! monsieur, je n'ai rien « fait (1) ». C'était une dame de qua-

(1) Je voudrais bien savoir ce que M. Kotzebue a pu voir d'indécent, ou seulement de hasardé, dans ces expressions; quant à moi, qui n'ai ni le bonheur ni la prétention d'être *l'écrivain le plus moral qui existe*, je n'y trouve rien que de parfaitement honnête. Je vous en demande pardon, monsieur; mais je pense, avec

lité, qui du reste se comportait avec beaucoup de décence et de modestie, et qui, par la manière avec laquelle elle disait ces paroles, prouvait qu'elle croyait n'avoir rien dit d'indécent.

On croit généralement que le voyageur en arrivant sur les frontières de la France, dans toutes les grandes villes où il passe, et enfin à Paris même, est très-rigoureusement visité, interrogé, surveillé, par les préposés des douanes, les sentinelles, et les espions de la police. J'ignore si la dernière chose a lieu, mais je peux affirmer que la première et la seconde ne se font pas. Depuis Genève jusqu'à Paris, on ne m'a demandé qu'une seule fois mes passe-ports, et ce fut à Ecluse, cette petite ville bâtie sur les

beaucoup d'autres, qu'il faut être soi-même bien perverti, pour supposer toujours le mal, et le voir sans cesse dans les actions et dans les paroles les plus innocentes.

rochers. En arrivant à Paris, je crus devoir passer au moins quelques heures dans les douanes, à la police, etc., mais point du tout; j'entrai par les barrières sans que personne fît attention à moi, je pris place dans l'auberge sans que l'aubergiste me demandât mes papiers Le lendemain je me présentai à notre ambassadeur, qui, ayant retenu mes passe-ports, me donna un certificat que je devais échanger au bureau de police contre un permis de séjour. Une telle carte, ou passe, procure, comme on sait, au porteur, l'entrée libre partout où il y a quelque chose à voir, même les jours où les portes sont fermées au reste du public : outre cela, elle sert à légitimer tout ce qui peut arriver à un étranger. Celui qui renoncerait à ces deux avantages, ou qui ne viendrait pas changer le certificat de son ambassadeur, pourrait le risquer aussi sans être inquiété; cependant je ne le conseillerais à personne. Mais on ne peut avoir ce permis de séjour

qu'en se présentant au bureau de police. Ni le rang, ni le sexe, ni l'âge ne peuvent dispenser de cette formalité; car même les dames et les enfans sont tenus de s'y soumettre, parce qu'on y est signalé de la tête jusqu'aux pieds. Cependant cela va très-vîte. Le secrétaire chargé de cet office (homme très-poli, natif de Berlin) parcourt et saisit la figure d'un seul coup d'œil. A peine m'eut-il regardé un instant, que sa plume se mit en train; il désigna ma taille par 1 mètre 76 centimètres, en quoi il se trompa sans doute, car il fit de deux centimètres plus petit mon compagnon de voyage, qui évidemment est un peu plus grand que moi. Ensuite il décrivit, *avec la même exactitude*, les yeux, les cheveux, la forme de la figure, etc. Là où une description trop détaillée le mènerait trop loin, il se tire d'affaire par le mot *moyen* : par exemple, mon front, ma bouche, mon nez, étaient *moyens*. Tout cela se fait gratuitement, avec la plus grande politesse, et beaucoup de

célérité, dans une grande et belle salle, certainement unique dans le monde, car elle est décorée tout autour par les bustes des orateurs et des poètes les plus célèbres.

En sortant, le secrétaire nous avertit qu'au moins huit jours avant de partir, il fallait revenir chercher nos passe-ports, et nous présenter chez le grand-juge pour en recevoir d'autres. Je conseille à tout voyageur de n'en rien faire, car il lui en coûtera beaucoup de temps, d'argent et de courses (j'en sais quelque chose), tandis qu'il peut avoir tout cela d'une manière plus prompte et plus commode. L'ambassadeur de sa nation lui donne des passe-ports, à-peu-près vingt-quatre heures avant le départ : avec ces passe-ports il se présente chez le ministre des relations extérieures, Talleyrand, qui y appose sa signature; avec cela tout est fini, et il n'a qu'à laisser les vieux passe-ports dans le bureau de police.

Annonces frappantes dans des feuilles publiques.

Quelqu'un priait de rendre un chien perdu, *au nom de l'humanité*. Un autre offrait, pour un homme de lettres, une place qui rapporte 1600 livres par an, à la réserve d'une *récompense honnête* de la part de celui qui aurait la place. Une telle vénalité publique d'emplois me semble très-révoltante. Madame Léon offre de teindre les cheveux en noir ou en châtain, dans une seule séance de quatre heures seulement, de manière que la couleur ne s'en détachera plus pendant toute la vie. Par conséquent il est difficile à Paris, même pour un mari, de déterminer la couleur primitive des cheveux de sa femme (1).

Que l'on me permette encore une fois le plaisir de faire passer les jeunes élégans de Paris devant mon imagination, ou plutôt de les laisser galoper; car cette

(1) Quelle conséquence!

espèce d'hommes fraternise à présent exclusivement avec les chevaux à courte queue. On va à cheval au bois de Boulogne, et on s'écrie : *Quelle superbe bête !* Celui qui n'a pas une telle bête n'est pas considéré. Un mauvais cavalier sur une pauvre haridelle passe pour un anglais, sur-tout quand il tourne les pieds bien en dehors. Les éperons et la cravache se portent aussi sans monter à cheval. Un jeune homme à la mode ne salue personne, il jette un regard aux jolies femmes, fait un signe de familiarité aux femmes-de-chambre, dit le bon soir aux maris, soulève un peu le chapeau en rencontrant un créancier, et serre la main à son père. Pour faire fortune, il faut qu'il soit maigre et qu'il ait l'air pâle; qu'il soit siffleur, persiffleur et mystificateur ; qu'il ne connaisse rien, et qu'il juge de tout. La mode indécente de cacher les mains dans *la brayette* a disparu, et maintenant on les met dans le gousset. Tout ce qu'un élégant porte sur son corps doit être chiffonné, rien ne doit paraître neuf:

ses bas tombent sur la cheville, sa veste est nonchalamment boutonnée; plus de toile, des chemises de coton, les culottes boutonnées sur le genou, de manière que le genou paraît de travers; une bague seulement, et une montre. Prendre du tabac n'est presque plus à la mode; fumer l'est d'autant plus, *car on l'a appris à l'armée.*

Supplément à l'article Sociétés et Divertissemens.

Pourquoi cette dame, assise à sa toilette, montre-t-elle tant d'inquiétude? pourquoi frémit-elle de la pensée que le coiffeur ou la marchande de mode pourait lui manquer de parole? — Pourquoi? pour se jeter dans le tumulte, pour faire des révérences et des grimaces, pour s'entendre dire toujours les mêmes choses par mille personnes dont elle connaît à peine les noms, pour admirer, en se levant sur la pointe des pieds, quelques danseurs (qui ne savent

répondre à tous les éloges qu'on leur adresse, que par de legères révérences à droite et à gauche), pour se mettre un moment au jeu, perdre de l'argent, bâiller, maudire le vacarme, attendre avec impatience le thé, s'esquiver enfin, mécontente de n'avoir pas été remarquée, se coucher à la pointe du jour, et se réveiller à midi, pour recommencer sur nouveaux frais (1).

Dans certaines maisons, qui sont comptées parmi les meilleures, une grande table à jouer, au milieu du salon, est le meuble indispensable. Quand cette table est bien garnie, la maîtresse de la maison s'y place Elle a les yeux partout, et crie de temps en temps : *Mes-*

(1) Il faut que M. Kotzebue ait furieusement à se plaindre du beau sexe de Paris pour le traiter comme il le fait ; mais aussi c'est votre faute, mesdames ; pourquoi vous montrez-vous assez peu connaisseuses pour préférer des jeunes gens à un homme de cinquante ans, bien mûr, bien sec, bien lourd, bien ennuyeux, bien orgueilleux, et qui n'a rien d'obligeant ou d'aimable à vous dire ? Vraiment c'est une chose *détestable, épouvantable, exécrable !....* Aussi vous voyez ce qu'il en arrive ! Il vous dit des injures, et fait rire... à ses dépens.

sieurs, au chandelier; car on met si souvent sous le chandelier (soi disant pour les cartes), que cela suffit pour entretenir la maison dans tout son luxe, et fournir à toute la dépense.

La quantité et non pas la qualité des visites donne maintenant de la splendeur à un cercle. On invite des personnes de tous les états. On y voit peu de femmes, beaucoup d'hommes, surtout des étrangers; autrefois c'étaient des Anglais, maintenant ce sont des Russes. Tous les appartemens sont ouverts et éclairés; on se chuchote à l'oreille un joli calembourg, qui, comme un éclair, parcourt en un instant toute la société, et excite pour un moment l'attention générale. Tout de suite après, le calme se rétablit; quelques jeunes messieurs entourent la maîtresse de la maison, les autres se promènent sur le bout des pieds, par-ci par-là, pour admirer les canapés antiques, les chambres à la grecque, le lit à la romaine, et le boudoir à la chinoise.

Les mystificateurs et plaisans (autrefois farceurs), sont encore très à la mode. Semblables aux lis des champs (1), ils ne travaillent pas, et cependant le père céleste les nourrit. Ils se mettent à la table des grands, et tout leur talent consiste à faire des grimaces, à imiter les cris de toutes sortes d'animaux, ou le bruit d'une scie; à changer leur voix, à jouer la comédie derrière un paravent, à se déguiser de toutes les manières, à se moquer d'un honnête homme de la société, etc.

Le bon ton exige qu'on néglige toutes les dames, qu'on n'assiège que la plus belle, qu'on la regarde fixement, et qu'on l'entoure, au risque de la suffoquer. Sur les deux heures de la nuit, un danseur par excellence arrive; aussitôt tout le monde crie: *La gavotte! la gavotte!* On apporte un piano, on forme un cercle, on monte sur les chaises, on applaudit; le jeune homme qui

(1) Jolie comparaison!

danse avec la maîtresse de la maison reçoit d'un air de suffisance les complimens qu'on lui adresse, comme un tribut qui lui est légitimement dû. Il prend le pas sur les hommes, les vieillards; parle, à tort et à travers, de spectacles, de littérature et des beaux arts; tourne en ridicule, par quelque calembourg, un savant respectable; interrompt la conversation la plus intéressante par des niaiseries, mystifie, s'il le faut, son propre père; se vante d'avoir sifflé la pièce nouvelle; enfin, qui peut savoir tous les exploits à la mode dont il se fait gloire? Riant de lui-même, il donne ainsi la définition de la walse. « C'est une danse de familiarité, « dit-il, qui exige l'amalgame des deux « danseurs, et qui coule comme l'huile « sur le marbre poli ». Voit-il, au souper, un de ces gâteaux aux pommes que les Français nomment *Charlotte?* il dit très-spirituellement: « Je voudrais bien être le « Werther de cette Charlotte. »

Il y a des hommes qui se fâchent contre ces blancs-becs orgueilleux: moi-même

je me fâchais autrefois; mais depuis long-temps je m'en abstiens, et j'ai trouvé pour cela un moyen excellent, c'est-à-dire que je fais cette réflexion:
« Quel rôle cet homme jouera-t-il dans
« dix ou quinze ans »? et chaque fois mon indignation se change en pitié.

Le ton libre et sans gêne qui règne dans les lieux publics où toutes les classes se confondent, y attire naturellement une foule de jeunes gens, qui n'aiment pas la contrainte, et c'est ici qu'ils prennent des leçons de politesse. Madame Récamier, se trouvant un jour à Frascati, pensa payer bien cher l'agrément d'être belle. On souffrit en la voyant ballotée par la foule, et cherchant de quel côté elle pourrait échapper au danger d'être étouffée; on montait sur les chaises pour la voir, les cous s'alongeaient, les derniers pressaient les premiers, et l'on aurait suffoqué sans doute l'objet de cette admiration importune, s'il n'avait pas eu la prudence de s'échapper au bout de quelques minutes.

Ne croyez pas que le plaisir règne en de tels endroits. Le Parisien se précipite dans le tumulte, parce que les charmes d'un paisible ménage lui sont étrangers. Le mot *plaisir* n'est qu'une façon de parler. On a le *plaisir* de vous voir, de vous entendre, de vous parler; cependant vous êtes, malgré cela, fort indifférent à celui qui a ce *plaisir*. Il eut le *plaisir* de dîner chez un tel, où il s'ennuya cruellement. Vous l'invitez à dîner. — Avec grand *plaisir*, dit-il; et il ne vient pas. — Vous lui demandez le bras. — Avec beaucoup de *plaisir*, madame, dit-il en grommelant entre ses dents, car il ne déteste rien au monde plus que cette contrainte.

Le goût pour les soi-disant fêtes champêtres a diminué beaucoup, depuis que les endroits où ces fêtes se donnaient se sont augmentés à l'infini; il est d'ailleurs souverainement ridicule de voir le plus petit espace de terre, garni de quelques arbres chétifs, arrosé par un mauvais jet-d'eau ou une petite mare ser-

pentante et infecte, s'appeler l'*Isle de Vénus*, le *Jardin d'Apollon*, *Paphos*, l'*Elysée*, *Frascati*, les *Grands Maronniers*, la *Chaumière Indienne*, etc. Les feux d'artifice et les meilleurs spectacles doivent leur céder. On ne parle presque plus de théâtres d'amateurs. Au Ranelagh, les jeunes gens jouent aux barres tant que le temps le permet, et comme toujours une grande quantité de dames s'y trouve comme spectatrices, on peut croire aisément que la vanité y préside aussi.

Les bals publics, qui sont annoncés avec tant de pompe, ne sont que très-insignifians ; ici, c'est un *Cazino vénitien*, une *Salle de Terpsichore*, etc.; là, on annonce un *grand* orchestre; là, une mise décente est indispensable pour être admis, et quand l'étranger bien mis, se fiant à ces grands mots, y arrive, il y trouve un tas de gens impolis, ou mal-propres, en bottes, et des chapeaux ronds sur la tête : ce *grand* orchestre est composé de *cinq* personnes, parmi les-

quelles il y a un nègre qui bat d'une main une espèce de grosse caisse, et de l'autre joue du flageolet. Entre les danses on exécute des fanfares bruyantes. Ni la nature ni l'art ne donnent ici des charmes à l'autre sexe; enfin la pudeur n'y règne nulle part.

J'ai remarqué dans plusieurs de ces salles de danse une espèce d'industrie assez singulière. Dans un coin de la salle on voit un silhouetteur qui y a dressé sa table, et qui fait sur-le-champ des silhouettes à un prix assez modique. Un amoureux qui n'a que rarement l'occasion de voir sa maîtresse peut aisément l'engager à se glisser un moment dans cette boutique, pour lui laisser du moins son ombre.

Autrefois une austérité salutaire distinguait l'éducation en France; aujourd'hui on la nomme pédantisme. Autrefois on s'accoutumait au travail, on s'appliquait aux sciences, aux mathématiques, aux langues anciennes; les

beaux arts, les belles-lettres n'étaient que des choses accessoires. Il est vrai qu'un jeune homme, au sortir du collége, ne pouvait briller aussitôt dans les sociétés; les dames ne le polissaient que peu-à-peu. Aujourd'hui on ne veut pas fatiguer le pauvre enfant par des études sérieuses; les langues anciennes sont superflues, et les beaux arts la chose principale. Les colléges d'autrefois sont abolis (1), il n'y a que des cours publics, où les dames et les étrangers en grand nombre occupent les premières places, les élèves sont obligés de rester derrière, comme la canaille à la cérémonie dans le *Mariage de Figaro*. Le doux bavardage, et les regards amoureux des dames, voilà ce qui sert de préparation à la leçon que l'on donne aux enfans. Le professeur paraît; ce n'est plus un lourd pédant comme autrefois; il est galant, et connu dans toutes

(1) On les a remplacés par des lycées qui remplissent le même but.

les coteries; il est membre de plusieurs lycées, poli, adroit, enfin *délicieux*. Un murmure joyeux signale son entrée; il traverse la salle le dos courbé, respirant avec modestie l'encens qui s'élève de toutes parts, et qui chatouille délicieusement ses nerfs. Pour apprendre à lire aux élèves, le professeur lit, et quoi? Une satyre de Boileau, ou un chant du *Vert-vert* de Gresset, et, en en passant, aussi quelques mots sur un ancien auteur. Voulant moins instruire qu'amuser, il glisse sur tout ce qu'il y a de sérieux et de solide, et finit par la lecture de ses propres vers, qui sont accueillis par les applaudissemens unanimes et bruyans de ses nombreux auditeurs. L'heure s'écoule, et les prix sont distribués. Cette fête, célébrée autrefois avec tant de pompe et de majesté, n'est regardée aujourd'hui que comme une partie de plaisir : les prix sont la moindre chose. Les dames s'y trouvent parce qu'il y a concert et bal; c'est au dernier principalement que brillent les élèves,

et l'on prédit d'avance que tel ou tel sera bientôt un bon danseur.

Ces fêtes sont plus préjudiciables encore à la moralité dans les pensions de l'autre sexe, où les jeunes personnes mettent de côté la candeur, l'innocence et la timidité, pour plaire par des graces hardies, pour rivaliser, en dansant, avec les femmes les plus expérimentées dans la coquetterie. Autrefois il aurait été déshonorant pour une jeune fille que l'on pût dire : « Elle danse comme au théâtre ». Aujourd'hui c'est le seul éloge digne d'une habile danseuse, et dont les demoiselles soient flattées.

Ces beautés naissantes se piquent aussi de se connaître en arts. Une jeune fille de quinze ans tout au plus, placée devant le tableau de David, regarde attentivement, à travers la lorgnette, les nudités des Sabins ; elle dit de ce muscle qu'il est trop prononcé, et d'un autre qu'il ne l'est pas assez ; elle parle du tibia ; de l'abdomen, et Dieu sait de quoi encore ! — N'ayant pas voulu lais-

ser perdre tout-à-fait l'agréable habitude de tenir l'éventail devant les yeux, et l'ayant pourtant trouvé trop incommode, on a imaginé d'appliquer une lorgnette dans les branches; ce moyen remédie à tout.

La mère et la fille sont mises à présent de la même manière, se tutoient; et quand elles se disputent, aucune ne cède. Toutes les deux dansent la gavotte, chantent, jouent aux cartes, rentrent séparément chez elles, font des folies, se les avouent réciproquement, et se boudent, etc., toutes les deux commandent dans la maison; la seule différence qu'il y ait entre elles, c'est que la mère porte des diamans dans ses cheveux, et la fille des fleurs.

Un jeune homme arrive de la province pour voir sa future : il la trouve seule avec un peintre, assise devant une académie (statue de bosse), elle prend des leçons d'anatomie pour se perfectionner dans le dessin. « Nous sommes « restés, dit le maître, aux muscles des

« cuisses, passons maintenant à l'ab-
« domen », et l'imagination de la jeune
fille saute ainsi de muscle en muscle....
— Le futur demande la mère. « Oh !
« répond la fille, c'est une petite liber-
« tine ; elle a trop valsé la nuit der-
« nière. »

Elle lui propose de l'accompagner au
manège. Là, elle s'élance sur un beau
coursier, et s'envole au grand galop.
Mon provincial la regarde, et reste ébahi.

Du manège on va à l'école de nata-
tion : ici la charmante personne entre
dans un cabinet ; bientôt après elle repa-
raît avec une large chemise, qu'elle
laisse tomber aussi, et la voilà en veste
et en pantalon de nankin, qui se col-
lent parfaitement sur le corps ; puis elle
s'élance courageusement dans l'eau. Le
futur, qui ne comptait voir tous ces
charmes que le jour des noces, la laisse
nager, vole à la maison, aide lui-même
à atteler ses chevaux, et s'en retourne à
la hâte dans sa province (1).

(1) Encore une fois, je demande à M. Kotzebue dans

Ces observations ne viennent pas fou-

quelle famille honnête il a vu pareille chose. Il ne l'a vue nulle part, sans doute ; à moins que ce ne soit dans des lieux qu'il ne conviendra pas d'avoir fréquentés, parce qu'en effet il n'était ni convenable ni décent qu'il y allât observer les mœurs de Paris.

Sans doute cette ville offre, comme toutes les grandes cités, des exemples fréquens de corruption et d'immoralité ; mais en même temps qu'elle est le théâtre du vice le plus hideux, elle est aussi celui de la candeur et de la vertu. Je dirai plus, quoique cette opinion soit souvent combattue par ceux qui ne l'habitent pas, il n'y a peut-être point de petite ville de province où les demoiselles soient mieux élevées, avec plus de décence et de retenue ; où elles soient plus modestes, plus réservées, et plus innocentes qu'à Paris. Oui, innocentes ! et dans l'acception la plus étendue ! (quoiqu'en disent certains détracteurs impudens et déhontés) et la raison en est simple. Plus les jeunes personnes sont entourées d'écueils, et plus leurs parens apportent de soins à les leur faire éviter; plus un père a, dans sa jeunesse, trouvé d'inconséquence, de légèreté, de coquetterie, de faiblesse dans les femmes, plus il surveille sa fille, plus il recommande à son épouse de s'appliquer sur-tout à ne lui laisser former aucune liaison propre à détruire ou à altérer le germe des vertus qu'on cherche à lui inspirer, ou à la détourner des goûts simples, et des occupations utiles entre lesquelles elle partage son temps.

Il peut se trouver à Paris quelques femmes comme celles dont parle M. Kotzebue ; mais, sans doute, elles y sont rares, et ce ne sont pas celles-là qu'il aurait dû

tes de moi-même, mais en grande partie d'un observateur très-instruit (1).

La nouvelle piété ne me semble qu'une mode, comme tout ce que l'on fait à Paris. J'ai assisté à une grand'messe solemnelle dans l'église Notre-Dame, elle était remplie de monde; j'ai exactement observé le peuple; il n'y avait

---

citer. Il est un plus grand nombre d'épouses vertueuses et modestes, de mères sages et prudentes, qui se consacrent entièrement à l'éducation de leurs enfans, qui ne se séparent pas un instant de leurs filles, qui sont présentes à leurs leçons, à leurs jeux, qui les accompagnent par-tout, qui ne leur permettent pas le moindre divertissement sans en être témoins, et qui ne les quittent enfin que pour les remettre dans les bras d'un époux. Certe, cette éducation vaut bien celle des couvens ou des pensions, dans lesquelles la différence d'âge et l'intimité des jeunes personnes produisent presque toujours le dangereux effet de parler trop tôt et d'une manière trop active à leur imagination et souvent à leurs sens.

(1) J'ai répondu à la fin du premier volume à cette excuse, que M. Kotzebue nous donne chaque fois qu'il nous déchire, et j'ai peut-être eu tort; car il est des inculpations tellement ridicules, tellement exagérées, qu'il devient presque déshonorant de s'abaisser jusqu'à y répondre.

que très-peu de dévots, presque tous avaient l'air d'être au spectacle. La musique vocale était assez bonne, cependant trop faible pour cette grande église. L'entrée aux tribunes était à six sous. Des écriteaux suspendus aux piliers indiquaient le prix des chaises à louer. Je les trouvai très-chères pour un *Te Deum*, peut-être parce qu'un *Te Deum* s'achète toujours trop cher (1). J'entendis pour la première fois à Paris une cloche (le soi-disant bourdon) d'un très-beau son, qu'on a laissée à cette ancienne et fameuse église.

Louis XVI et Marat, enfin toutes les victimes de la révolution, tant respectables qu'exécrables, sont déja oubliées à tel point, que toutes mes recherches pour trouver le cimetière de la Madeleine (où elles sont enterrées) furent inutiles. L'un le disait ici, l'autre là; mon laquais de louage n'en savait pas

(1) Encore quelque malice !

un mot. Enfin on me dit que ce cimetière avait été vendu à un serrurier, qui en avait fait un jardin. J'y fus aussitôt; il n'y était pas; les gens de la maison ne savaient pas si la chose était fondée; cependant ils prétendaient qu'il n'y avait plus dans leur jardin aucun vestige qui indiquât à quel usage ce lieu avait été employé; car la chaux dont on a couvert les cadavres avait, disaient-ils, tout consumé. Bref, il fallut m'en aller, malgré le vif desir que j'avais de marcher au moins une fois sur les restes des infortunés et des scélérats qui sont là confondus. Une dame m'a assuré depuis, que la place était facile à trouver; que pour la mieux désigner on y avait même planté trois lis; mais que le propriétaire, trop importuné, avait fermé, par peur, son jardin à tout le monde; et il a bien fait.

Le Bois de Boulogne, que les fanfarons choisissent pour leurs exploits, et où les élégans font parade de leurs che-

vaux et de leurs cabriolets, est nommé ainsi très-improprement, car il n'y a que des broussailles, qui n'ont rien d'agréable et d'engageant. A travers un grand nombre d'allées qui se croisent, on va jusqu'au château nommé *Bagatelle*, qui appartenait autrefois au comte d'Artois. Il est impossible de voir un plus agréable séjour dans un aussi petit espace. Aussi lit-on sur l'entrée : *Parva sed apta*. Maintenant il est occupé par un traiteur qui fait payer quinze sous pour l'entrée, et cinquante sous pour un verre de mauvais vin de Madère. La vue est charmante, et le parc agréable, quoique sauvage. Dans quelques appartemens on voit encore les anciens meubles, mais la plupart des chambres a été pillée. La distribution intérieure de la maison est remarquable. Je crois difficile de réunir plus d'agrémens et plus de commodité dans un espace aussi borné.

En retournant, on passe devant le château du ci-devant roi, nommé *la Muette*. C'est là que Marie-Antoinette

a couché la veille de son mariage, et certes elle n'y vit pas l'avenir en songe.

Le sort d'un médecin allemand à Paris est vraiment peu digne d'envie. Ses revenus sont très-minces, d'abord, parce qu'il faut demander, et que l'Allemand modeste ne peut s'y résoudre; ensuite parce que beaucoup de riches font banqueroute. Outre cela, il arrive à Paris une foule de vagabonds de tous les côtés de l'Allemagne, dans l'espérance d'y faire fortune. Se trouvant trompés, ils tombent malades de misère et de chagrin, et ne peuvent souvent être guéris que par le vin et de bons restaurans, que le médecin est obligé de payer. Avec tout cela, il lui faut un équipage, qui lui coûte près de mille écus par an, ou au moins la moitié, quand il veut se borner à un simple cabriolet; car les gens de condition s'en servent actuellement, pour aller plus vîte. Naturellement il arrive souvent des accidens, parce qu'ils sont obligés de conduire

eux-mêmes, ce qui n'est pas aisé dans les rues étroites de Paris.

On se plaint des jeunes gens qui ne savent rien et décident de tout. N'en est-il pas par-tout de même? Personne ne sait, personne n'apprend plus l'art difficile d'écouter et de se taire. « Voyez-
« vous, dit un vieux Français, c'est dans
« ce fauteuil qu'il avait coutume d'être
« assis; il me semble le voir encore, mon
« bon père : il parlait peu, mais savait
« écouter. Son attention contribuait à
« relever l'intérêt de tout ce qu'on disait
« devant lui; ses yeux vifs se faisaient
« comprendre sans le secours de la pa-
« role; d'un regard il vous faisait la
« réponse la plus éloquente. Regardez
« ce portrait, il est de la plus parfaite
« ressemblance : on dirait qu'il écoute
« encore. Oh! je vous en prie, ne dé-
« rangez pas ce livre que vous voyez là
« sur la cheminée, ouvert au même
« endroit où mon père cessa de lire ce
« qu'il avait déja lu si souvent, le *Traité*

« *de Plutarque, sur la manière d'écouter.*
« Il s'en est entretenu souvent avec moi,
« car il ne rompit jamais le silence que
« pour me recommander de bien écou-
« ter. C'est ce qui s'apprend peu-à-peu,
« me dit-il; cela est aussi difficile à ap-
« prendre qu'il l'est de bien parler. Lis
« aussi le *Traité de Plutarque, sur l'en-*
« *vie de parler toujours;* le sage chan-
« celier l'Hôpital en faisait le plus grand
« cas. Nos jeunes gens ressemblent à ce
« portrait aux sept voix, à Olympias;
« ils répètent toujours ce qu'ils ont dit,
« et personne ne les écoute. On pourrait
« leur dire, avec Aristote, *Dieu merci,*
« *j'ai des jambes, pour ne pas être*
« *obligé de vous écouter.* D'où leur vient
« ce défaut? C'est qu'ils n'ont pas appris
« à écouter. L'art d'écouter est le com-
« mencement de l'art de plaire. En par-
« lant, on montre seulement le desir
« d'être aimable; en écoutant, on l'est
« en effet. Dans les premières années de
« la révolution, mon père vivait à la
« campagne, et tous les partis de son

« village le comprirent sur leurs listes
« parmi ceux qui jugeaient bien; aucun
« ne le persécuta, tous respectaient son
« silence; et beaucoup de personnes,
« dans ces temps orageux, durent leur
« salut à leur circonspection. Sans par-
« ler, on peut passer pour un grand
« orateur; on n'a qu'à écouter d'une cer-
« taine manière, regarder tout le monde
« alternativement, faire signe de la tête
« de temps en temps, à la fin les gens
« croient qu'on leur a répondu justement
« comme ils le desirent. Un jour que
« mon père avait été muet de cette ma-
« nière, quelqu'un de la société l'assura
« qu'il était charmé de le voir de son
« avis. Ne répondez pas aux gens, et ils
« se feront une réponse à leur goût. Ce-
« lui qui ne sait pas écouter, et répète
« toujours ce qu'il a entendu dire à
« d'autres, ressemble aux petits seaux
« d'une roue à godets, qui se remplissent
« sans cesse, pour se vider aussitôt. »

Une dame du monde veut d'abord plaire, être parfois aimable, enfin mériter de l'estime; cependant elle se contente du dernier, quand elle n'a rien de mieux à faire, ou pour se distinguer; car il y a une coquetterie en morale comme en manière de s'habiller, et heureusement la vertu est quelquefois de mode.

« Je n'ai pas le temps de vous estimer, « disait une dame de cette espèce, à un « honnête homme qui l'ennuyait; si « vous pouviez me plaire, cela serait « plutôt fait. »

On fait un vil courtage du titre honorable d'*artiste*. Un simple tailleur de pierre se nomme *artiste en marbre*, un peintre en bâtiment *artiste en peinture*; M. Joly est un *artiste en cheveux*, et le plus fameux qui existe. Il arrive dans son équipage, entre en sautillant, salue à peine, et semble ôter un peu son chapeau, seulement parcequ'il a très-chaud.

Il s'approche de la glace, arrange son frac, ses culottes de peau, et ses bottes; alors il baise la main de la dame, se fait apporter un carton, en tire toutes sortes de marchandises en cheveux, qu'il nomme *sentimens*, *souvenirs*, etc., les attache négligemment à la tête de la dame (tout cela n'est que l'affaire d'une minute), puis... il disparaît.

Les *artistes décrotteurs*, aux Trois Frères, passage du Panorama, ont sur leur enseigne la devise suivante :

O vous qui redoutez les taches et la crotte,
Amateurs de journaux, de propreté, de vers,
  Entrez ici, souffrez qu'on vous décrotte,
Et livrez à nos soins la botte et les revers.

Les *artistes cordonniers* prouvent leur art particulièrement en ce qu'ils font les souliers les plus mauvais qu'il leur est possible, afin qu'ils se déchirent plus vîte.

Un non-élégant se plaignait à son cordonnier qu'une paire de souliers neufs n'avait duré que quinze jours : « Quinze jours! s'écria l'*artiste*; dans ce cas, ils

« n'étaient surement par de moi; car les « miens ne durent jamais au-delà de « huit à dix jours. »

Les usuriers, à Paris, prêtent sur nantissement le cinquième du prix, retranchent tout de suite les intérêts à cinq pour cent par mois, et demandent encore après des épingles pour leurs femmes. Ces épingles consistent en bagues, montres, etc.

Le nouveau réglement de deuil ordonne à la femme de porter le deuil de son mari pendant un an et six semaines; à l'homme, au contraire, pendant six mois seulement pour sa femme. Je ne conçois pas la raison de cette loi.

C'était la mode à Paris, il y a quelques années, de nourrir ses enfans soi-même; on a maintenant de bonnes raisons pour suivre l'usage contraire. Beaucoup d'en-

fans ne peuvent supporter le lait de leur mère, et se trouvent mieux chez une paysane. Les dames, qui ont les nerfs délicats, sont de pauvres nourrices. L'air de la campagne convient mieux aux enfans : les mères les habituent à être trop délicats. La nature veut, à la vérité, qu'elles nourrissent leurs enfans, mais nous avons atteint un degré de civilisation qui s'oppose à cela, comme à d'autres choses que la nature semble nous prescrire. Qui pourrait aller contre de pareils motifs?

J'ai donné la description d'un grand nombre d'établissemens remarquables; combien cependant j'en ai omis qui méritent l'attention! Je puis mettre de ce nombre un *Conservatoire de Santé*, où des individus des deux sexes peuvent se mettre en pension par mois, par année, ou pour toute leur vie; soit pour prendre soin de leur santé, soit par économie; ou pour vivre en société, ou bien pour

s'épargner les embarras du ménage. Les étrangers de tous rangs, qui veulent se faire faire quelque opération, ou qui tombent malades à l'auberge, des femmes en couche, en un mot tous ceux qui, se trouvant éloignés de leur famille, seraient exposés à n'être pas bien soignés, peuvent se placer dans ce lieu. On y trouve aussi des bains, des douches, toutes sortes d'aisances, une bonne société, etc. Les prix sont naturellement très-différens.

On trouve souvent à Paris des occasions pour voyager dans quelque pays de l'univers que ce soit, et presque toujours à bon marché (1), commodément et promptement. Une voiture suspendue et à quatre places vous mène à Lyon dans quatre jours; à Marseille, Gand, Grenoble ou Chambéry, dans cinq jours et demi; à Turin dans neuf jours, à

(1) *A bon marché!* C'est ordinairement la première chose que M. Kotzebue remarque.

Milan dans onze, etc., et cependant on couche toutes les nuits.

Lorsqu'un étranger veut se défaire de quelque chose qui lui est à charge, il n'a pas besoin de s'en inquiéter, mais il le fait annoncer par le bureau des *Affiches*, qui lui épargne cette peine, au moyen d'une indemnité très-modérée; ou bien veut-il vendre au plus offrant? il envoie alors au *Cabinet arbitral*.

Souvent des familles honnêtes et de fort bon ton, qui habitent les meilleurs quartiers de Paris, offrent leur table aux étrangers. A la vérité, ce sont souvent d'anciennes familles nobles et ruinées qui ont besoin de ce secours pour continuer d'avoir une table servie convenablement. On y vit aussi bien que chez le meilleur restaurateur, on y trouve une société choisie, on peut s'y perfectionner dans la langue française, et

y prendre le bon ton de Paris. On peut même inviter quelqu'un à dîner avec soi.

Lorsque j'étais à Paris, un ancien major publia le projet d'un établissement qu'il nommait *Propylée* ou *Vestibule des Voyageurs.* Toute personne qui aurait voulu voyager aurait pu se procurer dans cet établissement toute sorte de renseignemens utiles, comme les routes de voyages, la notice des choses dignes de remarque, les dessins des plus beaux paysages ou monumens, les portraits des hommes ou des femmes célèbres. On aurait pu même avoir des lettres de recommandation en fournissant de bons répondans. Outre cela, on aurait donné aux voyageurs des notions sur les langues, l'histoire, la littérature, l'anthropologie, l'histoire naturelle, la botanique, et l'oditologie (science des voyages); on aurait procuré aussi des extraits des meilleurs voyages et de la correspondance du Propylée. En-

fin, on pouvait assister chaque mois à deux séances littéraires, afin de connaître l'état de la littérature et des arts dans toute l'Europe, et à deux concerts où l'on exécuterait la musique de tous les peuples de l'univers. On pourrait s'abonner pour douze francs par mois, comme élève, pensionnaire, ou amateur; et pour la moitié en sus on aurait le droit d'amener des dames, de concourir au prix annuel d'une médaille d'or, etc., etc. Le ministre de l'intérieur a écrit une lettre encourageante à l'auteur de ce projet, et il serait à desirer qu'il eût plus de succès que ceux des Allemands, qui restent chez l'imprimeur.

Les femmes enceintes qui veulent accoucher sans que cela paraisse en trouvent aisément le moyen chez plusieurs médecins et chirurgiens, qui les logent commodément, leur donnent les soins les plus assidus, et leur offrent leurs propres femmes pour accoucheuses.

On peut apprendre à Paris à exercer la jurisprudence, à tourner de petites chansons pour un vaudeville, à faire des expériences chimiques et des fleurs artificielles. On vous promet de vous apprendre cette dernière chose en quelques heures. Une autre science inestimable, c'est *la Pasygraphie* ou *Pasylalie*, espèce de langage que chacun peut lire et comprendre dans tous les pays; on apprend cette science en quelques heures chez un certain *Saint-Demaimieux*, pour la somme de douze francs. Cette écriture universelle n'a pas plus de douze caractères et douze règles, et le langage qu'elle représente a seulement trois règles.

La société *des Observateurs de l'Homme* indique par son titre le but de ses travaux. Son président est Fourcroy, son secrétaire est Jauffret, connu par ses écrits sur les enfans. Dans la séance à laquelle j'assistai (et où je fus surpris de recevoir un diplôme qui m'en

nommait membre), Jauffret lut une notice intéressante sur les mœurs et habitudes des sauvages. Il fit voir à l'assemblée, qui était nombreuse, des pièces d'habillement, des armes et des meubles dont se servent ordinairement ces peuples.

Le ci-devant acteur Larive, a annoncé un cours de l'art dramatique, et a promis de traiter, dans douze séances, des qualités nécessaires à un acteur; savoir : la voix, la prononciation, le regard, l'ouïe, la sensibilité, l'expression, l'imagination, l'inspiration, la séduction, la dignité, la vérité, la jalousie, l'imitation servile et l'affectation, la déclamation, le courage, le bon et le mauvais cœur, les agrémens et les désagrémens auxquels sont sujets les artistes dramatiques; les causes de leurs chutes, la critique, etc., etc.

Je crois faire plaisir à un grand nombre d'amateurs en leur donnant l'adresse d'un libraire qui a la singulière mais très-utile fantaisie de vendre les portions de livres détachées qu'on peut avoir perdues, et qui rendent un ouvrage tout-à-fait inutile quand on ne peut les remplacer. On trouve chez lui les meilleurs auteurs français de presque toutes les éditions; ceux qu'il n'a pas, il les procure. On conçoit aisément qu'il ne vend pas au prix ordinaire; mais combien la facilité de compléter un livre n'est-elle pas précieuse pour un amateur? Cet homme s'appelle Cordier; il demeure dans la rue Traversière-Saint-Honoré, n° 771, près de la rue du Hasard, dans la cour, au premier étage.

On se récrie beaucoup en Allemagne sur la cherté de tous les objets à Paris; je n'en ai pas jugé de même, et je suis convaincu qu'on vivrait à Paris à meilleur marché qu'à Berlin; et il n'y a pas

de comparaison avec la cherté de tout à Pétersbourg. J'ai logé dans un des meilleurs quartiers de Paris, à l'hôtel d'Angleterre, près du Palais-Royal et de cinq à six théâtres; mon logement consistait en une antichambre, un salon, une petite chambre à coucher, une chambre de travail, une garde-robe, une petite chambre pour un valet-de-chambre, un entresol pour un domestique et pour placer du bois. Il y avait des cheminées en marbre; les planchers étaient couverts de beaux tapis, l'ameublement était en soie; il y avait des pendules, de grandes glaces, de jolies tapisseries. et, pour tout cela, je ne donnais que douze louis par mois (1). On pourrait avoir le même appartement pour le demi-quart de cette somme dans un très-bon quartier, mais un peu éloigné.

---

(1) Encore un petit trait d'orgueil! Ce n'est pas pour donner une preuve du bon marché de Paris, mais pour apprendre à tous ceux qui liront son ouvrage qu'il était bien logé, et qu'il lui en coûtait 300 liv. par mois, que M. Kotzebue a écrit ce paragraphe.

Je dois ajouter cependant que l'expulsion des Anglais a fait diminuer beaucoup le prix des logemens à Paris; le mien, par exemple, coûtait vingt louis peu de temps avant mon arrivée.

J'ai déja parlé de la manière de se nourrir. On peut très-bien dîner pour trente ou quarante sous, et boire une demi-bouteille de vin, ce dont il faut se passer à Berlin. Les équipages et la comédie sont chers; un habit du meilleur drap coûte de cent-cinquante à cent-soixante livres: les meilleures bottes valent de trente à trente-six liv., etc., etc.

J'ai vu aussi ces lambeaux remarquables qu'on appelle *la Tapisserie de la reine Mathilde*, et qui ont été brodés par cette épouse de Guillaume le Conquérant. Montfaucon l'a déja fait graver; Elle représente l'histoire de la conquête de l'Angleterre; elle a huit cents ans d'antiquité, deux cent quatorze pieds de long, mais seulement dix-huit pouces

de large. Elle était auparavant dans la cathédrale de Bayeux, où on la montrait dans certains jours solemnels. Il y a sous les figures des inscriptions latines, effacées en partie : il serait impossible que la reine eût fait tout cet ouvrage; mais les dames de sa cour l'ont aidée. C'est une idée intéressante de se figurer qu'il y a huit cents ans les femmes de la cour se rassemblaient pour s'occuper de broderies. Combien de belles mains, qui ont été souvent baisées, ont travaillé à ces points, et dont il ne reste plus même les os!

Lorsqu'on annonça à Paris que, pour de bonnes raisons, et par ordre du gouvernement, on allait exposer au Musée-Napoléon ce monument qu'on pourrait voir gratis, le concours fut immense, les salles ne désemplissaient pas, on se pressait même sur les escaliers; cependant c'est bien peu de chose à voir pour quelqu'un qui n'a pas l'imagination un peu exaltée; les dessins sont ceux que pourraient faire des en-

fans de quatre ans. Il est bon qu'une inscription indique ce qu'on a voulu représenter dans ces tableaux; comme, par exemple, celle-ci: *Hic Harold mare navigavit,* ou bien cette autre, *Ecclesia,* etc, qui est au-dessus de quelque chose assez semblable à un berceau.

Ce lambeau peut intéresser un amateur des anciens costumes. Là, on voit Harold à cheval, un faucon sur le poing, et précédé de ses chiens; lui et les gens de sa suite n'ont point de longues barbes, mais ils portent des moustaches; c'est par là qu'ils se distinguent des Francs. Ils ont de petits manteaux, semblables à la chlamyde des Grecs, et agraffés sur l'épaule droite. Près d'un festin, on voit la corne à boire. On aperçoit sur les vaisseaux, qui sont tous à un mât, deux rangées de boucliers, disposés comme ceux qu'on a vus dans les peintures d'Herculanum. Sur les boucliers des Français on aperçoit une espèce d'emblême; cela paraît être des armes, qui, dans ce temps, n'étaient point encore

héréditaires. Un nain (l'inscription qui est au-dessus de sa tête le nomme *Turold*) remplit les fonctions de page. La table à laquelle Guillaume mange avec ses barons a la forme d'un demi-cercle : on ne lui présente à boire qu'à genoux. Dans le combat, on voit les cavaliers lever leurs lances, les fantassins tendre leurs arcs; les étendards paraissent percés par des flèches. Jusque-là le bord de cette tapisserie est orné d'oiseaux et de toutes sortes de figures grotesques; mais ici on voit des cadavres. Un évêque se bat avec une massue, probablement pour éviter l'effusion du sang.

La bataille qui plaça Guillaume le Conquérant et sa race sur le trône d'Angleterre fut donnée l'an 1066, et avec cette bataille finit la tapisserie, qui a cependant été déchirée; car il est visible qu'elle était plus longue. Chaque évènement est, comme sur les bas-reliefs des anciens, séparé du suivant par des arbres, des maisons, et autres choses semblables.

Je ne dois pas oublier les déjeûners des auteurs dramatiques, qui ont lieu le dimanche, et auxquels je fus admis. Duval, Arnault, Andrieux, Legouvé, et une foule d'autres, se rassemblent, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre; on déjeûne assez frugalement à la fourchette; ensuite l'un d'eux fait lecture de sa dernière production dramatique. Ces lectures ne se font pas pour flatter la vanité de l'auteur, mais chacun dit naturellement sa pensée, qui est discutée, combattue ou approuvée par les autres, et dont l'auteur tâche de tirer parti. Réellement, j'y ai souvent entendu dans une heure plus de remarques délicates, et de critiques judicieuses, que je n'en ai lu pendant toute une année dans une gazette de littérature allemande.

L....., vieillard de soixante et dix ans, avait été curé pendant vingt-cinq ans dans le village de Gagny, département de Seine-et-Oise; mais il fut chassé

et déporté; comme tant d'autres. Après avoir erré misérablement pendant plusieurs années, un gouvernement plus doux lui permit enfin de revenir dans sa patrie. Il y a quelque temps qu'il alla voir le maire de Villemamble, village voisin de Gagny. Comme il était près du lieu où il avait si long-temps demeuré, il eut tout-à-coup un vif desir d'aller revoir son ancien clocher. Le maire l'accompagna. Ce vieillard, voyant son village dans l'éloignement, fut violemment ému; il fut obligé de se soutenir sur son ami, pour pouvoir avancer plus loin. A peine quelques habitans l'ont reconnu, qu'un cri de joie se fait entendre dans le village! « Notre vieux curé est revenu ». Hommes et femmes, enfans et vieillards, se précipitent sur son passage; ils l'entourent, et l'étouffent presque, à force de caresses; ils lui demandent sa bénédiction; chacun veut le loger; celui-ci veut l'attirer dans sa maison, celui-là dans une autre; on lui apporte les enfans qui sont nés pendant son absence, et on ne

le laisse pas partir qu'il n'ait promis de revenir le dimanche suivant dire là messe. Il promet, et tient parole. A la vérité, il ne trouve plus les anciens ornemens, ni son costume ecclésiastique; mais l'autel est paré de fleurs, tous les habitans sont rassemblés dans l'église. Il dit la messe avec une émotion sensible. Lorsqu'il a fini, on entonne tout-à-coup le *Te Deum.* Il demande pourquoi. C'est son retour qu'on célèbre. Il peut à peine supporter tant de marques d'attachement. Il sort de l'église. Une députation solemnelle de la commnne le suit, pour le prier instamment de revenir occuper son ancienne demeure, et de finir ses jours au milieu de ses enfans. Ce n'était pas son projet; ce vieillard avait desiré de se reposer; mais comment aurait-il pu résister à de telles prières?

On m'assure que dans bien des endroits il s'est passé des scènes semblables.

(J'ai supprimé le paragraphe qui termine ce chapitre des *Souvenirs*, parce qu'il contenait des réflexions offensantes sur un auteur français très-aimable et très-spirituel, dont j'estime tout particulièrement la personne et le talent.)

Fin des Souvenirs.

LETTRES D'UNE DAME DE PARIS A UNE DAME DE PROVINCE,

contenant quelques particularités du séjour de M. Kotzebue à Paris (1).

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, le . . . . 1804.

Vous me félicitez, madame, sur ce que j'ai eu le plaisir de voir M. Kotzebue à Paris, et vous me demandez quelques renseignemens sur cet homme

(1) Ces lettres m'ont été adressées par un littérateur très-connu, qui a joui du bonheur inappréciable de se trouver avec le *célèbre* auteur de *Misanthropie et Repentir*, et qui a été témoin des faits qu'il raconte. Je puis donc assurer à mes lecteurs que, loin d'ajouter à la vérité pour se rendre plus piquant, il l'a plutôt adoucie, par égard pour M. Kotzebue, quoique celui-ci se soit vraiment mis dans le cas de n'être ménagé par personne.

célèbre. Hélas ! que puis-je vous dire ? Don Quichotte prenait les moulins à vent pour des châteaux. J'ai fait comme don Quichotte, je n'avais encore vu M. Kotzebue que de très-loin, et lorsque je l'ai vu de près, c'est un vrai moulin à vent qui s'est présenté à ma vue. J'étais à dîner ce jour-là chez une femme, dont l'esprit et les graces doivent intéresser (1) : elle avait rassemblé, pour plaire à M. Kotzebue, quelques-uns des littérateurs les plus estimables de la capitale.

M. Kotzebue entre. Peignez-vous un homme de cinquante ans, et d'environ cinq pieds cinq pouces, d'une physionomie assez distinguée, mais froide, sévère et orgueilleuse. En ma qualité de femme, j'ai d'abord fait attention à sa figure et à sa taille, et j'avoue que l'une et l'autre m'ont paru avantageuses; mais lorsque M. Kotzebue a parlé,

---

(1) Madame Fanny de Beauharnais, dont il est question dans le chapitre XIII.

adieu l'enchantement; j'ai eu peine à croire qu'un grand homme fût en ma présence.

En sa qualité de chanoine de Magdebourg, M. Kotzebue est arrivé chez madame de Beauharnais avec la décoration dudit chapitre, et de plus, avec un air tout-à-fait important. — J'aime les décorations, pourvu que ceux qui en sont revêtus y joignent la dignité de l'ame, et des manières nobles; une politesse affectueuse s'ils le peuvent, ou du moins encourageante; voilà ce que j'attendais d'un homme d'un esprit supérieur, et sur-tout d'un Allemand. La franchise, la bienveillance aimable, et le bon ton, caractérisèrent toujours à mes yeux cette nation. M. Kotzebue s'est-il montré tel? Non. En venant dîner chez madame de Beauharnais, il aurait dû savoir qu'il y trouverait d'anciens ducs et pairs assez philosophes pour révérer l'homme plus marquant que ses titres; et quelques philosophes littérateurs pour qui les grandes actions,

les vertus et le génie sont l'illustration par excellence. M. Kotzebue n'a pas voulu savoir tout cela; qu'y faire? Il n'a pas voulu savoir, ou bien il ne s'est pas rappelé, une foule d'autres choses qu'il faut retenir quand on va chez une femme faite pour apprécier; il n'a pas voulu savoir qu'il faut beaucoup parler des autres et fort peu de soi-même....; qu'il faut sur-tout, et avant tout....être modeste.

M. Kotzebue, en entrant, a commencé par parler de lui; M. Kotzebue, en sortant, a parlé encore de lui; mais j'anticipe sur ce que j'ai à dire, et j'oublie qu'un bon conteur garde ses plus beaux traits pour la fin de son récit. Pardon, j'écris sans art et sans méthode; je suis femme, et vous m'excuserez, puisque vous êtes femme aussi. Je reviens à M. Kotzebue.

Son début chez madame de Beauharnais a été de se plaindre des acteurs qui jouent au Théâtre-Français son drame, intitulé *Misanthropie et Repentir;* et

ensuite des journalistes qui l'ont critiqué. Pour les journalistes, passe : la plupart se plaisent à dire du mal de tous les ouvrages estimables; mais les acteurs français, qui ont fait tout le succès de son drame!!!

Je ne suis pas contrariante, je ne suis pas satyrique; mais, n'en déplaise à M. Kotzebue, il me semble que mademoiselle Simon a fort bien joué le rôle d'Eulalie, et que Saint-Phal a rendu à merveille le rôle de Meinau. M. Kotzebue a critiqué la diction, le jeu, et sur-tout les habits de Saint-Phal; il n'a pas fait attention que Saint-Phal est bon comédien, et sur-tout Français; et qu'en cette qualité, il devait s'emparer de l'esprit du rôle. « Saint-Phal (lui a « dit devant moi un homme qui s'y con-« naît) a non-seulement saisi l'esprit de « ce rôle, il a eu même quelquefois le « mérite de le surpasser!.... » Surpasser M. Kotzebue!.... quel blasphême! et voilà ce qu'il fallait pour faire quelque chose de bon. Qu'importent les habits

d'un acteur, quand ils ne sont pas ridicules, et quand ils ne nuisent point à l'illusion que l'auteur a voulu faire naître?

« Mais les acteurs, prétend M. Kot-
« zebue, ont dénaturé ce que j'ai dit; ils
« ont altéré le sens de mes paroles ». Eh pourquoi pas, si, éclairés par l'injustice des spectateurs de la première représentation, d'heureux changemens ont porté cette pièce aux nues? Je ne finirais pas si je répétais à ce sujet toutes les complaintes déplacées de M. Kotzebue.

Ce qui m'a le plus choquée, c'est qu'il n'a pas daigné s'apercevoir qu'il y avait chez madame de Beauharnais des poètes, des auteurs tragiques, des auteurs comiques, des dramaturges, des romanciers, etc.; qu'il n'a point daigné demander leurs noms, ni répondre à toutes les honnêtetés qu'il a reçues d'eux; qu'en un mot, il n'a fait attention à personne, ce qui n'est pas trop aimable (1). Cet homme *sublime* a tou-

(1) Sur-tout chez une femme, et une femme d'esprit; mais sa réputation est faite. On sait qu'il n'est ni galant ni aimable.

jours parlé de lui-même, et sur-tout de ses pièces.

Il me semble que si j'étais en Allemagne, je parlerais aux Allemands du célèbre Wieland, de Klopstock, de Gessner, de Lessing, de Klein, de Rabener, de Goëthe, de Brandes, de Schiller, etc.; je leur parlerais d'Archenholtz, journaliste célèbre, qui est en ce moment l'aigle de l'Allemagne, dans la partie des journaux. Mais M. Kotzebue a cru ne pouvoir mieux faire en France que de se contempler lui-même. Permis à lui! car, depuis son départ, personne n'a été tenté de brûler un grain d'encens sur son autel. Il me semble cependant qu'il aurait pu s'y faire beaucoup d'amis; et je suis vraiment fachée qu'il n'aime point nos acteurs, nos drames, et surtout nos dames.

Je suis, etc. (1)

(1) L'auteur de la lettre a oublié, ou n'a pas voulu dire que ce grand homme s'est fait prier pendant quinze jours au moins avant de se décider à accorder à madame de Beauharnais la faveur de dîner chez elle, et je vais répa-

LETTRE II.

Paris, le . . . . 1804.

MA chère amie, vous connaissez, sans doute, M. Mercier? cet auteur vaut au moins M. Kotzebue pour le talent, et vaut beaucoup mieux pour la politesse.

---

rer cette omission : les détails qui suivent sont aussi exacts que la lettre.

Vingt messages lui furent successivement adressés, mais en vain; et l'on se vit obligé de négocier cette importante affaire, de puissance à puissance, et par ambassadeurs, comme un pacte d'alliance, ou un traité de paix.

« — Madame de Beauharnais! j'en ai entendu parler. —
« Comme d'une femme fort aimable. — Oui, un bel
« esprit; et je n'aime pas les femmes beaux esprits,
« parce qu'on est forcé de ne s'occuper que d'elles, et
« que par-tout où je vais je prétends qu'on ne voie,
« qu'on n'entende, et qu'on n'admire que moi. Soit,
« répond l'ambassadeur; on ne s'occupera que de vous,
« on vous admirera même s'il le faut; quoique cela
« soit difficile, ajoute-t-il tout bas. — A la bonne heure.
« — Eh bien donc, c'est dit; je vous annoncerai pour
« tel jour. — J'y consens, puisque vous m'y forcez.
« A propos, à quelle heure dîne-t-on chez cette dame?
« — Comme dans toutes les grandes maisons, à sept
« heures. — A sept heures? Je ne dîne pas à cette heure-
« là. — Mais c'est la sienne. — Il faut qu'elle en change
« si elle veut avoir le bonheur de me posséder. — Cela
« n'est pas proposable. — J'en suis fâché. — Mais elle

Il apprend que M. Kotzebue est arrivé à Paris; il vole chez lui avec empressement, se fait annoncer, et entre.

« Confrère, lui dit-il avec son air « franc et loyal, vous avez fait des « drames; j'en ai fait aussi; et comme « les miens ne valent pas les vôtres,

---

« compte réunir, pour vous fêter, une compagnie nom« breuse et choisie, et chacun sait qu'on ne se met à table « chez elle qu'à sept heures. — Tant pis pour ces mes« sieurs; je vaux bien la peine qu'on se dérange. Bref, « voici mon *ultimatum*: J'arrive à cinq heures, je mange « jusqu'à sept; puis je vais au spectacle, parce que j'ai « promis de juger les chefs-d'œuvre de Racine, de Cor« neille, de Molière et de Voltaire, et que je veux tenir « parole, en dépit du bon sens et de la raison. Oui, je veux « détruire ces réputations colossales, cette gloire usurpée, « et je veux qu'avant dix ans on ne joue plus en France « que les ouvrages de l'immortel Kotzebue. — C'est votre « dernier mot? — Absolument; je ne ferai pas grâce d'une « minute ». L'ambassadeur se retire, et va rendre compte de sa réception. Qui le croirait? l'aimable dame dont M. Kotzebue reconnaît si mal l'obligeante attention a l'excessive bonté d'oublier ses torts, de changer pour lui l'heure de son dîner, de le recevoir avec toutes les grâces qu'on lui connaît; et il se conduit chez elle comme on l'a vu plus haut! Je laisse à juger maintenant qui de nous ou de M. Kotzebue a droit d'accuser l'autre d'impolitesse et de défaut d'usage.

« je viens, un des premiers, vous rendre
« l'hommage que l'écolier doit à son
« maître; mais cela ne suffit pas. Je
« suis lié avec plusieurs littérateurs qui
« ont fait des drames aussi, et je viens
« ici vous prier en leur nom d'assister
« à un banquet fraternel que nous vou-
« lons vous donner. Nous irons chez
« un restaurateur, pour être plus libres.
« Vous devez boire comme un Allemand,
« moi je bois comme un Suisse; mes
« confrères sont de bons vivans, qui boi-
« ront autant que nous. Nous passerons,
« en buvant, en riant, et en parlant de
« l'art dramatique, une journée char-
« mante: acceptez-vous la partie?—Non,
« monsieur, répond sèchement M. Kot-
« zebue; je suis dans une ville où tout le
« monde m'observe, où tout le monde
« a les yeux sur moi. Que dirait-on de
« moi, si l'on savait que j'ai été dîner
« au cabaret avec des littérateurs incon-
« nus? Ce n'est pas de vous que je parle,
« M. Mercier; je crois me souvenir,
« en effet, que vous avez fait quelques

« drames. — J'en ai cinquante-quatre
« d'imprimés, monsieur. — Je suis bien
« aise de l'apprendre; mais je lis peu les
« ouvrages des Français. — Il n'y paraît
« pas à votre théâtre, monsieur; il me
« semble, au contraire, que vous nous
« imitez souvent avec succès. Mais à tout
« péché miséricorde. Donnez-moi votre
« jour et votre heure, choisissez le restau-
« rateur le plus renommé, et vous trou-
« verez là MM. Picard, Duval, Bouilly,
« Monvel, Pigault-le-Brun, Dumaniaut,
« Guilbert-Pixérécourt, Pelletier-Vol-
« meranges, Loaisel-Tréogate, et autres
« confrères en dramaturgie.—Je ne con-
« nais pas ces gens-là.—Eh bien, dînez
« avec nous, et vous les connaîtrez. — Fi
« donc! monsieur, vous voulez m'enca-
« nailler; si je faisais un pareil dîner,
« les journaux en parleraient, et me cou-
« vriraient de ridicule. — Ah! vous êtes
« auteur, et vous craignez les journa-
« listes! vous êtes chanoine, et vous re-
« fusez de dîner! ..... Adieu, monsieur
« le chanoine. »

C'est ainsi que se termina la conversation entre MM. Mercier et Kotzebue. Elle est exacte; c'est M. Mercier lui-même qui m'en a rendu compte. Que d'orgueil d'un côté! que de bonhommie de l'autre! M. Kotzebue, qui croit que tout le monde a les yeux sur lui, que tout le monde l'observe, ne rappelle-t-il pas M. de Pompignan, qui avait les mêmes travers? et ne pourrait-on pas lui dire comme à ce dernier: « Eh, mon ami! la cour ne songe point « à toi. » Je suis, etc.

LETTRE III.

Paris, le . . . . 1804.

Vous croyez, ma chère amie, que je vous ai tout dit parce que j'ai écrit deux lettres sur l'*immortel* Kotzebue? Détrompez-vous. En sa qualité d'homme célèbre, il a voulu voir tout ce qu'il y avait de célèbre à Paris; en conséquence il s'est présenté à l'Institut, qui rassemble les

hommes les plus savans de la France. Mais connaissent-ils ses ouvrages? Voilà ce qui l'inquiète. Il se transporte donc un matin à la bibliothèque de l'Institut, il la parcourt avec une avide curiosité. Mais, ô ciel! quel malheur! quelle calamité imprévue! il y trouve bien quelques-uns de ses ouvrages; mais il n'y sont pas tous; et le voilà qui sort furieux de la bibliothèque, en se promettant bien de se plaindre amèrement du plus injurieux oubli.

En conséquence, il se rend le soir à l'assemblée de la seconde classe de l'Institut, composée de quarante membres, et qu'on appelle à présent l'*Académie Française*. Cette classe ne tenait point de séance publique, mais seulement une assemblée particulière; et les réglemens défendent expressément de recevoir ces jours-là aucune personne étrangère. Le concierge refuse de laisser entrer M. Kotzebue. « Vous ne me con« naissez donc pas? — Non, monsieur, « je n'ai pas cet honneur-là. — Eh bien,

« apprenez que je suis le président Au-
« guste de Kotzebue. — Cela peut bien
« être, mais vous n'entrerez pas. — Que
« je suis auteur de cinquante drames
« qui valent mieux que tout votre théâtre
« français. — Je vous en fais mon com-
« pliment, mais vous n'entrerez pas. —
« Que c'est moi qui ai fait *Misanthropie*
« *et Repentir!* — J'en suis fâché, mais
« vous n'entrerez pas. — J'entrerai, fa-
« quin »! Et il force la porte, et entre
malgré tout le monde. C'était un homme
fort doux et fort poli qui présidait; c'é-
tait le sénateur Garat. Il aurait pu se fâ-
cher de l'irruption subite d'un inconnu
dans le sanctuaire des muses; mais les
Français ne sont-ils pas le peuple le plus
hospitalier de la terre, et le plus poli, le
plus complaisant envers les étrangers?
M. le président, qui connaissait de vue
M. Kotzebue, lui parle en ces termes:
« Nos réglemens nous défendent, mon-
« sieur, de recevoir des étrangers à nos
« séances particulières; mais vous êtes
« M. Kotzebue, et comme vous ne pou-

« vez être déplacé nulle part, je vous in-
« vite à prendre séance ». Ce compliment
était flatteur, et je crois qu'il était facile
d'y répondre ; mais quoiqu'on dise
M. Kotzebue très-éloquent, il ne répondit
rien, et fut, sans mot dire, s'asseoir sur
le même banc et sur la même ligne que
les académiciens. Ces messieurs se ran-
gèrent à son aspect pour ne pas le gêner ;
mais, piqués de son impolitesse, aucun
ne lui adressa la parole. L'un d'eux,
qui avait dîné avec lui chez madame de
Beauharnais, et qui le voyait tant soit
peu embarrassé du silence qu'on gar-
dait autour de lui, l'aborde avec ami-
tié, et ne croyant pas trouver un sujet
de conversation plus agréable que de
lui parler d'une dame chez laquelle
il avait reçu l'accueil le plus aimable,
lui dit : « Nous reverrons-nous bientôt,
« monsieur, dans la maison où nous
« avons dîné ensemble ? Je serai bien
« aise de vous y rencontrer. Non mon-
« sieur, lui répond durement M. Kot-
« zebue ; je n'irai plus chez cette dame,

« Quand on ne fait qu'un repas dans « la journée il faut le faire bon, et là « on meurt de faim ». L'académicien, indigné, lui tourna le dos, et sortit avec ses confrères, qui avaient pris le parti de céder la place à M. Kotzebue, et qui s'éclipsaient tous sans adresser un mot à ce grand homme, sans doute parce qu'ils croyaient ne pouvoir mieux faire que d'imiter la manière avec laquelle il s'était présenté. Il n'avait salué personne en entrant, personne en sortant ne le salua. En un instant la salle fut déserte, et il se vit tout seul. Furieux de cette avanie, il sortit en pestant, et en jurant de se venger d'une manière terrible (1).

Si M. Kotzebue n'était qu'impoli, je lui pardonnerais; mais il est calomnia-

(1) Et il a tenu parole. Souvenez-vous, lecteur, qu'il n'a pas dit un mot de l'Institut; ce que je regarde comme un éloge; car d'après la manière dont M. Kotzebue voit les choses, d'après les jugemens qu'il en porte, et le peu de goût qui distingue ses critiques, ses louanges sont presque des injures.

teur, et voilà ce qui me fâche. Il se plaint des dîners de madame Fanni, et l'auteur de la *Gastronomie*, celui de l'*Almanach des Gourmands*, et le docteur King, qui a composé un poëme anglais intitulé *l'Art de la Cuisine;* ces auteurs, dis-je, qui ont fait la peinture de dîners charmans, n'en ont jamais peint de plus agréables, de plus abondans, de plus recherchés, que ceux de madame de Beauharnais. C'est là qu'on parle à-la-fois librement et sagement; c'est là que tous les cœurs voltigent, pour ainsi dire, sur les assiettes; c'est là sur-tout qu'on fait à la ronde *tinter la fougère,* comme l'a dit très-poétiquement notre ami Aristenète; et savez-vous pourquoi M. Kotzebue ne se plaît pas dans ces dîners enchanteurs? .... C'est que toujours plein de son mérite, il est trop orgueilleux, trop vain, pour vouloir faire *tinter la fougère* avec personne, et qu'il n'aime et n'estime que lui-même.

Je vous embrasse etc.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du second Volume.

ERRATA.

Dans quelques exemplaires du présent tome, il est passé les fautes suivantes.

Page 158, ligne 7, finissous *au lieu de* finis sous.
Page 159, ligne 26, Emma- nuel *au lieu* d'Emmanuel.





